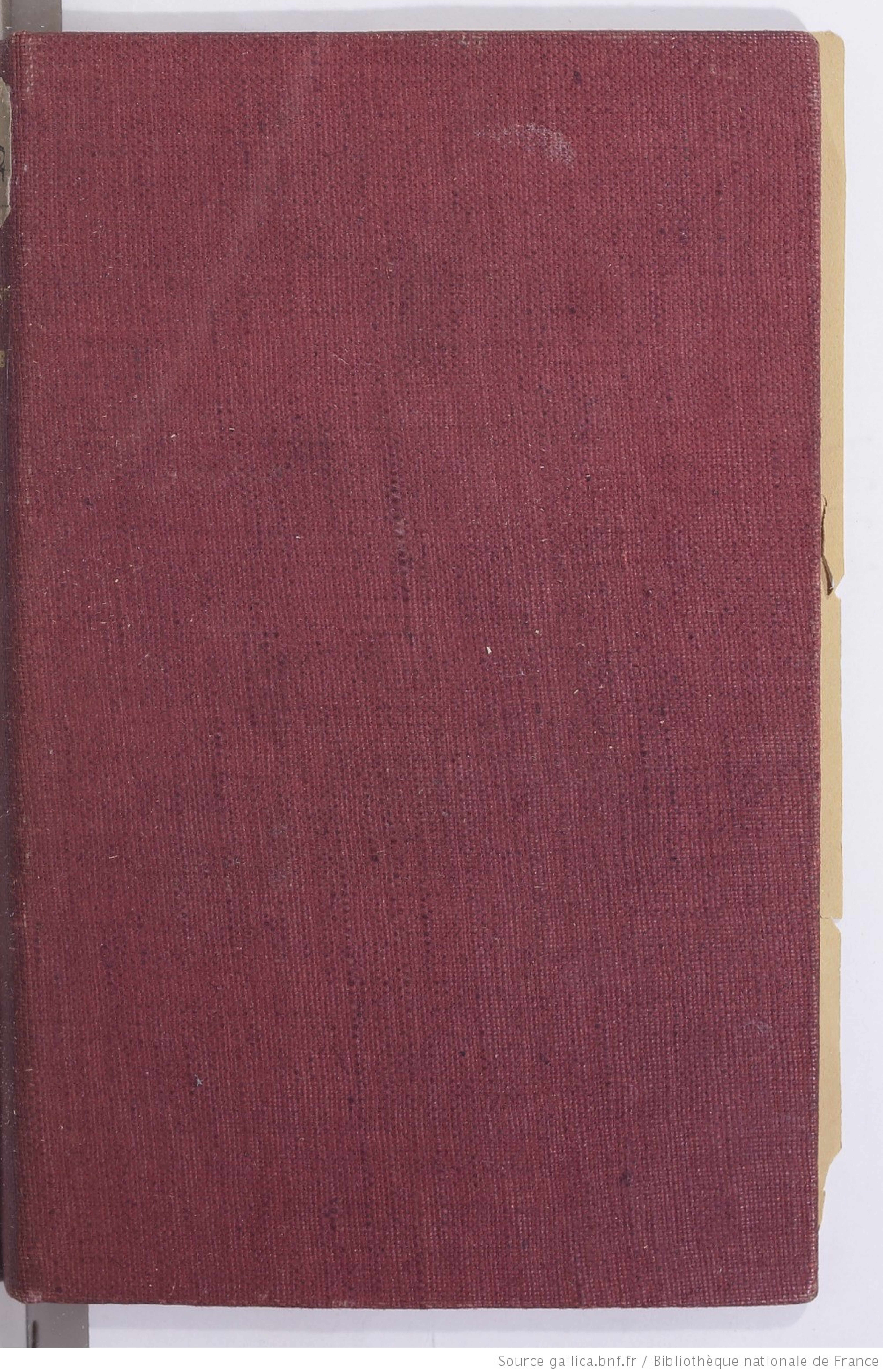
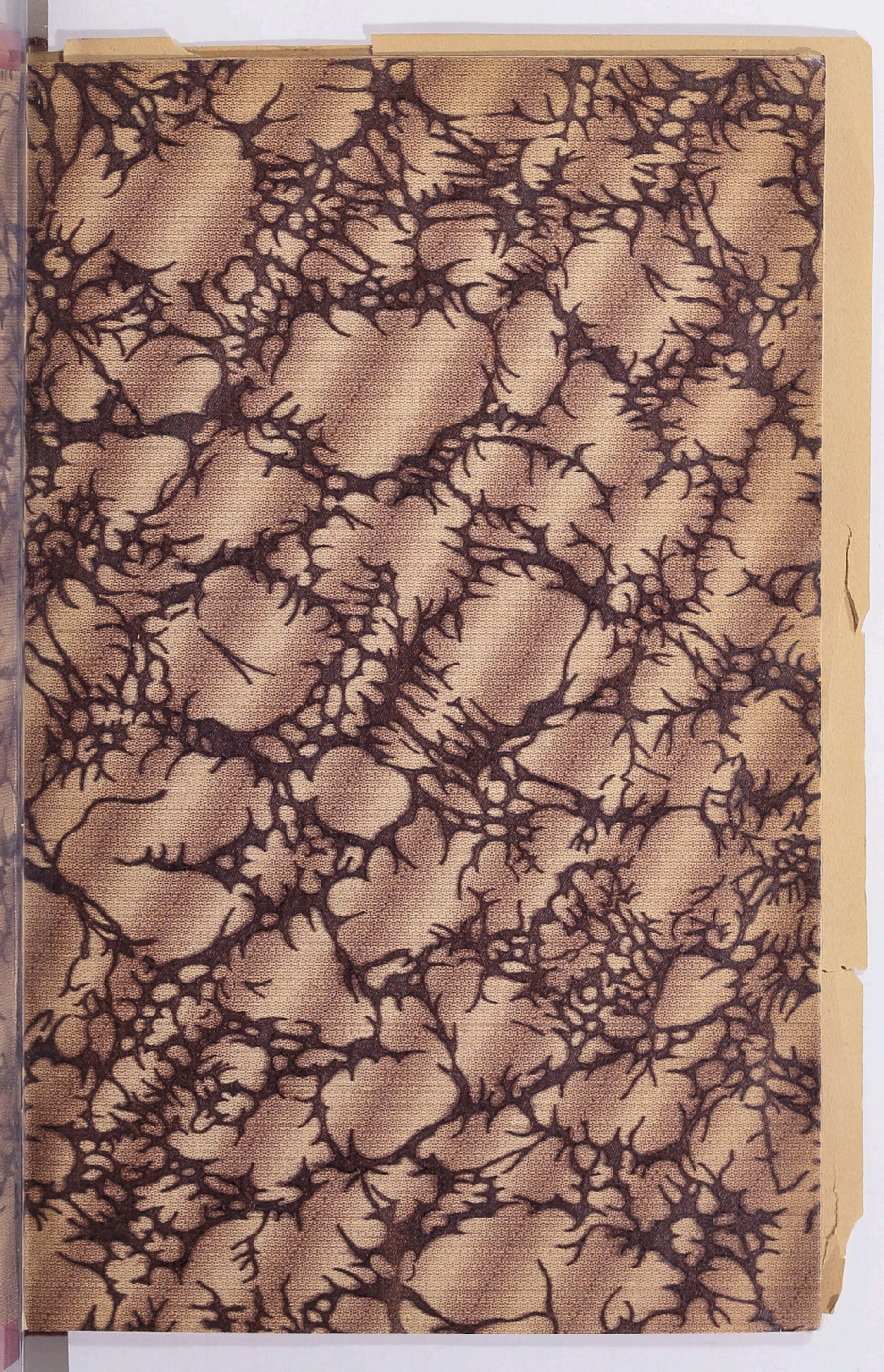
# Le monde qui nait (2e éd.) / comte H. de Keyserling ; trad. de l'allemand et préf. par Christian Sénéchal, avec un [...]







COMTE H. DE KEYSERLING

# LE MONDE QUI NAIT

*Traduction et Préface de*
CHRISTIAN SÉNÉCHAL



1927
DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau
*7, rue du Vieux-Colombier*
PARIS

COMTE H. DE KEYSERLING

# LE MONDE QUI NAIT

*Traduction de l'allemand*
*et Préface*

PAR

CHRISTIAN SÉNÉCHAL

*Avec un portrait de l'auteur en hors texte.*






1927

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU — PARIS
*7, Rue du Vieux-Colombier.*

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ
A PART, SUR PAPIER PUR FIL,
VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE 1 A 20 ET CINQ EXEMPLAIRES
HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
I A V

# LE MONDE QUI NAIT



# ŒUVRES DU COMTE DE KEYSERLING

---

*Das Reisetagebuch eines Philosophen* (Le Journal de Voyage d'un Philosophe).
7ᵉ édition allemande, Otto Reichl Verlag, Darmstadt.
Édition anglaise, Jonathan Cape, Londres.
6ᵉ édition américaine, Harcourt, Brace et Cᵒ, New-York.

*Schöpferische Erkenntnis* (Connaissance créatrice). Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Unsterblichkeit* (Immortalité), 3ᵉ édition, Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Philosophie als Kunst* (La philosophie, un art), 2ᵉ édition, Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Das Gefüge der Welt* (Essai critique sur le système du monde).
3ᵉ édition allemande, Otto Reichl Verlag, Darmstadt.
Édition française, Librairie Fischbacher, Paris.

*Politik, Wirtschaft, Weisheit* (Politique, Economie, Sagesse), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Das Ehe-Buch* (Le livre du mariage).
3ᵉ édition allemande, Niels Kampmann Verlag, Celle.
Édition américaine, Harcourt, Brace et Cᵒ, New-York.

*Die neuentstehende Welt* (Le monde qui naît), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.
Édition française, Librairie Stock, Paris.

*Menschen als Sinnbilder* (Figures symboliques), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Wiedergeburt* (Renaissance), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

*Das Okkulte* (Des phénomènes occultes), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.

## Publications périodiques dirigées par le Comte de Keyserling.

*Der Leuchter*, Jahrbuch der Schule der Weisheit (Le Flambeau, Comptes rendus annuels de l'école de la Sagesse), Otto Reichl Verlag, Darmstadt.
7 volumes parus jusqu'en 1926.

*Der Weg zur Vollendung* (Le chemin de la perfection), Communications semestrielles de l'École de la Sagesse, Otto Reichl Verlag, Darmstadt.
12 volumes parus jusqu'en 1926.


RF

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Dans sa dense et nette *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche*, M. Bernard Groethuysen envisage successivement les œuvres de Dilthey, de Simmel et de Husserl, laissant ainsi de côté la personnalité de Hermann Keyserling. Faut-il lui reprocher une telle omission ? Je ne le crois pas : Hermann Keyserling n'est pas, en effet, un philosophe à la manière de Hegel ou de Bergson, et il n'est pas téméraire d'avancer qu'il est à l'origine d'une lignée nouvelle de types humains, celle des *techniciens de la philosophie appliquée*. Il ne vise pas à établir un système inédit de philosophie, mais à faire de la philosophie jusqu'ici cultivée pour elle-même, avec désintéressement et objectivité, une servante bienfaisante de l'humanité. Sans doute les philosophes ont-ils bien tous cru travailler au progrès et au bonheur humain, mais par voie de conséquence et grâce aux efforts des

éducateurs, des hommes d'État, des apôtres, des moralistes, des artistes, bref, des médiateurs de leur pensée vulgarisée. Et ils restèrent, comme maints poètes, dans leur tour d'ivoire, dédaigneux de l'action directe sur les âmes, se bornant tout au plus à confier leur trésor de vie à quelques disciples. Le livre, la conférence, tels étaient les seuls moyens de transmission crus dignes de la méditation sereine et solitaire du philosophe. Et le hiatus alla s'élargissant entre la pensée et l'action, l'invention et l'application, la théorie et la pratique. D'une part, les conquêtes intellectuelles poursuivies non sans esprit de suite par les penseurs ; d'autre part, les réalisations historiques abandonnées au hasard, au destin. Il est étrange, en vérité, que l'âge de la science qui aspira à rendre l'homme maître des forces de la nature, ait si peu songé à le rendre maître de son propre sort. Pour avoir exclusivement tourné son regard vers la nature extérieure afin de la dominer, et aspiré à l'accroissement de son bien-être matériel, l'humanité a perdu la direction de sa nef. D'où le naufrage de la guerre mondiale.

L'originalité de Hermann Keyserling apparaît dès lors manifestement. *Ce métaphysicien a la nostalgie de l'action.* Son autobiographie nous le montre, après une double oscillation entre l'idéal de pure intellectualité et celui de l'homme démonique, parvenant en 1919 à la conscience de sa mission de réformateur pratique au nom de l'es-

prit[1]. Son ambition n'est pas de construire un édifice théorique nouveau, mais de communiquer des *impulsions vivantes ;* elle n'est pas d'offrir un tableau à l'admiration de ses lecteurs, mais de les *transformer.* Ainsi que l'avait discerné Simmel, son devoir véritable n'est pas d'écrire des livres, mais avant tout d'être une personnalité, « *ein Sein* ». Son chef-d'œuvre sera sa vie et le rythme puissant qui l'anime et le rend capable d'intervenir efficacement dans l'évolution de l'Occident. Il ne s'agit plus de penser pour penser, mais de penser pour créer. « Wirken », « schöpferisch », ces mots hantent Hermann Keyserling, qui n'a rien du dilettante ni de l'amateur. Pour lui, la philosophie n'est pas une science parmi les sciences, ni une simple discipline de l'esprit, ni une encyclopédie : elle est *puissance de vie constructive.* Tandis que la science n'est jamais une fin, mais un organe de vie, la vraie philosophie est la vie elle-même, dans son unité, envisagée dans le domaine de la connaissance ; elle est à la fois pratique et théorie, connaissance et « être », elle est *sagesse,* elle est *art*[2].

Or, ce que les sages de la Grèce n'ont pu faire

1. Il existe deux autobiographies de H. Keyserling : l'une a paru en 1923 dans le recueil : *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen.* Vol. IV. (F Meiner, Leipzig) ; l'autre a paru dans *Menschen als Sinnbilder* (O. Reichl, Darmstadt), où elle vient à l'appui de la thèse que « seul l'insuffisant est productif ».

2. D'où : *L'Ecole de la Sagesse* et *La Philosophie, un Art.*

à la fin de l'antiquité, lorsque les formes d'âme traditionnelles étaient en voie de désagrégation, nous le pouvons de nos jours, car l'intellect critique de Luther, de Descartes, de Voltaire et de Kant ayant assuré à jamais la pleine liberté de l'esprit (œuvre ébauchée par Socrate), une nouvelle synthèse culturelle est possible en accord avec le degré de conscience de l'époque. Mais cette œuvre ne peut être réalisée que par des hommes qui, au lieu de fuir la réalité, sont résolus à faire de leur vie personnelle le *corps* de leur connaissance et sont parvenus à incarner en eux l'idéal œcuménique. Or Hermann Keyserling, après une longue phase d'universel accueil qui s'acheva par son voyage autour du monde, se sentit prêt à assumer cette tâche de « Realpolitiker » de la sagesse, analogue à celle de l'homme d'État et du chef d'armée. Et on lira plus loin les pages où il réhabilite le journaliste, — à vrai dire le sur-journaliste, — comme on peut lire ailleurs celles où il se voit tantôt chef d'orchestre, tantôt capable d'action magique. Car, répétons-le, l'originalité, pour Keyserling, ne consiste pas dans la nouveauté des idées. Celles-ci ne sont que des instruments qui n'acquièrent de valeur qu'autant que l'on sait s'en servir pour agir sur autrui. Hermann Keyserling se considère non point comme le représentant de vérités entrevues de lui seul, mais comme un mécanisme de transmission d'une puissance de rayonnement plus ou

moins considérable. De même que la principale vertu du sage n'est pas dans la sérénité, de même l'originalité du philosophe n'est pas dans la découverte d'une idée. Nietzsche, Bergson, Simmel, Freud, Kant, G. le Bon, etc., sont là pour qu'on puise dans leurs œuvres. Pour le philosophe, une idée n'est pas plus qu'une lettre ou un mot pour l'écrivain. Les diverses œuvres de Hermann Keyserling ne s'agencent donc pas les unes dans les autres à la façon des diverses parties d'un édifice architectural qui irait s'élevant progressivement selon un plan préconçu, mais elles font bien plutôt l'effet de symphonies dont les thèmes souvent empruntés, sinon toujours, sont ici ébauchés, là développés, ici placés au centre même, là simples accessoires, mais toujours exprimés avec force, adaptés, intégrés dans un organisme en vue d'une fin pratique particulière. D'où les perpétuels renvois d'une œuvre à l'autre, d'où l'impression de déjà-vu et de nouveau à la fois, comme à l'audition des *leitmotive* de Wagner. Née de l'expérience, la doctrine de H. Keyserling veut rester vivante, capable de développement. Aussi peut-on dire qu'aucun livre du philosophe ne contient encore vraiment toute sa pensée. Deux œuvres pourtant, entre toutes, nous révèlent l'essence même, je ne dirai pas de sa doctrine, mais bien plutôt de son « être » et de son action possible, ce sont : *Schöpferische Erkenntnis* (*la Connaissance Créatrice*) et *Wiedergeburt* (*Renais-*

*sance*), qu'il faudra bien que la France un jour connaisse en traduction, plus encore que le *Reisetagebuch*, dont l'intérêt est d'ordre surtout psychologique, puisqu'il marque le terme d'une phase de l'évolution de Hermann Keyserling.



Dans l'extraordinaire profusion d'idées du virtuose intellectuel qu'est Hermann Keyserling, il est trois motifs principaux qui facilitent l'orientation du lecteur, parce qu'ils constituent comme les trois centres autour desquels gravite la masse des vues particulières. Ce sont : 1° l'Être et le Sens ; 2° le rythme et la tension ; 3° le pouvoir créateur du Logos.

La culture de l'avenir doit reposer, selon Hermann Keyserling, non pas sur les *capacités* (Können), mais sur l'*être* (Sein), c'est-à-dire sur le noyau de la personnalité humaine. Tandis que les capacités, purement extérieures, peuvent s'acquérir alors même que font défaut les dispositions naturelles, parce qu'elles sont sans rapport organique avec l'être véritable, le progrès de celui-ci consiste à donner un sens plus profond à la vie. La philosophie de l'être est une philosophie de la *signification*. Or si la vieille culture est en train de mourir, c'est que l'état de choses n'a plus de sens pour l'homme actuel. Et l'École de sagesse vise précisément à lui en restituer un nouveau.

Il ne s'agit pas ici d'un concept, d'un contenu positif de la pensée, mais du principe de vie de ce contenu. Hermann Keyserling s'applique à distinguer ce *Sens* [1] des sens logique, éthique ou esthétique, qui en sont des expressions partielles, ainsi que de la substance métaphysique et de la raison. Or ce Sens, source éternellement créatrice, aspire à s'exprimer sur le plan de la nature (finalité des formes) et sur celui de la vie humaine. Le sage sera celui dont tout dans la vie sera l'expression intégrale de ce Sens. La tâche de l'homme est dans le double travail d'approfondissement de la conscience et d'expression ; le salut est dans une *orientation spirituelle* (Einstellung) qui transforme le chaos intérieur des dispositions naturelles en un cosmos organisé autour d'un centre de gravité. Tout déplacement de l'*accent* de signification crée une nouvelle mentalité. L'originalité ne consiste pas dans les éléments, qui sont identiques chez tous, mais dans le centre de l'ensemble de la vie spirituelle. D'où l'innombrable diversité des types humains, des conceptions de l'univers, des religions, des gouvernements, des langues, des nationalités. Est-ce à dire que tous les types soient d'égale valeur ? — Nullement. La valeur d'un organisme dépend de la congruence du Sens et de l'expression. Si

1. Pour éviter toute confusion, j'ai écrit *Sens* avec une majuscule, à moins que je n'aie rendu *Sinn* par *signification* ou par une périphrase telle que : *teneur spirituelle*.

l'ignorance, les préjugés, les superstitions, les sophismes sont funestes, c'est parce qu'ils empêchent l'individu d'établir une absolue correspondance entre la vie et le Sens le plus profond du type auquel il appartient. La vie de l'individu doit, en chacune de ses actions, en chacune de ses pensées, exprimer ce qui est « en lui plus lui-même que lui ». Après avoir rétabli la liaison entre l'esprit et l'âme, c'est à la liaison de l'Être et de l'action qu'il faut travailler. La vie doit être un symbole parfait de l'Être, du Sens qu'on a réussi à donner à l'existence. *Menschen als Sinnbilder* (Figures symboliques), est le titre du livre où Hermann Keyserling présente quelques types d'orientation spirituelle caractéristique : lui-même, Schopenhauer, Spengler, Kant et Jésus.

Le but étant ainsi fixé, quelle sera la démarche du progrès ? Pour répondre à cette question, l'expérience intime de l'homme fut déterminante. De même que de la tension existant entre ses tendances profondes avait résulté un rythme fécond pour la vie de H. Keyserling, de même c'est de la tension extrême existant entre les conceptions de l'univers et les formes de vie que naîtra le rythme créateur de conceptions et de formes nouvelles. Le progrès qui nous fera dépasser l'état présent de l'humanité ne se produira pas dans l'esprit du syncrétisme ou de l'éclectisme. Il ne s'agit pas de proposer à l'intellect des programmes conciliant les extrêmes par des

compromis ingénieux. L'abolition de l'hostilité est impossible et le juste milieu n'est jamais créateur. L'harmonie vivante résulte de la fusion par *contrepoint* d'oppositions antérieures, que ce soit dans les relations internationales ou dans celles des classes, dans le mariage ou dans l'art. L'état idéal n'est pas dans une sage neutralisation ou dans la prépondérance d'un élément, mais dans un rythme supérieur qui servira de point de départ pour un progrès ultérieur sur un plan plus élevé où seront dominés, et non conciliés, des contrastes en apparence irréductibles. Ainsi de nouveaux problèmes se poseront, qui feront oublier les conflits passés. Le but suprême est la réalisation d'un état œcuménique, où le bien n'aura pas vaincu le mal, mais où la lutte aboutira à une évolution « au delà du bien et du mal ». Tel est le vrai sens de la formule de Nietzsche. Le mal n'est pas dans les idées de l'adversaire, mais dans l'immobilité. Un problème ne se résout pas sur le plan où il se pose, son rôle est de maintenir le procès vital en mouvement. L'essentiel est de déclencher une tension supérieure, de faire de l'individu un *Weltüberlegener*, c'est-à-dire de le porter à un *niveau* supérieur d'existence correspondant à l'état œcuménique. Car c'est de l'individu que part toujours le progrès sur terre, l'homme étant créateur, au sens absolu du mot, tout comme Dieu le fut lorsqu'il créa le monde.

Après la nature et la marche du progrès, sa condition, à savoir : *la puissance créatrice de l'homme*, qui pourra servir au sein de l'humanité de « centre » au système de forces capables de transformer, d'élever la collectivité. La représentation, en effet, au lieu d'être, comme on le croit encore dans les milieux philosophiques eux-mêmes, « un décalque de la réalité », que l'esprit peut interpréter *a posteriori*, au lieu d'être quelque chose d'irréel, de passif, n'est qu'une des formes de la réalité, et le monde n'est, à vrai dire, que l'image des représentations humaines. Or cette idée qui manque à la plupart des hommes, bien que William James et Bergson aient travaillé à la répandre, doit redevenir évidente, si l'on veut que la souveraineté de l'homme se déploie librement et que la véritable histoire commence. De toute libre construction de l'*Esprit* naît un nouvel étage de la réalité ; la réalisation d'une utopie est toujours possible, car la nature, au lieu de constituer pour l'humanité une limite vers le haut, ne fait que représenter dans son existence un degré déterminé de réalité possible, auquel notre libre volonté n'est nullement contrainte de se borner, et qu'elle peut même dépasser. Bref, ainsi que le dit Keyserling dans une formule saisissante :

*Sinnerfassung = Sinngebung = Schöpfung.*

C'est-à-dire que *saisir* le Sens revient à le *conférer*, donc à *créer*.

Quel est le créateur ? Ni l'intellect, ni la raison, mais le *Logos*. Le Logos, et non la foi ou toute autre puissance d'a-logisme. Keyserling, contrairement à ce que s'imaginent bon nombre de ses adversaires, voit le progrès dans la clarification et une compréhension plus profonde. En cela, il est bien resté le fidèle disciple du russe génial Wolkoff-Mouromtzoff, qui lui communiqua son aversion de l'*à peu près*. Si seul l'obscur, l'indifférencié est profond, il n'en est pas moins exact que la voie qui mène d'un niveau d'existence à un autre plus élevé est une voie de clarté. Dans tout véritable progrès historique, il s'agit de quelque chose de saisissable intellectuellement. Jésus lui-même n'aurait pas transformé par l'amour : le sentiment n'est, en effet, transmissible que sous la forme de la contagion, et celle-ci n'est possible qu'entre contemporains et compatriotes. Aussi l'amour chrétien ne rénova le monde antique que parce qu'il apportait en même temps une compréhension plus profonde de la vie. Ce n'est que lorsque l'esprit des hommes s'est modifié, que la matière, lois, institutions, état social, peut se modeler selon la nouvelle conscience des choses. Or, actuellement, notre civilisation extérieure est supérieure à notre niveau spirituel — celui du chauffeur, du technicien primitivé. L'esprit doit donc regagner le

terrain perdu, son développement doit correspondre au progrès des capacités. Il doit comprendre et ne pas abdiquer devant ce que Keyserling, à la suite de Hans Blüher, appelle l'*Eros*. Si l'Eros, en effet, est la force fondamentale de toute création, c'est le Logos qui fixe le but et sourtout c'est lui qui est le principe de transmissibilité, d'initiative et de liberté. Tandis que l'Eros est fatalité, le Logos — si petit qu'il soit peut-être — déclenche le mouvement et dirige les forces aveugles de l'inconscient. Il fait de nous les maîtres du destin, dans une certaine mesure. Ainsi *la connaissance est créatrice ;* c'est elle qui donne l'impulsion au monde, et le sage est celui qui est devenu tout entier initiative de l'esprit.



Telles sont les grandes idées-mères, les idées génératrices de l'œuvre de Hermann Keyserling. Je ne puis évidemment songer, dans cette brève introduction, même à effleurer d'autres points importants que j'ai développés dans mon étude parue dans la *Vie des Peuples* (Novembre 1924) et où Hermann Keyserling a vu « le seul exposé fidèle et compréhensif » de sa pensée en France [1].

1. La présente version française du *Monde qui naît (Die neuentstehende Welt)* est vraiment le produit d'une collaboration intime entre l'auteur et le traducteur, celui-ci familier depuis plusieurs années avec la pensée de Hermann Keyser-

Force m'est donc d'y renvoyer le lecteur, ainsi qu'au livre de M. Maurice Boucher[1]. Je me bornerai, pour conclure, à montrer comment le philosophe de la *Connaissance créatrice*, parallèlement à son effort doctrinal, poursuit un examen approfondi de tous les éléments de la culture occidentale, en vue d'en saisir la signification, c'est-à-dire de leur conférer leur Sens véritable et ainsi de modifier la réalité. Déjà son attention s'est portée et concentrée sur la mission de l'Allemagne, sur la vie économique moderne, sur la forme de gouvernement (démocratique ou aristocratique), sur l'éducation, le mariage, etc. Mais avec le *Monde qui naît*, c'est toute la question de la culture occidentale que traite Hermann Keyserling. Et encore que celui-ci ait un jour protesté contre ceux qui faisaient de lui l'adversaire « optimiste » de l'auteur « pessimiste » du *Déclin de l'Occident*, il convient pourtant de voir dans le *Monde qui naît* la contre-partie de l'œuvre de Oswald Spengler. Car si Hermann Keyserling sait rendre hommage au savant et au « romancier de

ling. Elle est donc scrupuleusement exacte. Au lecteur de juger s'il retrouve dans la traduction un peu de la virile énergie d'un homme qui veut agir autant par la force magique de son rythme vital que par la précision et la netteté de ses idées et le rigoureux enchaînement de ses grands thèmes fondamentaux. C'est pour garder ce rythme que, sur la demande de l'auteur, aucune phrase n'a été scindée. Quant aux néologismes et aux germanismes, je les ai risqués pour leur vigueur expressive.

1. *La philosophie de Hermann Keyserling.* (Rieder, Paris.)

l'histoire » qu'est Spengler, « l'homme des faits » par excellence[1], s'il lui accorde même que les cultures primitives sont des formes de vie indépendantes qui germent, croissent, s'épanouissent et dépérissent à la manière des plantes, il ne se sépare que d'autant plus expressément de lui en ce qui touche les hautes cultures où l'élément intransmissible a d'autant moins d'importance que l'esprit, le Logos, se développe. Les constatations morphologiques de Spengler peuvent être justes pour la phase qui précède l'éveil de la conscience ; elles ne sont plus valables, lorsqu'il affirme la toute-puissance du destin, et la tâche de l'avenir est précisément d'en triompher complètement. Une humanité supérieure commence à l'instant où le facteur physiologique ne décide pas en dernier ressort, où l'esprit, au contraire, ne se sert de l'élément physiologique que comme d'un simple moyen d'expression. Bien loin de nous trouver dans une période de décadence définitive où la culture occidentale se pétrifierait en civilisation, caractérisée par la technique et le césarisme, nous pouvons d'ores et déjà discerner les prodromes de la régénération de l'ancien monde jusque dans les signes de déclin. L'Occident ne périt que pour donner naissance à un organisme plus vaste, correspondant au nouvel état psychique où prédo-

1. Cf. dans *Menschen als Sinnbilder*, le chapitre : *Spengler der Tatsachenmensch*. (O. Reichl, Darmstadt.)

mine l'élément transmissible. L'humanité est sur le point de prendre son destin en main. Puisse-t-elle trouver dans le *Monde qui naît* mieux qu'un réconfort et qu'un espoir : une utopie, c'est-à-dire un état de choses réalisable par une élite en qui s'est accomplie une nouvelle synthèse de l'âme et de l'esprit et en qui l'esprit approfondi est au centre même de la vie intégrale !

C. Sénéchal.

# LE MONDE QUI NAIT

---

## INTRODUCTION

Aux yeux de la postérité, des contemporains apparaissent toujours, pour autant qu'ils participent à la vie générale, comme issus d'un même esprit. Si grandes que soient les différences et les oppositions, elles se commandent les unes les autres, comme expressions partielles complémentaires d'une unité supérieure. Or, ce dont la postérité se rend toujours compte après coup, le temps présent devrait pouvoir le discerner par anticipation. Aussi voudrais-je, au début de cette étude, dans la mesure où son contenu est vrai et de quelque prix, revendiquer pour lui une valeur supérieure à celle qu'aurait la simple expression de ma pensée personnelle : il est l'une des manifestations d'un mouvement spirituel dépassant les individualités.

Comment doit être entendue cette proposition en général, c'est ce que développent d'abord les premiers chapitres de ce livre, et en outre, d'un point de vue différent, mon introduction au *Sens de l'Histoire* de Berdiaeff[1]. Mais je voudrais parler ici d'un point tout à fait précis. Si nous comparons les esprits qui ont communiqué à notre temps des impulsions vraiment vivantes, et de portée historique, par exemple : Spengler, Frobenius, Freud, Jung, Coué, Bergson, Le Bon, Lénine, Mussolini, Wells, Bernard Shaw (si différents qu'ils soient les uns des autres, et si divers que soient les domaines où s'exerce leur action effective), chacun d'eux, à un certain moment, représenta ce que les autres représentent, implicitement du moins, et justement alors qu'il occupait un point de vue opposé, car dans ce monde ordonné selon la loi de polarité, les contraires se tiennent tellement que tout élément positif implique toujours sa contre-partie négative. De sorte que les savants futurs démontreront certainement un jour des priorités dont les hommes qu'ils étudieront n'ont pas le moindre soupçon. Il est fort probable que, ce faisant, ils prétendront même établir des emprunts qui, connus des vivants, déclencheraient les luttes

1. *Der Sinn der Geschichte.* Essai d'une philosophie de la destinée humaine, par Nicolas Berdiaeff, traduit du russe en allemand par Otto von Taube. (Otto Reichl Verlag, Darmstadt, 1926.)

les plus acharnées. La vérité est que ceux qui ont des idées nouvelles, se trouvent, quant au sens, en connexion tout aussi nécessaire que ceux qui se ressemblent pour avoir reçu la même éducation. Dans le domaine de l'esprit, comme dans celui de la matière, la nature ne fait pas de bonds. Novateur est celui qui, partant d'une base donnée, s'élève ou progresse d'une petite distance. Qui fut en avance sur son temps, ne le fut jamais que de quelques générations, ce qui, dans l'ensemble, n'entraîne pas de grande différence, et son orientation était chaque fois préfigurée dans le passé. Ainsi donc s'évanouit la simple possibilité d'une originalité absolue. Pour apporter du nouveau dans ses paroles ou dans ses actes, un homme, consciemment ou non, doit connaître ce qui existe avant lui ; aussi personne n'a-t-il jamais, dans les domaines où est valable le concept du progrès (abstraction faite des tout premiers débuts), produit du nouveau avant d'avoir appris ; c'est pourquoi les jeunes civilisations, s'exprimant dans le cadre des anciennes, ne créent de longtemps rien de neuf, si bien doués que soient leurs représentants. S'il advient qu'un homme connaisse ou incarne le substratum du nouveau possible, la source de ce qu'il représente est toujours en partie supra-personnelle. Et ici s'ajoute, sur le plan de la signification historique, un facteur nouveau. Celui-là seul peut servir de guide à son

temps ou à la postérité, qui incarne une idée tellement à la portée de tout le monde, qu'elle paraît évidente aux autres de leur propre point de vue, car chacun ne suit jamais que celui qui exprime les aspirations de son propre inconscient. Ces considérations, à mon sens, expliquent d'une façon définitive pourquoi tous les génies créateurs d'une même époque, chaque fois qu'à dons égaux ils abordent les mêmes domaines, non seulement font les mêmes découvertes ou des découvertes connexes par l'esprit, mais encore y sont amenés *fatalement*. Les idées fondamentales de Spengler ont été conçues, indépendamment de lui et antérieurement, non seulement par Frobenius, mais encore par plusieurs autres savants que je connais. De même, fascisme et bolchévisme, du point de vue abstrait, représentent les idées identiques, les « signes » seuls étant différents, et à coup sûr, ces deux mouvements opposés du tout au tout sont nés, indépendamment l'un de l'autre, de sources différentes. De même, le couéisme [1] est une variété particulière de ce que j'appelle la « réalisation du Sens », de même encore, les écoles philosophiques les plus diverses professent aujourd'hui quelque genre de « philosophie de la signification ». De ce qui précède, il s'ensuit donc que la question de priorité,

1. Cf. *Der Couéismus*, par Charles Baudouin. (Otto Reichl, Darmstadt, 1926.) N. d. T.

du point de vue de la vie, est dénuée de tout intérêt essentiel ; ce qui vint à l'esprit de l'un, eût tout aussi bien pu venir à l'esprit d'un autre, si cela même n'advint pas en fait. Et la question perd toute importance, dès qu'on se rend nettement compte de ce qui suit. Personne ne saurait représenter et soutenir *avec efficacité* ce qui ne lui est pas personnellement adéquat, car la force vitale d'une impulsion spirituelle dépend uniquement du « qui » et non pas du « quoi[1] ». Aussi chaque individu ne peut-il créer du vivant qu'avec les idées qui correspondent à sa propre personnalité. Or celles-ci sont incontestablement siennes, qu'il les ait conçues ou empruntées, car inventer et comprendre reviennent au même, métaphysiquement, l'avantage de l'invention n'existant que dans le domaine empirique, où toute « signification » a son lieu idéal dans la sphère métaphysique. Qu'il en soit bien ainsi, c'est ce qui appert à la contre-épreuve sur les esprits dépourvus d'originalité. Certes, ils peuvent bien plagier et imiter à la lettre. Mais quant à exercer une action vivace, ils en sont incapables. Sous un masque étranger, ils n'en continuent pas moins d'exprimer leurs propres idées, soit qu'ils se méprennent d'une manière bien personnelle

1. Cf. à ce sujet dans *Schöpferische Erkenntnis*, le chapitre : *Ce que nous voulons*.

Note de l'éditeur. Pour toutes les références aux œuvres du Comte de Keyserling citées dans le présent ouvrage, consulter la Bibliographie qui figure en tête du volume.

sur le sens réel de ce qu'ils empruntent, soit qu'ils en tuent l'esprit vivant en détruisant la seule enveloppe qui lui soit adéquate, soit qu'ils arrachent tel détail du tout organique dont il faisait partie. C'est la seule raison pour laquelle des recherches ultérieures parviennent si facilement à établir avec certitude la paternité authentique des idées importantes.

Si donc la question de l'originalité, au sens usuel du mot, est pour les esprits profonds, sans la moindre signification, à quoi tient dès lors l'importance particulière de l'individu ? — Nous pouvons ici faire abstraction des dons naturels, dont l'existence est évidemment nécessaire, puisqu'il serait absurde de supposer des gens mal doués capables d'extraordinaire. — L'importance particulière de l'individu tient, là où elle existe, à ce qu'il est capable, en vertu de son orientation spirituelle et de ses aptitudes spéciales, de saisir mieux que les autres les possibilités d'évolution d'importance générale et de les traduire dans ses pensées et dans ses actes, de telle sorte qu'il joue le rôle d'un organe de la collectivité ; du point de vue historique, toute la question est là, étant donné qu'en soi, le caractère unique de l'individu est pour autrui sans aucune valeur. Mais l'œil est seul capable de voir, et l'oreille seule capable d'entendre. Et de là résulte, en outre, que l'importance de l'individu est intimement liée à sa nette vision des limites du domaine

qu'un organe donné permet de découvrir et d'influencer, et, par suite, des bornes de ses propres aptitudes. C'est parce que le nombre est minime des talents sachant reconnaître leur rayon naturel d'action [1], et non parce que ceux-ci ne voient qu'un aspect des choses, que si peu d'entre eux comptent dans l'histoire de l'humanité ; en entreprenant plus, ou autre chose, que ne leur permettent leurs aptitudes naturelles, ils compromettent eux-mêmes leurs possibilités créatrices, la productivité d'une aptitude reposant entièrement sur le rapport exact entre le centre de la personnalité et le milieu qui lui est accessible [2]. Tout être est irrémédiablement unilatéral, personne n'est uniformément propre à toute tâche, toute lumière projette son ombre correspondante. Par contre, qu'un homme se rende exactement compte de ses limites et ne travaille que sur les bases vivantes qui sont réellement en lui, et il remplira vis-à-vis de la collectivité humaine la même fonction que l'œil à l'égard de l'ensemble du corps, et son action bienfaisante ne pourra dès lors que s'étendre sur tous. Or, cela soit dit en passant, cette vérité est méconnue non seulement de la plupart des créateurs, mais aussi et surtout de la presque totalité des critiques. Ceux-ci pa-

1. Hermann de Keyserling a défini cette expression dans une étude du 10e cahier du *Weg zur Vollendung*.

2. Cf. l'étude : *Schopenhauer déformateur* dans *Menschen als Sinnbilder* et le cycle : *Tension et Rythme* dans le *Leuchter de* 1923.

raissent ignorer complètement la connexion organique qui existe entre possibilités et limites ; ils ne comprennent pas, par exemple, que l'homme tourné vers la contemplation intérieure soit incapable d'agir directement vers le dehors, la nature l'ayant prédestiné à vivre ses expériences, et non pas à les exprimer; qu'au contraire, seul l'homme tourné vers l'extérieur, puisse transmettre à d'autres ce que le premier garde pour lui-même, mais qu'il ne saurait, pour cette raison, posséder au même degré et avec la même intensité ; et que pourtant ces deux types humains puissent s'enraciner aux mêmes profondeurs [1]. Et ces critiques ignorent surtout cette vérité élémentaire que le positif est seul à compter pour la collectivité et qu'il est non seulement absurde, mais encore contraire au sentiment de responsabilité qu'ils devraient avoir, de toujours insister à propos des rares esprits apportant de l'essentiel, justement sur ce qu'ils ne peuvent pas donner. Car ils entravent ainsi leur action positive.

De ces considérations générales découle le caractère particulier de la présente étude. M'étant efforcé, dès le début de ma carrière, de reconnaître

1. C'est dans les *Types psychologiques* de C.-G. Jung que l'on trouvera la meilleure explication de cette vérité fondamentale. J'ai moi-même élucidé la question en 1910 à propos des rapports entre les cultures germanique et latine. (Cf. *Philosophie als Kunst.*)

mon véritable rayon naturel d'action et de découvrir quelle doit y être mon orientation spirituelle, je crois être aujourd'hui parvenu au point où je ne représente que ce que je suis véritablement et où je ne considère et ne montre les choses que dans la perspective qui est réellement la mienne. C'est pourquoi je crois pouvoir servir d'organe à tous. Mais par là même je ne suis qu'un organe *parmi d'autres*, et, partant, capable de ne percevoir que certains côtés de la réalité, de sorte que je puis regarder comme un devoir de les montrer aux autres. Le présent travail a pour objet les fondements psychologiques de l'histoire et de la culture. Aussi a-t-il nécessairement de nombreux points communs avec ceux de Spengler, de Frobenius et de Jung. Mais, d'autre part, c'est à peine si l'occasion s'offre à moi, autrement qu'en passant, de m'occuper de leurs conceptions particulières, le problème, tel qu'il se pose pour moi, n'exigeant pas que je réponde à leurs questions ; de plus, je ne me sens pas appelé à prendre position en l'occurrence, étant dépourvu de toute aptitude spéciale pour la morphologie des civilisations et la paléontologie des âmes ; et la critique de celui qui est incompétent dans un certain domaine, est dénuée de tout intérêt. La question qui se pose pour moi ne réclame pas davantage que je traite le problème eugénique ni celui des races. Que je n'en méconnaisse nullement la haute importance, c'est ce que prouve mon étude *sur le*

*bon choix des époux* dans le *Livre du Mariage*[1] ; mais les vues où aboutit la solution de ces problèmes, ne changent en rien la valeur de mes constatations, pour autant qu'elles sont exactes ; et comme celles-ci ont indubitablement ici une importance primordiale, les « hygiénistes des races », s'ils veulent faire de la bonne besogne, feront bien d'en tenir compte. Enfin, je n'ai nullement besoin pour mon dessein de traiter la question du destin en tant que prédestination cosmique et astrologique. Si solidement établie que puisse être l'existence de la réalité correspondant à cette notion de destin, les séries causales et les fins possibles dont je m'occupe, n'en subsistent pas moins : les premières, en tant que coordonnées du fatum, les secondes, en tant que moyens de son accomplissement pour le bien des hommes. Je me préoccupe donc exclusivement ici de ce qui est pour moi ce que la vue est à l'œil. Le domaine ouvert à ma connaissance est un côté particulier de la réalité totale : celui du Sens et du Logos. Ce que j'appelle « sens », « signification » ou « esprit » est le principe créateur de la vie en toute occurrence, de quelque façon qu'on puisse et doive définir, du point de vue de la

1. *Das Ehe-Buch* (Niels Kampmann Verlag, Celle, 1925). Ce livre conçu et édité par le comte Hermann de Keyserling, a pour but de donner un Sens nouveau au mariage : vingt-quatre penseurs y ont collaboré (Frobenius, Tagore, P. Ernst, R. Huch, J. Wassermann, T. Mann, C.-G. Jung, A. Adler, etc., etc.). N. d. T.

psychologie collective ou de la morphologie, de la biologie raciale ou de l'astrologie, etc., l'état de choses existant ; si je saisis exactement le sens, ma conception reste vraie, indépendamment de l'exactitude de tout ce qu'affirment ces disciplines. De plus, je ne suis pas, de par ma nature, savant ni théoricien. La prise de conscience du « sens », c'est-à-dire la faculté la plus proprement mienne, se fait, ainsi que le démontre plus amplement mon chapitre de conclusion, indépendamment de toute théorie et à travers tous les états de fait possibles. Elle n'est du reste ici pour moi que la phase préliminaire à la « réalisation du sens ». Me voici donc arrivé au point capital. Si capable que je sois d'introversion, j'écris ici d'un point de vue prométhéen et non épiméthéen, non pas en contemplateur, mais en créateur ; ce qu'il m'importe de faire ressortir, ce n'est point la fatalité cosmique dont j'ai, mieux que la plupart des hommes, fait l'expérience accablante, mais la liberté humaine. Je n'écris pas pour peindre ce qui est ou peut être, *mais pour que naisse l'état de choses le meilleur possible.* Et cela au sens historique du mot. J'écris donc ici pour ainsi dire en homme d'État. Je n'ai en vue que les ensembles très vastes et les fins de l'humanité entière. Aussi ne traiterai-je le problème individuel que dans la mesure où le but du renouveau humain ne peut s'atteindre qu'en passant par l'individu, le point de prise

nécessaire étant situé dans les profondeurs de l'âme. Celui qui me fait un grief de tenir insuffisamment compte de l'individu pour lui-même, a donc parfaitement raison. Mais il devrait songer que jamais général ne gagna de batailles, s'il se préoccupa de l'individu et non pas exclusivement de la victoire de sa nation, et que les aptitudes du chef d'armée ne sauraient coexister que jusqu'à un certain point avec celles du pasteur d'âmes. J'ai tenté, dans ce travail, de me borner très rigoureusement au domaine de connaissances répondant à mes aptitudes, et de rester strictement à l'intérieur des limites qu'implique la question essentiellement pratique qui est la mienne.

Que celui qui veut tirer quelque profit de ce livre — sinon pourquoi le lirait-il ? — veuille bien admettre d'emblée les limites imposées par son but même à sa portée possible. Qu'il ne demande pas d'oranges à des pommiers. Mais qu'il admette comme possible ma position du problème, et, en même temps, cette hypothèse de travail que ma façon de voir et de traiter les choses pourrait lui servir d'organe pour sa propre vie, et sa peine, alors, j'en suis convaincu, ne restera pas sans récompense. S'il accepte, en particulier, comme point de départ, que je ne m'efforce à la plus grande rigueur logique possible, que parce que comprendre revient à transformer, et que mes vues théoriques ne sont pas pour moi une fin

en soi, mais de simples moyens pour rendre intelligible le sens de la réalité donnée, et par là-même préparer la voie à la réalisation du Sens profond, il peut alors être sûr que cette lecture lui fera accomplir un progrès personnel. De faux problèmes cesseront d'en être pour lui, libérant ainsi de ses forces, désormais disponibles. Mais il faut pour cela lire ce livre d'un bout à l'autre, dans sa suite véritable. Celle-ci résulte en effet de considérations psychologiques. Je montre d'abord le chemin qui mène à la culture de l'avenir, puis je précise le sens du nouvel état psychologique où aboutit fatalement l'évolution actuelle. Ensuite, je définis le fondement réel de l'idée de progrès, en limitant strictement à cette occasion le rôle de la libre initiative en regard du « devenir », œuvre des forces aveugles. Enfin, après avoir ainsi préparé par ces éclaircissements de détail, l'intelligence des principes, je définis la nature et l'importance de la pensée créatrice en général, laissant alors à chacun le soin de la mettre en œuvre pour soi-même.

## CHAPITRE PREMIER

### LA CULTURE DE L'AVENIR ET LA VOIE QUI Y MÈNE

Il n'est pas besoin d'admettre les hypothèses de Spengler pour reconnaître que l'ancienne culture est en pleine décadence. Mais l'observation ne s'applique pas uniquement à l'Occident : c'est *toute* la culture traditionnelle du globe qui court à sa ruine. Les causes de ce fait et les possibilités positives d'avenir qui en résultent, voilà ce que vont tenter d'élucider les considérations de ce premier chapitre.

Et tout d'abord, que signifie le mot de « culture » ? A vrai dire, ni plus ni moins que *la forme de vie, en tant que manifestation directe de l'esprit.* Cette brève définition englobe, sans préjuger de rien, tout ce que l'on peut dire de la culture, à savoir : qu'elle est soumission à un passé vivant, et par là même obligation, que cha-

cune de ses manifestations est symbolique, dans ce double sens que tout en elle, à la fois, représente l'esprit et l'incarne sous une forme adéquate ; qu'elle est exclusive et, par suite, rigoureusement circonscrite ; et, enfin, qu'elle est, par essence, un tout dont chaque partie suppose et rappelle l'ensemble. Une culture est un véritable organisme spirituel, et cette définition reste vraie, que la théorie des « âmes de culture » de Spengler, celle du « paideuma » de Frobenius [1] ou tout autre théorie existante, résiste ou non à l'examen. De la même définition découlent en même temps les conditions dans lesquelles une civilisation extérieure, qui peut fort bien être une culture, n'en est pas forcément une, comme il advient lorsque son expression ne traduit rien d'intérieur et lorsque ce qui a été dit plus haut ne s'applique pas à la forme de civilisation donnée. L'état de barbarie se caractérise, *mutatis mutandis*, de la même manière. Ce qu'il en est en dernière analyse des organismes spirituels que nous appelons cultures, sera toujours difficile à rendre parfaitement intelligible, car toute pensée abstraite a le sujet personnel pour ultime condition. Mais il en est de même de toutes les manifestations de la vie, et en premier lieu, de l'âme humaine individuelle, dont Schopenhauer, déjà, voulait qu'on ne parlât point comme d'une

1. Cf. *Paideuma* (C. H. Beck, Müchen, 1921.) N. d. T.

« personne bien connue et bien accréditée ». L'âme, elle aussi, est de par sa nature, un agrégat de tendances et d'instincts divergents, non moins difficiles à réunir sous une même formule que les divers partis de la nation allemande, et le moi conscient n'est pas le moins du monde le dénominateur commun des diverses fractions. Réussit-on à établir l'unité, on ne parvient qu'exceptionnellement à ne pas négliger une part considérable de l'âme, qui mène alors une ou plusieurs vies séparées, cristallisée autour d'autres centres que le moi. Mais si, laissant la question d'un sujet possible, nous envisageons les âmes collectives, les choses n'en sont pas plus compliquées ni moins intelligibles, et parmi ces dernières, les « âmes de culture » ne représentent que la plus haute expression possible, tout de même que la personnalité parfaitement unifiée et cultivée en regard de l'homme primitif. Au point de vue formel, les deux cas sont non seulement analogues, mais identiques. Il n'y a pas plus de cloisons étanches entre les âmes qu'il n'y en a entre les corps. Pareil à l'éther, l'inconscient unit tous les êtres. Toute réunion d'individus, en devenant consciente, crée fatalement une véritable unité qui fait de chaque être autre chose que ce qu'il était auparavant. Ce que crée le mariage — qu'on lise à ce sujet mon introduction au *Ehe-Buch* — n'est que la manifestation suprême de ce qui se produit dans tout entretien

entre individus et dans toute conférence. Ainsi naissent à chaque instant de véritables âmes collectives, et la collectivité l'emporte d'autant plus sur ses éléments que les rapports entre ceux-ci sont plus multiples et plus durables, et qu'elle s'oppose davantage, dans son ensemble, à d'autres collectivités. Aussi, lorsqu'on n'a en vue que les faits, ne s'agit-il, dans l'hypothèse d' « âmes de culture », nullement de postulats, mais d'un terme plus ou moins heureux pour désigner des réalités indubitables. Et c'est la seule chose qui nous importe ici. Indépendamment de l'exactitude des théories de Spengler ou de Frobenius, les états collectifs, et par suite aussi les cultures, que celles-ci constituent d'ailleurs des phénomènes primaires ou secondaires, représentent de véritables organismes vivants et autonomes.

En tant qu'organismes, les cultures sont naturellement soumises à la loi de l'évolution et de la mort. Rien de vivant qui ne soit en voie de constante métamorphose, et rien dont l'expression ne soit intérieurement bornée dans le sens d'une évolution possible. Les cultures disparaissent, en premier lieu, lorsqu'elles sont épuisées, lorsque, le sens qu'elles incarnent ayant trouvé son expression dernière, elles ne peuvent que se pétrifier[1]. C'est là leur mort naturelle, et

1. Cf. le développement de ces idées dans *Schöpferische Erkenntnis* (p. 250).

c'est ce genre de fin que Spengler a eu particulièrement en vue. Mais, en général, elles meurent auparavant déjà, lorsqu'elles entrent en contact avec d'autres formes de vie qui détruisent leur unité. Or apparaît ici nettement l'opportunité de considérer la signification des faits indépendamment de théories établies une fois pour toutes. Quelle que soit la signification ultime des cultures, elles *existent* dans le monde des phénomènes, en vertu d'un état d'équilibre particulier de leurs éléments constitutifs. De même que le caractère spécial d'un état d'âme individuel est lié absolument au mode de combinaison de certains éléments psychologiques, de même en est-il des âmes collectives. Chacune d'elles vit, telle qu'elle est, en vertu de l'existence de certains éléments répartis dans un certain état d'équilibre. Elle peut poursuivre son existence à travers les transformations de ces éléments, de même que l'individu reste identique à lui-même à travers ses propres métamorphoses, mais, dans les deux cas, jusqu'à un certain point seulement, qui ne saurait être franchi. Est-il dépassé, l'unité ne peut que se dissoudre. Or, ceci posé, nous comprenons déjà pourquoi toute culture traditionnelle sur la terre, est et doit être en train de périr : l'état psychique de tous les hommes historiquement déterminants s'est modifié au point qu'il n'est plus capable de s'unifier et de s'intégrer dans le sens traditionnel. Or cette trans-

formation consiste dans *le déplacement définitif du centre de gravité du système psychique, ce centre passant de l'élément intransmissible à l'élément transmissible.* Toutes les cultures avaient jusqu'à présent leur centre de gravité dans le domaine de l'irrationnel, de l'instinctif, du sentiment, de l'alogisme et de l'Eros, et l'irrationnel est, par essence, intransmissible. Il lui manque toute possibilité de communication de monade à monade. A cet égard, les cultures primitives répondent, vraiment à peu près, à l'image que l'homme se fait de la vie des plantes : elles sont liées aux contingences de l'espace et du temps, incapables de variation dans leurs caractères typiques, intransmissibles de l'extérieur. L'esprit, dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire englobant à la fois logos et intellect, est par contre essentiellement transmissible ; une vérité exprimée selon les lois de l'intellect, est en principe également intelligible pour tout le monde ; l'intelligence renverse toutes les barrières ; la faculté de comprendre, qu'on ne saurait faire dériver de quoi que ce soit, est de par sa nature même la faculté de comprendre le monde subjectif et psychique étranger, et abolit ainsi les frontières entre les âmes. Or, plus l'esprit se développe (et ce processus se ramène à un véritable phénomène de croissance), et plus l'élément transmissible augmente d'importance en face de l'intransmissible. Aussi n'est-il déjà pas tout à

fait exact de voir le trait caractéristique de la culture antique dans son exclusivisme[1] : si la terre alors connue put être hellénisée, ou, du point de vue religieux, hébraïsée, si nous participons tous depuis lors à l'hellénisme et au judaïsme, ce fait est, au regard de l'originalité incommunicable de leur noyau primitif, de beaucoup le plus significatif. Pourtant la thèse principale de Spengler reste vraie de toutes les cultures jusqu'à ce jour, parce que, pour reprendre notre définition fondamentale du début, aucune de leurs formes n'était en soi viable autrement que comme manifestation d'un esprit un et organique préexistant. L'hellénisation et l'hébraïsation ne réussirent que dans la mesure où l'esprit vivant des Grecs et des Hébreux, ou bien fit la conquête immédiate d'un « orbe culturel », ou bien, comme dans le cas du christianisme, devint partie intégrante d'une synthèse nouvelle, sous forme de vivante hérédité. Il n'y eût pas jusqu'ici dans l'histoire d'exemple de transmission d'un élément en soi théoriquement transmissible et menant désormais une vie autonome. Car la culture chrétienne supposait, pour être adoptée, une conversion ; et la culture sociale du XVIIIe siècle, elle, supposait qu'on participât à l'esprit vivant de la société européenne d'alors. C'est-à-dire, en général, que la tradition vivante,

1. Telle est la thèse d'Oswald Spengler. N. d. T.

sous quelque forme que ce soit, était jusqu'à présent la condition préalable de toute transmission. Par contre, l'état actuel de l'humanité est radicalement changé. L'intellect, plus développé, comme l'est à sa manière le cerveau humain par rapport à ce qui dans la plante joue le rôle du système nerveux, s'est émancipé de toute attache traditionnelle, c'est en lui que la conscience a trouvé son nouveau centre de gravité, et le résultat de ce renversement des couches psychiques, depuis longtemps commencé, est que la vie humaine tient désormais son caractère de l'élément transmissible. Le centre réel de l'organisme mental réel est aujourd'hui situé ailleurs qu'au temps où se développèrent les cultures actuelles. Ce que cela signifie, l'examen du Sens de la technisation du monde permettra de l'expliquer avec plus de clarté. C'est mal poser la question que de voir surtout le caractère barbarisant de la technique. Sans nul doute la possibilité indéfinie des applications, indépendante de l'espace, du temps et de toute autre limitation, et qui est le propre de tout produit de la technique pure, s'oppose au simple concept d'une culture possible dans le sens traditionnel ; ce qui est possible en tous temps et en tous lieux, comme forme de vie, ne saurait être, dans les conditions jusqu'ici valables, une manifestation directe de l'esprit. Mais le facteur principal est ailleurs. La culture, en son acception idéale, est, selon l'histoire, tout

plutôt qu'une forme de vie nécessaire. D'autre part, il est absolument faux que l'état actuel de civilisation soit une fin. Jamais, au contraire, depuis l'époque des grandes invasions (entre 300 et 500 après J.-C.), la race humaine ne fut pareillement jeune, et ce sont justement ses parties jeunes ou rajeunies qui incarnent aujourd'hui le facteur déterminant du progrès. Le point capital est que l'organisme psychique de l'homme s'est tellement accru du côté de l'intellect que, par suite de cette transformation positive, toutes les anciennes cultures sont vouées à l'anéantissement. Nulle perfection ne survit au développement indépendant de ses éléments : que l'action de l'un d'eux gagne et s'étende au loin, et il est inévitable qu'il absorbe ce qui est incapable de changer. C'est précisément ce qu'illustre de façon saisissante la marche triomphale de la technique. Partout où pénètre la technique, nulle forme de vie de l'ère précédente ne résiste à la longue. De nos jours, par exemple, les milieux anglais et français, dont la culture, en pleine maturité, résista le plus longtemps à la désagrégation, prouvent mieux que toute démonstration, l'impossibilité pour l'amateur de cinéma, de radio et de courses, l'aviateur et le globe-trotter, de rester liés à des formes de vie dépendant elles-mêmes de limites restreintes tant internes qu'externes. Les plus jeunes représentants de ces milieux, en face de leurs pères, font figure d'êtres

neufs, libres du faix de toute tradition. Même état de choses s'offre à nous sous une forme extrême dans le monde extra-européen. Tandis que dans notre Europe, où ce fut après tout l'ancienne culture qui, par le fait même de son évolution, finit par engendrer la technique, une coexistence de l'ancien et du nouveau semble possible jusqu'à un certain point, la technique, là-bas, fait table rase de toute ancienne tradition. Et elle y parvient avec cette foudroyante rapidité pour une raison qui, une fois saisie, rend tout le processus parfaitement clair : c'est qu'il s'agit dans le domaine technique d'un phénomène nullement extraordinaire, qu'il est impossible de ne pas comprendre. De même que les vérités mathématiques sont évidentes par essence, en tant qu'immanentes à tout corps et à tout esprit humain, de même sont évidentes toutes les possibilités techniques. Aussi sont-ce justement les couches sociales et les peuples incultes qui les comprennent le plus directement et le plus vite. L'Amérique ne fut si rapidement la proie de la technique que parce que ses habitants furent au début de ce procès les Occidentaux les moins cultivés ; de même aujourd'hui est-ce chez les peuples jeunes de l'Orient que la plus extrême technisation rencontre la moindre résistance. Cet état de choses m'apparut sous son vrai jour à l'instant mémorable où je découvris que mon fils, alors âgé de trois ans, et sans dons spéciaux pour

la technique, comprenait d'emblée le caractère fondamental de l'automobile, qui reste encore mystérieux pour moi : les inventions techniques sont en vérité douées de la même évidence essentielle que les vérités mathématiques. Il suffit d'en avoir eu l'idée. En avoir eu l'idée le premier et spontanément, n'est certes pas le fait de chacun, mais l'invention n'est jamais le fait de tout le monde : l'évidence d'une idée, ou son contraire, se mesure partout au nombre de ceux qui la saisissent dès qu'on la leur présente. Or, tout ce qui est du domaine technique semble à coup sûr évident à une proportion d'individus beaucoup plus grande que pour toute autre innovation culturelle depuis l'âge de pierre. Il n'y aura bientôt plus sur terre d'homme au-dessous de la normale, à qui la radiographie ne paraîtra pas aussi simple que la table de multiplication. Ces quelques observations apportent, me semble-t-il, la preuve directe que tous les états antérieurs à l'ère de la technique sont à jamais révolus ici-bas et que ceux-là ne sont que de piètres romantiques, qui prêchent un retour en deçà de la technique. Et cela, non seulement parce qu'il est manifestement impossible, là où jusqu'à nouvel ordre décideront les masses, d'arrêter une évolution qui leur paraît évidente, mais avant tout et surtout, parce qu'il s'agit dans la technisation d'un événement positif, d'un pas de plus dans la soumission de la nature à l'esprit, d'une

étape nouvelle dans l'évolution de l'organisme psychique humain.

Nous voici donc revenu à la question de principe. Le progrès technique n'est qu'une manifestation spéciale du développement de l'intellect. Or, ce qui est vrai de celui-là, l'est également de celui-ci. Tout ce qui est issu de l'intellect est par là-même intelligible par excellence, et tout ce qui est intelligible est, en principe, évident ; une vérité nouvelle ne signifie jamais autre chose que l'œuf de Christophe Colomb. Si, dans le système mental, l'intellect l'emporte, c'est de l'intelligibilité que dépend tout prestige, tout succès; ce qui ne peut être expliqué, on le repousse de plus en plus comme préjugé, à moins qu'il ne prouve d'autre manière sa réalité et ne satisfasse ainsi un besoin de l'intellect. Telle est la raison pour laquelle dans les masses modernes, seules les classes dont l'existence dépend d'un élément inexplicable pour elles, principalement du temps, comme c'est le cas des paysans et des marins, restent fidèles à la foi traditionnelle, tandis que les populations d'usines la renient de plus en plus. C'est pour la même raison que Dieu put être aussi radicalement détrôné dans la dévote Russie et que la conception marxiste de l'histoire, qui ne tient compte que de ce qu'il y a de plus primitif et à la fois de plus réductible à la seule raison, semble si évidente à tous ceux qui étaient hier encore prisonniers des formes les plus pri-

mitives de la foi. Tout l'irrationnel est par excellence inexplicable. Que l'intellect crée donc le critère de la réalité, et l'irrationnel ne peut dès lors que paraître irréel, jusqu'à ce que l'intellect soit assez développé pour en pénétrer également la signification. Or quelles seraient les formes irrationnelles de la vie, pleinement développées, que l'intellect, jugeant en dernière instance, n'aurait pas le droit d'estimer issues d'un préjugé et entretenues par lui? Un brahmane franchissant l'océan, il n'y a pas si longtemps encore, perdait sa caste. Et à juste titre : le fin tissu de préjugés qui constitue le type traditionnel du brahmane, ne résistant pas au moindre courant d'air. Pour être moins extrêmes, les choses n'en sont pas différentes quant au sens, dans tous les types existants de culture : tous sont le produit de préjugés; c'est-à-dire, bien entendu, tous ceux dont la vie consciente est exclusivement déterminée par l'intellect. Mais ce sont eux qui constituent de nos jours les masses et, jusqu'à nouvel ordre, c'est à celles-ci qu'échoit la prépondérance historique, et cela encore à cause du progrès accompli dans l'évolution de l'intellect. Une fois, en effet, que les éléments transmissibles ont été portés au premier rang, leur importance croît nécessairement proportionnellement au nombre. Or, le grand nombre se trouvant le plus ouvert à ce qu'ont de transmissible la technique et la pensée matérialiste et mécaniste, etc., il en résulte la formation

d'un circuit suffisant déjà à assurer aux conceptions des masses la prépondérance dans le monde moderne. Combinons donc maintenant cette dernière observation avec cette autre que toute culture est l'expression d'un état d'âme concret. S'il en est ainsi, il ne saurait y avoir de culture *in abstracto* que dans la mesure où domine un type concret qui la personnifie en vertu de son état psychologique ; en effet, toute culture n'a jusqu'à présent subsisté que tant que vécut un *homme* qui la représentât ; celui-ci disparu, c'en était fait d'elle, le fondement biologique fût-il resté sans changement. Or quel est le type qui incarne l'esprit des masses modernes ? C'est le *chauffeur ;* il est le type-modèle de cette ère des masses, non moins que pour d'autres temps, le prêtre, le chevalier et l'honnête homme. Le chauffeur est le primitif technisé. L'aptitude technique est toute proche du sens de l'orientation du sauvage, la technique en elle-même est évidence ; elle éveille chez l'homme qui en est maître — et d'autant plus fortement qu'il est plus primitif — un sentiment de liberté et de puissance : il va donc de soi que la majorité des hommes se modèle aujourd'hui sur le type du chauffeur, que tout enfant veuille d'abord être chauffeur (s'il dit souvent « ingénieur », c'est « chauffeur » qu'il a d'abord en vue) et que les premiers types représentatifs du nouveau monde naissant, à l'exception des guides spirituels, appartiennent

en tous lieux, sous quelque nom que ce soit, au type du chauffeur. Le *smart* américain, déjà, était en regard de l'Européen, chauffeur, mais il ne l'était pas à l'état pur, car il avait grandi dans une atmosphère morale moins primitive que la jeunesse actuelle, dont la conception de la vie déterminante est issue, directement ou non, du genre de vie rudimentaire des tranchées. Mais le fasciste n'est rien d'autre que le type italien du chauffeur, le bolchévik, le type russe, et l'asiatique moyen, partisan du progrès, est vraiment le chauffeur par excellence. D'où leur hostilité à tous pour la tradition et leur goût de primitifs pour la force brutale. Or, il découle entre autres, des considérations précédentes une conséquence fort importante, à savoir qu'on fait fausse route en prétendant juger des mouvements historiques tout d'abord sur leur conception historique. L'homme de l'antiquité et, plus tard, le chevalier du moyen âge, étaient bien, il est vrai, de parfaites incarnations de ce qu'ils professaient. Jamais pareille congruence ne fut réalisée — et eu égard à la grandeur des idéals religieux, cela est fort naturel — par un type humain que dominait la foi. Or, dans le cas du bolchévisme en Russie, son succès n'a rien à voir avec la théorie, en l'espèce communiste : il tient presque uniquement au fait que grâce à cette théorie, le type du chauffeur est parvenu au pouvoir, type qui, se trouvant être de beaucoup supérieur à tous les

autres en Russie au point de vue pratique, ne se laissera pas éliminer, et doit donc, quand bien même elle n'aurait aucun sens pour lui, défendre la philosophie à laquelle il doit sa prépotence, tout comme les papes de la Renaissance protégeaient le christianisme malgré leur impiété personnelle. C'est également pourquoi la Russie, du point de vue européen, restera essentiellement bolchéviste, alors même qu'une autre idéologie et un autre système de gouvernement auront évincé ceux qui règnent actuellement, car le type bolchéviste restera au pouvoir. Contre un type vivant, en effet, toute réfutation abstraite reste vaine. Lorsqu'un de ces types est parvenu au pouvoir, parce qu'il correspond à l'esprit du temps, la situation ne peut changer que s'il dégénère ou disparaît, et un tel phénomène a toujours exigé jusqu'à présent des laps de temps extrêmement longs. Or c'est au tour des anciens types de culture, et non pas à celui du chauffeur, de disparaître. Mais le représentant vivant, une fois mort, c'est la vieille culture qui meurt avec lui. Étant donné que tout état psychique général ne se prolonge que par certains types concrets (tout de même que les générations par les individus qui se succèdent), le Sens de la tradition vivante périt avec celle-ci. C'est ainsi que la culture égyptienne est morte, bien que le fellah appartienne à la même race qui enfanta un jour les Pharaons ; ainsi périt la culture arabe, bien

que la race qui la créa, vive de nos jours encore. Toute l'ancienne culture est aujourd'hui en décadence sur tout notre globe, parce que le nouveau type humain déterminant en renie la tradition.

Dans la mort de l'ancienne culture causée par l'évolution de l'intellect, il s'agit donc d'un véritable fatum, car cette mort n'est rien moins que la relève de types humains anciens par de nouveaux qui, en vertu de leurs dispositions innées, ne *peuvent* plus marcher dans la même voie. Que l'on considère seulement la jeunesse européenne d'aujourd'hui : son incompréhension pour ce qui était tout aux yeux de ses pères, est plus grande qu'à tout autre changement de génération, ou bien, si l'on veut, l'intérêt qu'elle y porte, ressemble à celui de l'Amérique pour notre Moyen âge : cela suffit à prouver combien s'est transformé l'état psychique général. Mais la mort de l'ancien état psychique a une autre cause plus profonde que celles que nous avons jusqu'ici considérées, et qui seule explique le caractère catastrophique de cette fin, nul bouleversement n'ayant eu au même degré ce caractère depuis la fin de l'antiquité. Par le développement prépondérant des éléments intellectuels dans l'organisme psychique, dont l'unité se trouvait ainsi rompue, la conscience, pour un temps, a perdu le contact intime avec la vie profonde. Or, comme la vie a sa racine dans le Sens, il en résulte par là-même que la conscience moderne s'est vidée de

toute teneur spirituelle. La conséquence en est une prépondérance croissante de l'instinct d'autodestruction sur celui de construction. Vivre, c'est à chaque instant naître et mourir, détruire et construire à la fois, de même que la mélodie ne peut être comprise empiriquement à tout moment, que comme la naissance et l'évanouissement simultanés des sons qui la constituent[1]. La place définitive du centre de gravité dépend du *Sens* du processus. Vu du dehors, pour autant que son achèvement dans des limites données exige une fin ou une survie ; du point de vue de la conscience, pour autant qu'une orientation de la vie donnée concrétise ou non un Sens pour la conscience. Y voit-on une réalisation de l'esprit, c'est le triomphe des instincts constructeurs, sinon, celui des instincts de mort. Or, la conscience intellectualisée ayant perdu, comme nous le vîmes, tout contact avec son tréfonds vivant, la vie apparaît alors à l'homme dénuée de sens, car ce n'est que mis en rapport avec son fond ultime que les contingences de la vie, qui jamais ne mènent à bonne fin, prennent un sens. Ceci compris, il n'y a pas lieu de s'étonner que notre époque soit placée sous le signe du suicide des peuples. Tous les types du passé semblent uniquement soucieux de causer leur propre fin par leurs bévues et leurs gaffes. L'Allemagne, depuis

1. Cf. l'exposé précis de cette idée dans le cycle : Werden und Vergehen du *Leuchter* (1925).

1890, ne négligea rien de ce qui devait précipiter sa ruine. Et c'est de même que se comportent tous les types désuets et périmés à la surface du globe. Que l'on considère les événements des dix dernières années de ce point de vue, et l'on sera surpris de voir avec quelle rigueur dans la poursuite de son but, l'inconscient, là où la vie, sous ses formes antérieures, a perdu son sens, contrecarre tous les desseins de la conscience et cause la mort là-même où celle-là visait à rendre la vie meilleure. La vie, sous sa forme actuelle, est, en effet, vide de sens, et ceci à raison des nouvelles conditions psychologiques. Seuls les types nouveaux sont capables de la concevoir comme une réalisation du Sens. De là, réciproquement, la vitalité du type du chauffeur et la formidable puissance des mouvements dont il est le soutien, comme le bolchévisme et le fascisme. Et partant de là, nous pouvons pénétrer un peu plus avant dans la nature obscure des « âmes de culture » et définir ainsi avec plus de précision ce qu'il en est de leur mort et de leur renaissance. L'idée d'âme de culture est identique avec celle d'un certain « enchaînement de signification » où s'insèrent les manifestations particulières de la vie d'une époque et que celles-ci incarnent. La « signification » donnée est, là où elle existe, l'élément primordial ; elle crée le fait (le troisième chapitre de ce livre traitera en détail de cet aspect de la question). Dès qu'une signification ne peut plus

s'exprimer à l'aide des matériaux existants, elle se perd, tout comme se perd une idée, lorsque les mots qui l'expriment, se disjoignent, tout comme l'âme, lorsque le corps se décompose. Or, comment une signification nouvelle parvient-elle à marquer son empreinte dans le monde des phénomènes ? La condition empirique en est, comme au moment de l'incarnation terrestre d'une nouvelle âme, dans le croisement d'unités vitales préexistantes. De ce croisement dépend absolument le caractère empirique du nouvel état de choses ; la réalisation du Sens ne saurait se produire autrement qu'à l'aide des moyens existants. Or, là où les caractères des parents sont par nature inconciliables, il se forme d'abord, tout comme dans les croisements de races disparates, des produits dénués de caractère que l'on peut, selon les circonstances, ranger sous les rubriques de barbarie, d'alexandrinisme, d'éclectisme, de syncrétisme ou de simple civilisation du sauvage resté tel. Une nouvelle culture se développe, quand du mélange naquit l'équivalent d'une nouvelle race fixée. C'est ainsi que l'Église catholique vivante fut le produit ultime du syncrétisme de la basse antiquité. Mais une nouvelle culture ne saurait se développer rapidement, son père spirituel fût-il un dieu. De grandes individualités peuvent la réaliser en eux par anticipation, la collectivité ne les en suit pas moins avec une lenteur extrême. Longtemps, elle ne peut con-

naître d'autre réalisation que le développement unilatéral des parties de son être déjà développées dans le sens de l'avenir. D'où ce que la jeunesse actuelle a de volontairement primitif et borné. D'où, également, la grande vitalité des fascistes et bolchéviks futuristes. C'est pourquoi l'Orient, où l'esprit occidental a déterminé un abâtardissement psychique considérable, pourrait bien être menacé d'un long chaos psychique, sinon politique, impossible à éviter. Il ne saurait de sitôt se frayer un chemin jusqu'à une culture nouvelle. En l'espèce, nous avons, nous autres Européens, plus de chance, car nous n'avons pas, à beaucoup près, tant de choses étrangères à assimiler, pour nous renouveler.

Il est donc possible de démontrer nettement, non seulement que toute l'ancienne culture du globe est en voie de disparition, mais aussi *pourquoi* il doit en être ainsi. Mais on peut prédire avec la même certitude théorique, quel état de choses viendra se substituer à l'ancien. Du rapport d'identité existant entre devenir et disparaître, il résulte en premier lieu que la fin de l'ancien est *déjà la naissance du nouveau.* Il n'en serait autrement que dans le cas où la fin atteinte serait absolue, et comme nous l'avons vu, il ne peut en être question aujourd'hui ; rarement, au contraire, la race humaine ne fut aussi jeune d'aspect. Il n'est pas besoin, à la vérité, qu'une

culture nouvelle, au vieux sens du mot, surgisse, mais c'est un préjugé que d'interpréter aussitôt cette possibilité comme une décadence. Ce qu'on appelle « cultures », ce sont les points culminants des états possibles de l'humanité ; seuls ils donnent leur sens ultime à l'effort humain, mais on ne saurait, pour le but final, renier le chemin. — Eh bien, les traits fondamentaux du renouveau vital dérivent, en toute certitude, des mêmes motifs pour lesquels l'ancien état de choses est à son déclin.

Les anciennes cultures meurent toutes du fait que dans la nouvelle organisation psychologique de l'espèce humaine, l'élément transmissible domine l'élément intransmissible. En conséquence, ce qui naît de positif doit se distinguer avant tout de ce qu'il remplace par la prépondérance de l'élément commun à tous les hommes sur ce qui les sépare. Ce qui *prédomine :* voilà ce qui importe. Totalement fausse est la conception, suivant laquelle du nouveau absolu viendrait jamais remplacer l'ordre ancien. L'organisme psychique est essentiellement enchaînement de signification : le sens crée, entretient et transforme les faits à son image. Aussi les éléments d'un organisme psychique peuvent-ils rester individuellement les mêmes, c'est leur rapport d'importance qui décide de l'ensemble qui en résulte, à peu de chose près, vu du dehors, comme il advient dans les corps chimiques quant à leurs élé-

ments. Certes la combinaison quantitative est là aussi d'importance, et dans l'homme actuel, le côté intellectuel est plus développé non seulement qualitativement, mais encore quantitativement. Mais la croissance quantitative est ici la conséquence du déplacement du centre de gravité. — Or, que l'universellement humain dans l'homme ait de nos jours déjà incomparablement plus de force que jamais auparavant, en regard des instincts particularistes, c'est ce que corroborent tous les faits, dès qu'on sait les comprendre. D'où vient donc, en effet, la marche triomphale des théories universalistes, depuis les théories impérialistes de la race anglo-saxonne, de l'islam et de l'église catholique, jusqu'à l'idéologie socialiste et la formidable impulsion du bolchévisme ? D'où, sinon de ce fait que toutes ces théories mettent l'accent sur l'élément commun, et non sur le particulier. Il ne faut pas croire que tout d'abord inventées par des intelligences abstraites, les idéologies s'efforcent, après coup, de conquérir une réalité rebelle ; c'est l'inverse qui a lieu : la nouvelle réalité universaliste est le fond réel de la force de contagion des théories universalistes. Autrement, ce ne serait pas toutes les conceptions universalistes qui jouiraient en même temps d'une vogue aussi générale ; autrement, les mouvements particularistes par essence, eux-mêmes, tel le luthéranisme à l'égard de l'église universelle, ne tendraient pas

à s'universaliser. Nous voyons donc une fois de plus combien il est faux d'imputer le succès d'une doctrine à son contenu précis. Rien n'est actuellement plus étranger au monde dans son ensemble, que de se laisser ramener dans le giron de l'église catholique, mais l'église traditionnelle profite, elle aussi, de la tendance générale du temps. Seuls les Juifs, par suite de leur passé unique d'épreuves depuis les temps de Sanherib, possèdent un sens de la vie vraiment communiste, mais le communisme ne joue de rôle historique considérable qu'en tant que forme particulière de la poussée universaliste. Il paraît donc absolument certain que nous sommes à l'aurore d'une ère universaliste. Tout d'abord, celle-ci sera, pour les raisons déjà invoquées, un âge des masses, puisque le nombre a d'autant plus d'importance que l'élément communicable en a par rapport à l'incommunicable ; d'autre part, ainsi que je l'ai montré dans le cycle historique de la *Connaissance créatrice*, l'histoire de l'humanité proprement dite ne fait que commencer, étant donné qu'il ne pouvait y avoir d'humanité, comme réalité, avant que le transmissible ait pris sur l'intransmissible une prépondérance telle que les unités raciales et nationales aient perdu la leur vis-à-vis de l'unité réelle et admise du genre humain. Ceci se manifeste tout d'abord (de même que l'idée précède partout l'action) dans la marche triomphale des doctrines universa-

listes. Mais cela se manifeste également déjà dans la réalité politique. Nous vivons sous le signe des plus vastes organisations collectives qui furent jamais. Et des organisations, notez-le bien, issues non pas, comme dans les empires d'avant-guerre, aujourd'hui partout agonisants, de l'action de la violence, mais de sentiments communs, ce qui prouve directement la justesse de nos hypothèses. Le premier exemple de ces associations fut l'Entente ; seule la communauté de sentiments des puissances occidentales en face d'un élément étranger, en faisait un bloc. Naturellement, elle dut, ayant été créée en vue de circonstances données et comportant maints ingrédients étrangers, se dissoudre une fois la guerre finie, mais seulement pour qu'une association de même esprit naquît, correspondant mieux toutefois aux circonstances durables et normales. En effet, depuis Versailles se développent sur tout le globe, sous des formes encore incertaines et incomprises, parce qu'inexistantes jusqu'à ce jour, des associations de proportions inouïes. La plus avancée dans son développement est l'ensemble du monde anglo-saxon, gravitant en ellipse autour de deux foyers : Londres et New-York. Le second est le monde panislamique, encore très imprécis de contours, parce que trop divisé au point de vue politique, encore faible extérieurement, mais d'ores et déjà lieu de dynanisme formidable. Le troisième et le plus impor-

tant est celui qui a pour centre l'union des soviets. Il englobe virtuellement déjà presque toute l'Asie, et il est hors de question que cet organisme puisse se désagréger avant que la libération de l'Asie et sa reconstitution ne soient un fait accompli. Les facteurs et les éléments spirituels de cette unité peuvent se déterminer sans risque d'erreur. L'idée soviétique représente à la fois quatre tendances des plus importantes : l'émancipation de l'Orient vis-à-vis de l'Occident impérialiste ; celle des nations et des classes opprimées ; l'idée de la civilisation technique sans exploitation du travailleur ; enfin et surtout l'adoption par l'Orient de ce qui lui fit jusqu'à présent défaut, de cette puissance sur le monde extérieur, dont on ne voit généralement chez nous que l'aspect matérialiste. Et elle représente ces tendances avec une puissance de séduction irrésistible, parce qu'elle agit au moyen de raisonnements que les masses venant de s'éveiller à la vie intellectuelle, ne peuvent que trouver évidents ; or ce n'est pas aux raisonnements marxistes que cette observation s'applique le moins, car leur matérialisme répond aux premiers besoins de tous les opprimés au point de vue matériel, considérés tant en eux-mêmes que par rapport à leur importance historique ; c'est la raison pour laquelle il rend intellectuellement productifs tant de gens obtus jusque-là. Les deux premiers facteurs de la force attractive du bolché-

visme n'ont pas besoin de plus amples explications, leur signification étant fort claire. Mais il nous faut envisager de plus près le troisième et le quatrième. Si la technisation à laquelle aspirent aujourd'hui tous les peuples orientaux, doit avoir lieu sans exploitation, la chose n'est possible théoriquement dans les conditions présentes (je fais abstraction de l'application pratique de l'idée, puisqu'elle n'entre pas en ligne de compte pour la propagande) que selon la méthode bolchéviste, car seule, elle ne confère au capital privé aucun droit à la puissance. Passons au quatrième facteur : la victoire du matérialisme, du point de vue psychologique, a dans l'Orient une signification exactement contraire à celle qu'elle a chez nous : elle équivaut, à vrai dire, à la réception de l'impulsion chrétienne par le monde païen de la Méditerranée. L'Occident fut, de tout temps, tourné vers le siècle. Il lui fallut donc, pour s'élargir et s'approfondir, une impulsion venue de la sphère spirituelle. L'Orient, par contre, fut toujours spiritualiste ; ce qui lui manquait, c'était justement le développement des facultés orientées vers le siècle. Pour lui, le matérialisme peut donc, surtout s'il s'exagère jusqu'au satanisme, être vraiment un évangile. Car, répétons-le, ce qui importe, ce n'est point la théorie bolchéviste, ni davantage la réalité russe en soi, mais les forces vitales réelles auxquelles elle sert de

symbole et de modèle. Communiste, la Russie ne le restera pas plus que l'Orient ne le deviendra ; tout comme le christianisme, l'impulsion soviétique connaîtra les incarnations les plus diverses, selon les « orbes culturels », et l'impulsion originelle sera même, tout comme l'inquisition espagnole par l'église catholique ultérieure, autant que possible étouffée dans le silence, car il n'y a pas le moindre doute que l'esprit de la tchéka soit le pire esprit diabolique qui jamais régna sur la terre. Ce qui importe avant tout, ce n'est pas la réalité, mais le *symbole*. Mais ceci entendu, je suis bien certain que de longs siècles encore, l'Orient se servira de vocables russes déformés comme nous nous servons de termes hébraïques. Moscou, c'est un fait désormais indéniable, tient lieu de symbole de la renaissance possible de tout l'Orient au sein du monde moderne. Or, s'il en est ainsi, comment les peuples faisant partie de la sphère d'influence soviétique ne jugeraient-ils pas ce qui les unit plus important que ce qui les sépare ? Et d'autant plus que l'idée soviétique a d'emblée réussi à fondre, sans conquête, les peuples les plus divers en un corps qui ressemble à un État, c'est-à-dire à combiner le national et le supra-national en une unité supérieure.

Nous voici donc parvenus à ce quatrième assemblage nouveau, qu'est l'organisme européen, c'est-à-dire celui qui nous touche de plus près. Comment et sous quelle forme il se constituera,

et si ce sera jamais explicitement, voilà autant de points échappant à toute prévision. Personnellement, je ne puis me figurer qu'un continent aussi essentiellement varié et divisé que l'Europe, s'unifie au même degré que l'Amérique ou que l'empire russe, à moins que sa ruine intellectuelle et morale ne soit un jour aussi complète que sa ruine matérielle de nos jours. Ce serait encore le fascisme qui, si son idée génératrice débordait le cadre italien, pourrait le mieux créer une unité supra-nationale, car cette idée est au fond identique à celle du bolchévisme, c'est-à-dire qu'elle représente, mais avec des signes contraires, un principe nouveau semblable ; et il se pourrait que le sentiment de solidarité qui en naîtrait, se révélât un jour plus fort que les sentiments nationaux. Mais qu'elle puisse jamais conquérir l'Europe entière, voilà qui me paraît invraisemblable, car les forces hostiles à une telle évolution sont trop puissantes. L'évolution extérieure qui se produit en Europe, en vertu du traité de Versailles, s'oriente bien plutôt dans le sens d'un particularisme croissant. *Mais celui-ci, d'autre part, aura de moins en moins d'importance.* L'indépendance politique des États nouvellement créés n'est, dès aujourd'hui, qu'une expression élégante masquant une totale dépendance. Au point de vue économique, l'indépendance des grandes puissances européennes elles-mêmes, à l'exception de l'Angleterre, n'est éga-

lement qu'une expression élégante derrière laquelle se cache la servitude du débiteur à l'égard de l'Amérique ou de cartels financiers anonymes. En théorie, ces liens pourraient être brisés, il est vrai ; mais pratiquement, cela n'est guère possible, à cause de l'extrême lassitude des peuples européens, qui semble devoir les rendre incapables, pour bien des décades encore, de tout effort violent. Et en même temps naît de toutes parts, au-dessus de tous les particularismes, un sentiment nouveau de solidarité européenne, sentiment de tout autre nature que n'en pourrait jamais produire le fascisme. Ce sentiment s'alimente de trois sources principales : tout d'abord de l'expérience commune et unanime de toute la jeunesse pendant la guerre ; ensuite de leur opposition unanime contre l'ancienne génération qui fit, à son gré, de si piteuse besogne[1] ; enfin, de l'instinct de solidarité de destin des peuples d'un continent vaincu, s'affirmant de plus en plus en face des puissances de plus en plus prépondérantes et menaçantes de l'Orient et de l'Occident extra-européens. — Mais au-dessus des ensembles envisagés existe, nous l'avons vu, dès

1. La brochure du prince Karl Anton Rohan : *Die Aufgabe unserer Generation* (Le devoir de notre génération, Köln, Verlag Bachem) renseigne particulièrement bien sur la mentalité de la génération nouvelle. Elle est, de plus, intéressante, en ce qu'elle montre l'action de l'École de Sagesse (que l'auteur fréquente depuis 1921 régulièrement) sur un esprit jeune et indépendant du type nouveau.

maintenant une unité plus vaste et d'ordre supérieur, dont l'existence prouve définitivement que le monde nouveau en formation est un tout d'une unité sans précédent. Dans le monde entier, c'est le type du chauffeur qui domine à l'intérieur des masses. Partout la jeune génération se distingue de son aînée de la même façon ; le jeune Anglais (qu'on lise à ce propos la *Forsyte Saga* de Galsworthy) ressemble bien plus au bolchévik qu'à son grand-père de l'ère victorienne. Partout un même rythme correspond à l'esprit du temps. La danse moderne en apprend davantage, en effet, sur le caractère de cet esprit que n'importe quelle enquête sociologique. Pourquoi trouve-t-on aujourd'hui dans la forme de vie primitive des nègres celle qui permet le mieux de manifester toute la personnalité ? Parce que l'état psychique s'est tellement modifié par rapport à l'état antérieur, que les formes traditionnelles ne sauraient plus avoir aucune signification. Or, comme des formes de vie pénétrées d'intelligence et d'âme ne sont pas encore nées, seul le primordial peut être et sembler vrai et authentique. C'est ainsi que les rapports entre les sexes ne se trouvent plus sous le signe du péché originel, et c'est dans une candeur de jeunes fauves que garçons et filles prennent leurs ébats. Mais la jeunesse d'aujourd'hui diffère, d'autre part, des peuples primitifs par la prédominance de l'élément transmissible dans son organisme psychique. Et c'est

en quoi son genre de vie a son symbole, non pas dans l'homme primitif, mais dans l'automobile. Elle est profondément mécaniste. Sa vie intérieure, en dépit de dons supérieurs d'une fréquence étonnante, est plus pauvre peut-être que ne le fut celle d'aucune génération depuis les grandes invasions. A peine connaît-elle l'amour, voire même les sentiments, quels qu'ils soient, au sens traditionnel du mot ; si elle juge que des sentiments ne sont pas « modernes », c'est parce qu'elle n'en a pas. Il s'agit, en effet, dans tous les sentiments supérieurs, de créations issues de l'esprit, que la nature ne connaît pas. Aussi bien la vitalité de la jeunesse d'aujourd'hui ne se manifeste-t-elle normalement que dans les sports. Ceux-ci ont donc tout naturellement plus d'importance pour nos contemporains que pour n'importe quelle espèce d'hommes depuis les masses du Bas-Empire. Certes, il est des milieux auxquels cette peinture ne s'applique pas, mais dans une ère de masses, les minorités non dirigeantes ne comptent pas pour la caractéristique générale. Tout ce qu'il y a de représentatif dans les phénomènes généraux de la vie, est conforme à notre description. Et tout ce qui est représentatif est d'esprit tellement identique sur toute la surface du globe que, sans aucun doute, une ère universaliste est en train de poindre à l'horizon.

Nous n'avons envisagé jusqu'à présent que les majorités. Mais comme chefs et suivants se tien-

nent toujours — seul l'homme représentatif et par suite jouissant de prestige peut commander — il est certain *a priori* que tout ce qui précède peut s'appliquer *mutatis mutandis* aux dirigeants. Si le chauffeur est le prototype des masses d'aujourd'hui, seul est capable de les gouverner celui qu'elles reconnaissent comme supérieur, ainsi qu'en son temps l'homme d'armes, le chevalier. En lui doit dominer au plus haut degré l'élément communicable, il faut qu'il soit encore plus rapide et plus énergique. Et de fait, les chefs dont les grandes entreprises ont été depuis la guerre mondiale couronnées de succès, appartiennent tous à un seul et même type. Ils sont suprêmement intelligents, expéditifs, intuitifs, psychologues, c'est-à-dire capables d'agir sur les masses en tenant compte de leur caractère primitif. A cet égard, les chefs bolchéviques tiennent la tête. Ils n'ont aucune ressemblance avec les chefs traditionnels, mais ils leur sont aujourd'hui supérieurs à tous, sans exception. Les meneurs fascistes appartiennent au même type, ainsi que les capitaines d'industrie de l'Europe occidentale. Ce type est le seul à pouvoir, de nos jours, obtenir des résultats de grande envergure. Là où il fait encore défaut ou bien n'est pas au pouvoir, règne chaos ou stagnation. Les types anciens ne sauraient plus exercer d'influence suggestive, leur prestige s'est évanoui. — Or, de même que de nos jours toutes les masses, à raison de leur

structure en principe identique, s'entendent les unes avec les autres à un degré extraordinaire, de même s'entendent les chefs, qu'ils collaborent ou qu'ils se combattent. Jamais l'unification de l'Asie ne pourrait se réaliser aussi vite, si les chefs nouveaux ne se sentaient instinctivement solidaires vis-à-vis de tout ce qui est du passé. Or qu'il en soit de même à l'intérieur des oligarchies dirigeantes qui dominent l'Europe occidentale et l'Amérique, non pas nominalement sans doute, mais en fait, cela saute aux yeux. Par là même serait donc démontrée l'existence, jusque dans cette oligarchie représentative, d'un nouvel état d'esprit universaliste, résultant d'un nouvel état d'âme général, où le centre de gravité de la conscience se serait déplacé de l'intransmissible au transmissible. La dernière lacune du tableau d'ensemble est comblée par l'opposition vivante. Comment se fait-il que, de nos jours, des missionnaires de l'Inde, de Perse et de Chine, trouvent audience parmi nous, que tout le christianisme devient catholique, au sens littéral du mot, que le mouvement théosophique, en son acception la plus large, s'étend à des milieux de plus en plus vastes ? La raison n'en est pas dans un éclectisme permettant l'emprunt sans choix, mais dans la manière uniforme dont se pose partout le problème vivant, ayant pour objet de conférer un sens nouveau à la vie ; les représentants des confessions et des doctrines les

plus diverses se comprennent d'emblée, parce que l'accent vital est placé sur ce qui est commun à tous. Par le phénomène de mutation qui s'est opéré dans la structure psychologique, la vie, partout, a perdu son sens de la même manière, car partout sa racine métaphysique s'est trouvée ensevelie. A quoi vient s'ajouter pour tous la menace commune de l'esprit anti-métaphysique des masses. J'ai montré plus haut que le progrès intellectuel des masses doit amener tout d'abord la victoire du matérialisme. A cet égard, nous nous trouvons au seuil de l'époque la plus irréligieuse, voire même la plus antireligieuse de tous les temps. Que cette victoire ne se manifeste pas en Europe d'une façon déclarée, le fait n'a que peu ou pas d'importance en face des masses mises en branle dans le reste du monde, et surtout en Orient, car seuls les très grands nombres sont déterminants pour l'esprit du temps présent. Or, c'est ce que sentent instinctivement toutes les âmes parvenues à la claire conscience métaphysique et religieuse. Aussi se resserrent-elles de leur côté de plus en plus, sinon sous forme d'organisation extérieure, du moins par le sentiment qu'elles prennent de leur vivante solidarité ; elles oublient de plus en plus ce qui les sépare pour ce qui les unit. Si donc l'on embrasse d'un seul regard les partis de gouvernement et d'opposition, on perçoit une unité d'esprit englobant littéralement toute la

terre. Et à ce phénomène nouveau et formidable, rien du particularisme des temps anciens ne saurait résister. Partout l'humanité se renouvelle — sinon elle périt.

Ce que nous avons dépeint jusqu'à présent, était l'état psychologique général. Or que cet état ne soit rien moins qu'un état de culture, est évident. Et de longtemps encore, la vraie culture sur terre, à coup sûr restera impossible. Pourtant les éléments du nouvel état comprennent d'ores et déjà les conditions premières d'une nouvelle culture possible. Il n'est besoin, pour emprunter le langage géométrique, que de prolonger les lignes existantes pour nous en faire une image en principe exacte. Revenons aux trois facteurs principaux qui ont provoqué ou provoquent la fin des vieilles cultures, c'est-à-dire : la technique, l'évolution de l'intellect en général et l'abolition du sens de la vie sous sa forme actuelle. Premier point : si la technique est chose évidente par essence, un jour viendra inévitablement, où elle passera pour évidente en fait, car tout problème résolu a, par là même, cessé d'être problème pour la conscience ; ce qui revient à dire que la technique aura dès lors perdu tout intérêt. Dès aujourd'hui, et malgré son extension, elle n'a plus à beaucoup près l'intérêt d'il y a vingt ans. L'effet de surprise qui était sien, est évanoui et ne renaîtra jamais, lors même

qu'il serait possible de faire descendre la lune sur la terre, puisque tout ce qui est désormais réalisable est en principe prévisible. Pratiquement, les plus récentes conquêtes techniques connaîtront donc forcément le sort de la bicyclette : au début, réservée aux seuls gens du monde, elle n'est plus de nos jours un moyen de se distinguer, et il n'y a que ce qui permet de se faire remarquer qui puisse jamais être une fin pour l'ambition. Or, après que tout ce qui est du domaine technique se sera vulgarisé de la même manière, l'esprit n'en tiendra pas plus compte qu'il ne le fit jadis des matériaux de la technique ; alors ses conquêtes seront devenues les fondements, en eux-mêmes indifférents, de tout état de choses ultérieur. Mais ainsi l'opposition, aujourd'hui justifiée, entre la civilisation et la culture, aura perdu son sens, car le propre de la première sera devenu condition de toute vie. Et par là, les problèmes se poseront tous sur un plan supérieur, car il n'y a pas de doute que l'homme qui domine la nature, soit supérieur à celui qui lui est soumis.

La même remarque s'applique à l'évolution de l'intellect en général. Les problèmes de l'intellect ne peuvent retenir l'intérêt vital principal que tant que, d'une part, leurs solutions paraissent « problématiques » et que, d'autre part, règne la conviction que l'intellect peut résoudre tous les problèmes et décide en dernier ressort.

Cette conviction ne saurait dans les masses elles-mêmes durer bien longtemps, si loin qu'elles soient en arrière des élites, et cela pour deux raisons. La première est que toutes les suites logiquement possibles d'une conception intellectuelle lui sont immanentes, et c'est pourquoi ces développements ne tardent jamais longtemps. En second lieu, l'importance exclusive attribuée à l'élément intellectuel fait qu'on se rend bien vite compte indirectement que ce domaine n'englobe pas la totalité de la vie, qu'il en exclut même le plus important, car ce qui est refoulé de la conscience, prouve alors sa réalité, d'une manière d'autant plus inquiétante, par l'action incessante de l'inconscient irrationnel. C'est ainsi que déjà notre époque est nettement caractérisée par des tentatives ayant pour but de faire coïncider le centre de la conscience avec le centre même de la vie. Tant que ces tentatives ont lieu sous forme de mouvements de réaction, elles n'aboutissent à rien qui vaille ; ni la renaissance du christianisme russe primitif, ni le christianisme simpliste des Américains, ni davantage l'église catholique non régénérée, n'ont d'avenir historique, parce que l'irréligiosité actuelle a pour cause une transformation *réelle* de l'âme, celle-ci ne pouvant trouver à travers des formes désuètes une orientation vivante vers l'avenir. Mais tôt ou tard les mouvements métaphysiques et religieux tenant compte du nouvel état psycholo-

gique, prendront nécessairement le dessus sur les mouvements réactionnaires. Et dès que l'organisme psychique aura retrouvé de la sorte sa juste orientation, qu'une nouvelle liaison intime sera rétablie entre profondeurs et surface ; dès que tous les extrêmes seront à bout de course, alors redeviendra possible une culture dans le sens « d'une forme de vie, manifestation directe de l'esprit ». Et cela dans une acception plus large que jamais auparavant. Car il s'agira alors d'une culture *œcuménique* ou universellement humaine. Les cultures particularistes, selon l'idée traditionnelle, sont dorévanant impossibles, l'élément transmissible ayant pour toujours pris le dessus sur l'exclusif. *Mais une culture de l'humanité sera possible alors, exactement pour les mêmes raisons qui tout d'abord rendent impossible toute culture.* Alors l'esprit pourra s'exprimer au moyen de la nature comprise par l'intellect et dominée par la technique, d'une façon tout aussi immédiate qu'autrefois par d'autres moyens. Alors l'humanité redeviendra religieuse. Alors le grand art pourra renaître. Un art qui ne saurait exister de nos jours, quel que soit le nombre des talents, parce que l'art, s'il doit exprimer l'essence de la vie, présuppose l'existence d'une culture. Il est, en effet, de par sa nature, une expression secondaire de la culture ; celle-ci, ce sont les fondateurs de religion, les philosophes et les hommes d'état, et non pas

les artistes, qui la modèlent. Quiconque a le préjugé de l'art modeleur de culture, je l'invite à réfléchir sur ce fait que l'artiste est de nature féminine, qu'il ne crée que s'il reçoit une impulsion extérieure, ou pour l'amour de quelqu'un, à tel point du reste qu'il est souvent difficile de discerner qui, de l'artiste ou du mécène, prit la plus large part à la création des chefs-d'œuvre. Mais le mécène, en tant que protecteur du nouveau, n'apparaît de grand style que lorsque l'art est devenu une manifestation essentielle de l'époque et est par suite significatif. Il n'y a guère de nos jours qu'une seule forme d'art qui ait une signification : celle du chauffeur, la peinture futuriste et le jazz-band. Mais ce n'est là qu'un antécédent de la culture.

L'impulsion qui crée la culture a toujours son origine dans une sphère particulière de l'esprit ; jamais culture ne naquit en vertu de l'évolution naturelle. Le troisième chapitre montrera qu'en dépit de tout ce qui précède, l'humanité n'atteint pas nécessairement un niveau supérieur. Mais dans le cadre du présent chapitre, le point décisif est qu'une impulsion intellectuelle ne peut intervenir avant que n'en soient créées les conditions dans la sphère de l'expression, du phénomène, avant que, selon le terme religieux, les temps ne soient accomplis. Mais, d'autre part, les conditions de formation d'une culture nouvelle et supérieure sont identiques aux causes du déclin de l'ancienne.

## CHAPITRE II

### LA SIGNIFICATION DE L'ÉTAT ŒCUMÉNIQUE.

Ce second chapitre voudrait, avec plus de précision, formuler les résultats du premier. Le nouvel état psychique où s'engage l'humanité en voie de croissance, je le qualifie d'œcuménique. Les réalisations de sens supérieures qu'il permet et réclame, sont traitées en détail d'un point de vue théorique dans *Renaissance*. Il ne sera ici question que des *moyens* de « réalisation du sens ». Et ce sont ces moyens qu'il s'agit tout d'abord de connaître exactement. Car ainsi que je le montrai dans la *Connaissance créatrice*, « conception du sens » et « politique réaliste » doivent se confondre pour que s'accomplisse la « réalisation du sens ».

Maints siècles encore s'écouleront avant que l'on ne connaisse tant soit peu les lois de l'évolution de l'humanité. Tout ce qu'il est ac-

tuellement permis de dire de celle-ci avec certitude, c'est qu'elle est liée à trois séries de causes qui s'entrecroisent, mais qui n'en restent pas moins indépendantes l'une de l'autre : les influences cosmiques, l'hérédité et l'autonomie individuelle d'origine spirituelle. Sous la rubrique des influences cosmiques, je range tout ce qui, de quelque manière, se rattache à l'ancienne notion de milieu : aussi bien les influences qui font, en géologie, distinguer les époques selon les couches de terrain, que le climat de chaque région du globe ; aussi bien ce que Frobenius entend par « orbe culturel » que les bornes assignées par l'ordre général de la nature à la durée de tout état particulier ; aussi bien, enfin, le « destin » de Spengler que la providence divine, pour autant qu'elle ne s'applique à rien de spirituel et n'agit pas par l'intermédiaire des hommes. Quant à faire ici des distinctions plus précises, nous n'en sommes pas encore capables, si nous voulons éviter de hasardeuses hypothèses. — Par hérédité, j'entends la transmission du sang aussi bien que la tradition. Du point de vue historique, la synthèse des deux ordres de faits est, chez l'homme, la véritable réalité atavique, car l'attitude intellectuelle et le niveau héréditaire dépendent, pour une bonne moitié, de la « nursery ». Dès que se rompt la tradition, dépérit, comme nous le vîmes, le type intellectuel et moral, alors même que le sang continue de vivre

parfaitement pur. Mais cette vérité, d'autre part, ne saurait être comprise comme si l'éducation était tout ; au contraire, cette dernière hypothèse a été pleinement réfutée par l'expérience du XIX$^{e}$ siècle. Le sang et la tradition constituent bien plutôt, du point de vue culturel, une indissoluble unité. D'autres époques distinguèrent fort justement la paternité spirituelle de la simple éducation [1]. Alors que cette dernière reste toujours quelque chose d'extérieur, celle-là détermine le caractère de l'âme tout aussi fatalement que l'héritage du sang détermine les aptitudes. Or il n'y a d'histoire de la culture que sur la base de la coopération organique des traditions physique et psychique. Le bien-fondé de cette conception sera du reste démontré théoriquement par la considération générale suivante. Depuis que Bergson a établi critiquement la réalité objective du souvenir, ou plutôt des phénomènes de mémoire, il ne subsiste aucune difficulté de principe non seulement pour concevoir à la fois la mémoire de Hering et le « mneme » de Semon, d'une part, et d'autre part l'inconscient collectif d'existence objective, qu'étudie Jung, et ainsi de comprendre l'hérédité, au sens particulier et courant du mot, sous le concept général de souvenir cosmique : seul, ce dernier concept répond à la réalité primaire, tandis que les concepts

1. Cf. au sujet de la vraie notion de filiation spirituelle le chapitre portant ce titre dans *Wiedergeburt*.

courants doivent leur origine à un phénomène d'abstraction. Le temps est une réalité au sens de la durée réelle de Bergson. Dans le monde psychique, pas plus que dans le monde physique, rien ne se perd. — Quant à la série causale de *l'autonomie issue de l'esprit*, je n'ai pas à la discuter davantage : elle comporte tout ce qui est du domaine historique et culturel, dans la mesure où ces phénomènes ont leur origine dans l'esprit initiateur ou l'imagination créatrice, par conséquent dans le sujet libre et individuel.

Les trois grandes séries causales précitées sont en état de constante interférence, si bien qu'on peut dire que du point de vue humain, toute situation cosmique se détermine d'emblée à l'aide de trois coordonnées. Mais c'est l'une ou l'autre qui l'emporte selon les circonstances. Dans l'ère préhistorique, c'était le cas pour les influences cosmiques, puis au début de l'histoire, pour l'hérédité. Or, plus la conscience s'éveille, et plus est décisif le facteur de la liberté de l'esprit. C'est pourquoi Spengler a d'autant moins raison qu'il considère des états d'humanité plus intellectualisés ; et il est complètement faux de croire que l'on ne puisse vouloir aujourd'hui, pour des raisons de morphologie culturelle, que ce qu'il prophétise. Aussi le fait sur lequel repose l'idée d'orbe culturel de Frobenius, et dont je tiens la réalité pour démontrée, a-t-il de moins en moins d'importance. Supposons, par exemple, que ce

savant ait raison lorsqu'il prédit que l'Allemagne se détachera de l'organisme du matriarcat occidental pour constituer une nouvelle unité avec l'orient patriarcal : ce n'est pas le fait de morphologie culturelle qui primera. Plus importante sera la nouvelle unité née du recentrement de l'organisme psychique de tous les hommes, au profit de l'élément transmissible, et qui, pour des raisons étrangères à la morphologie culturelle, est appelée sur le continent eurasiatique à se scinder en Orient et Occident. Je voudrais, dans ce chapitre, montrer à grands traits comment le nouvel état de choses peut répondre à un progrès absolu, et ainsi achever les considérations du chapitre précédent dans la mesure où la nature du problème le permet.

Lorsqu'un disciple m'expose pour la première fois les problèmes qui se posent pour lui, je me vois souvent amené à lui demander ce qu'il ne peut changer à son destin. Généralement, cette part immuable représente la presque totalité de ce qui le préoccupe. Et je lui explique alors que seul le problème *soluble* peut être problème. S'il y avait un état désirable en soi, l'humanité depuis longtemps serait tout entière suicidée, car personne ne s'est jamais vu dans une situation telle qu'il pourrait la souhaiter *in abstracto*. En réalité, l'homme qui ne se leurre pas sur lui-même, part, dans ce qu'il sollicite du destin,

d'une base non seulement donnée, mais aussi consentie intérieurement, car ce qu'il veut réellement, ce n'est jamais que s'élever ou progresser « en soi » ; quant à la forme que prend cette aspiration *in concreto*, elle dépend des contingences du moment. Si, par exemple, l'indigent aspire à la richesse, le Crésus peut être poussé au couvent pour les mêmes motifs. Et jamais encore ne s'est offert à moi de cas où la conscience de cette connexion entre le désir et l'état psychologique, n'ait pas, en orientant l'énergie vers un but accessible, favorisé son essor, et en détruisant force pseudo-problèmes, fait éclore un sentiment de bonheur. — Eh bien, le destin des peuples et de l'humanité doit être envisagé de même façon, si l'on veut juger exactement de ce qui peut advenir à un instant donné. La masse de l'immuable est toujours ici d'un formidable poids, que ce soit le fait du *fatum* ou celui du *karma* [1]. Je ne veux d'ailleurs pas m'étendre sur ce qui va de soi dans le cadre de ces considérations. Mais dès qu'on se fait une idée exacte de la contrainte qu'exercent les influences cosmiques combinées avec l'hérédité, dans tout pays d'évolution historique tant soit peu continue, on se rend compte nettement des limites restreintes entre lesquelles peut se transformer la vie des peuples. Je n'en donnerai que quelques exemples

1. Pour la doctrine du *karma*, voir le *Reisetagebuch* (p. 295 et 805). N. d. T.

propres à éclairer la question. En Italie, « l'esprit de la terre » semble si puissant qu'en dépit de toute culture, l'homme naît de tout temps comme à l'état primitif. Et les formes élémentaires de son existence paraissent en dépendance tout aussi étroite de la nature. Que l'on respire l'atmosphère d'une tombe étrusque, puis d'une maison patricienne de l'ancienne Rome, et enfin d'une *casa* italienne moderne, c'est le même esprit qui y règne. C'est le même isolement de la maison, maintenu par la cohésion moléculaire, et par suite d'une prodigieuse stabilité ; mais l'énergie fixée est extrêmement difficile à transformer en libre énergie. Telle est l'Italie *éternelle*. Or, ce fond éternel se manifeste dans le temps sous la forme d'une soumission inouïe à la coutume immémoriale ; ainsi personne ne paie d'impôts de meilleur gré que l'Italien, car cet acte est pour lui, depuis le temps des Romains, la manifestation normale de la condition de gouverné vis-à-vis de l'État. C'est également pourquoi il ne s'insurge pas contre un régime de *latifundia* jugé des plus funestes par les théories agraires modernes, d'où il ressort clairement combien peu ont à voir les révolutions avec les abus réels ; sinon, le bolchévisme serait né non pas en Russie, mais en Italie ; les vraies causes du bolchévisme sont, en effet, de caractère purement psychologique. Or comment une telle masse peut-elle se mettre en branle ? Uni-

quement par le despotisme d'une minorité de nature différente et dont la mobilité compense l'inertie de la masse. C'est ainsi qu'a toujours existé en contre-point de la vie italienne primitive, le type de chef à la Mussolini, que ce type fût une race particulière, comme celle des anciens Romains, ou, comme le veut la règle, le César unique ou le condottiere. Il est donc malaisé, tant qu'il y aura des Italiens constitués comme ils le sont jusqu'à présent, de prévoir pour l'Italie une modification dans le rythme que je viens d'esquisser. — Quant à la Russie, l'état psychologique que représente le bolchévisme, est *identique* à celui de l'an 1500 environ et correspond à peu près à celui du paysan russe d'aujourd'hui. Le droit de posséder toute la terre, qu'il revendique, date de cette époque, où la noblesse ne le reçut qu'en usufruit, comme indemnité pour les charges publiques. D'autre part, dans l'Etat russe d'alors, comme dans le système soviétique actuel, pas de vie qui ne fût conçue comme « service » d'état. On « servait » comme marchand ou barbier, lorsqu'on travaillait en cette qualité à Moscou. Aussi le bolchévisme a-t-il, jusqu'à ce que naisse un état général plus moderne, tout l'avenir pour lui. Pour la religion, j'ai montré en détail dans le *Journal de Voyage*, à quelles difficultés s'est toujours heurtée la transplantation ou l'extirpation de croyances solidement enracinées. Enfin, la forme

de gouvernement ! Ni la centralisation française ni davantage le parlementarisme anglais n'ont fait leurs preuves en Allemagne. Pourquoi? Pour que la centralisation puisse être bienfaisante, il faut qu'un peuple soit disposé à voir dans la tête le représentant du corps entier et à la reconnaître comme tel. C'est le cas du peuple français. Tout individu éminent de quelque manière est porté au pinacle, comme représentatif, par tous les Français, de quelque opinion qu'ils soient ; il parvient ainsi tout naturellement à Paris et au pouvoir. Nul Allemand, au contraire, n'en reconnaît un autre comme représentatif, s'il n'est pas de son opinion jusque dans le moindre détail. Aussi le centralisme ne peut-il être tout au plus en Allemagne qu'un assemblage extérieur, et celui-ci, rendant superficiel, finit par rendre intérieurement impuissant, puisque l'unité n'est pas étayée par une vivante conviction. Le destin de l'Allemagne de Guillaume II ne l'a que trop nettement prouvé. Or le parlementarisme échoue en Allemagne pour des raisons analogues. Il est fécond en Angleterre, parce que chacun y voit dans l'adversaire une partie d'un même tout, et place par suite l'unité nationale au-dessus de tous les antagonismes. Le symbole de ce fait est que dans les actes solennels, le Premier et le leader de l'opposition marchent de pair et qu'en vouloir personnellement à un adversaire politique passe pour défaut de savoir-vivre. Où est donc l'Alle-

mand qui admette jamais que son adversaire ne lui soit pas étranger ? Il est psychologiquement impossible que le système anglais réussisse en Allemagne. Les Allemands sont un peuple à castes, en cela semblables aux Hindous ; cela tient à leur orientation innée. Et ici, nous touchons à la différence organique essentielle entre les peuples ; c'est d'ici que nous pouvons comprendre en quoi cette différence constitue un fatum en regard de tout état souhaitable *in abstracto* : tout peuple incarne une orientation spécifique. Les matériaux psychiques sont à peu près les mêmes chez tous (exception faite des quelques races vraiment inférieures), même quant à leurs dons naturels, car tous les peuples enfantent des individualités remarquables. Ce qui les distingue les uns des autres, c'est le centre des éléments en principe identiques, donc le centre autour duquel gravite l'ensemble dont le Sens fait un organisme ; ce n'est que pour cette raison que des individus de race étrangère sont assimilés par de nouvelles unités nationales[1], que des Nordiques peuvent être en France, des Français, en Angleterre, des Anglais, en Allemagne, des Allemands. Quant à la mesure, où l'orientation donnée a son origine dans des influences cosmiques, dans le sang ou l'hérédité psychique, on ne saurait la préciser une fois pour toutes ; les propor-

1. Cf. l'exposé plus précis de ces idées dans le chapitre : *Weltanschauung und Lebensgestaltung*, dans *Wiedergeburt*.

tions varient selon les cas. Les influences du milieu prédominent à coup sûr dans l'Amérique du Nord, et des influences paideumatiques probablement dans toutes les vraies cultures. Pour ce qui est de la race, son importance, au sens large du mot (Ariens, Sémites, etc.) est exagérée, tandis qu'elle est, dans l'acception étroite du mot, d'ordinaire trop négligée. Dans toutes les races fondamentales, des types suprêmes sont possibles à l'état de minorités, mais aucune n'incarne en soi une valeur spirituelle. Il est vrai que certaines attitudes mentales fondamentales, pouvant jusqu'à un certain point passer pour représenter des valeurs, semblent être liées à la race même. Aussi est-il vraisemblable d'affirmer avec Luigi Valli[1] que la problématique, telle qu'on l'entend en Europe, est une question purement arienne, (bien que cette conception se trouve infirmée du fait que les Juifs sont de nos jours les principaux représentants de la problématique européenne et que les spécialistes allemands de la question des races dénient aux Nordiques toute problématique originelle). Mais, d'autre part, des avantages et des supériorités peuvent parfois s'expliquer par une infériorité originelle. Tout d'abord au sens général d'Alfred Adler. Il n'y a que celui qui ressent de quelque manière l'insuffisance de sa situation, pour s'ef-

1. Cf. *Lo spirito filosofico delle grandi stirpi umane.* (Bologna, 1921.)

forcer d'en sortir[1]. Chez les peuples, cette vérité générale se manifeste sous cette forme que les unités nationales les plus imparfaites produisent, en compensation, les plus grandes individualités. D'où la grandeur, inconnue des autres peuples, de certaines figures de Juifs, de Grecs et d'Allemands. Cette grandeur ne fut et n'est jamais représentative, elle naît du contraste même. Mais l'insuffisant peut être également productif en un sens différent. En voici un exemple paradoxal : les peuples germaniques furent, jusqu'à présent, les plus aptes au progrès, non pas tant pour leurs dispositions supérieures qu'à cause de leur lenteur même ; jusqu'à ce qu'ils eussent compris une impulsion intellectuelle, celle-ci avait eu le temps de pénétrer tout leur organisme psychique. D'où l'étonnante transformation des Anglais dans l'intervalle de leurs crises ; ce fut aussi chez eux que jusqu'à présent l'expérience de la guerre mondiale fut la plus féconde, tandis que les peuples latins, à cause même de leur rapidité de compréhension, possèdent une moindre faculté de métamorphose. Par là serait donc établie la transition entre l'influence du sang et celle de l'esprit. Mais quoi qu'il en soit — et mes considérations précédentes exagèrent souvent à dessein — c'est pour l'une ou l'autre de ces raisons que les peuples ont tous une orien-

1. Cf. l'exposé de cette idée dans le chapitre de *Wiedergeburt* : Psychanalyse et perfectionnement individuel.

tation spirituelle fixée qui, à l'égard de toute action de la libre initiative, constitue un fatum. Nous touchons ici à la raison d'être de tout exclusivisme national, religieux, social et politique. Une fois que l'inconscient s'est figé dans une attitude déterminée, toute tentative de changement subit ne peut tôt au tard que déclencher des réactions proportionnelles à l'hétérogénéité des influences, telles que nationalisme, retour à une croyance antérieure, restauration politique. C'est justement pourquoi des catholiques psychanalysés perdent rarement la foi, bien plus, n'en deviennent généralement que plus catholiques, tandis que les protestants, ayant perdu leur équilibre faute d'une tradition aussi solidement fixée dans le sang, en sont d'ordinaire réduits à chercher une nouvelle synthèse personnelle. De ce qui précède, il ressort en tout cas fort nettement qu'il n'est pas d'autre solution raisonnable pour la liberté, que de *partir* de l'acceptation de l'inéluctable destin. De quelle puissance est celui-ci, l'histoire tout entière nous l'apprend. Tant qu'elle resta vivante, la tradition triompha partout de tout apport par trop étranger, et ne serait-ce qu'en greffant le nouveau sur d'anciennes racines, ainsi que le montrent la germanisation du christianisme dans le Nord, sa paganisation en Italie, la brahmanisation du bouddhisme dans l'Inde et sa sécularisation au Japon.

Il y a donc un fatum comme base inéluctable de toute libre activité. Et ce concept comporte une réalité plus vaste qu'on ne veut généralement l'admettre, puisque la possibilité de subir certaines influences intellectuelles et spirituelles en fait partie. Caractères nationaux, types religieux et sociaux devraient être susceptibles de transformation (ce qu'ils ne sont pas), si les mêmes initiatives de l'esprit devaient produire les mêmes effets. C'est ce que montra pour la dernière fois en grand le cas de la Réforme, qui ne resta victorieuse qu'au sein de certaines populations offrant avec elle une affinité préexistante ; cela se montre aujourd'hui très nettement au degré de prestige du bolchévisme : tel quel, il ne prend pied qu'en Russie ; sa conquête de l'Asie a lieu sous forme de métamorphoses. Sa conception économique n'exerce d'attraction que chez les peuples patriarcaux, parmi lesquels se rangent aussi les Allemands. Pour parler comme les modernes, ces derniers peuples ne connaissent pas de propriété, mais seulement des revenus. Chez les peuples matriarcaux, au contraire, l'instinct primitif vise à la propriété, d'où l'impossibilité pour la conception économique russe de gagner du terrain, sous quelque forme que ce soit, en France et en Angleterre. Or ce fatum des dispositions primitives, bien loin de s'affaiblir, comme on s'y attendrait, avec le progrès de la conscience, ne fait que s'accroître d'autant.

Là où sommeille la conscience, l'être profond, ne jouant pas de rôle déterminant, peut être opprimé ; que cette oppression soit suffisamment longue et méthodique, et l'être se transforme, toute vie s'adaptant à la prépotence des influences cosmiques. C'est pourquoi les dénationalisations et les conversions, voire même les transformations du fondement psychique, réussissaient jadis partout où vainqueurs et souverains les poursuivaient avec sagesse et esprit de suite. Or, aujourd'hui, les conditions psychiques font défaut qui permettraient d'étouffer le fond propre de l'individu, car nulle part les divers peuples et types religieux et sociaux ne sont assez inconscients d'eux-mêmes pour ne pas s'insurger de toutes leurs forces contre les violences d'un oppresseur. De là, malgré l'esprit universaliste de l'époque, la revendication par les peuples du droit de libre disposition d'eux-mêmes et de l'autonomie culturelle. De là, inversement, le spectacle de méthodes d'oppression, dures comme celles de l'Inquisition, partout où l'on ne tient pas compte de cet esprit du temps. Nous apportons ainsi un correctif extraordinairement significatif à l'image d'ensemble qu'esquissait le premier chapitre. Avec la claire conscience croît non seulement la faculté de changement, mais aussi le poids de l'immuable. Voilà la raison pour laquelle le monde en genèse est, malgré son universalisme, un monde de nationalisme et de par-

ticularisme extrêmes. Tandis que la prépondérance de l'élément transmissible crée, par assimilation, d'énormes groupements, la part exclusiviste, irrationnelle de l'âme prend plus fortement conscience d'elle-même et redouble d'énergie sous la menace de l'oppression. Or ce processus ne peut, de son côté, que gagner en intensité dans le courant général d'universalisme ; et l'immuable ne peut que se manifester de plus en plus comme tel. Certes, des peuples disparaîtront encore désormais, tandis que d'autres naîtront. Lorsqu'on songe que la base biologique de l'espèce humaine ne comporte que peu de souches, sinon une seule, et que cependant, peuples et cultures se sont succédé les uns aux autres, il est permis de croire qu'en principe il n'en sera pas autrement jusqu'à la fin du monde, ne fût-ce que pour cette raison que, si considérables que soient les changements du facteur psychique, les influences cosmiques et l'hérédité subsisteront comme forces indépendantes. Et c'est à elles, sans doute, plutôt qu'à des influences spirituelles, que sont dus les changements de races. Toujours est-il que le faix de l'immuable, bien loin de diminuer, ne peut en principe que s'accroître. Les siècles futurs verront vivre plus de peuples que les siècles passés. Mais nous voici revenus à ce qui distingue le monde qui naît de tous ceux qui l'ont précédé. Dans le nouvel état, *l'immuable ne saurait plus*

*avoir la même importance*. Le déplacement de l'accent de signification dans l'âme, dont traita le premier chapitre, confère un autre sens à l'immuable en soi. Or, c'est l'accent de signification qui avant tout importe. Dans les cultures primitives, c'est aux rapports magiques que revient entre tous la plus grande importance ; nulle considération rationnelle, nul fait ne peut les contrebalancer. Dans les âges religieux, ce sont les liens religieux qui décident en dernière instance. Les nations, au sens actuel du mot, n'existent que depuis la Révolution Française, car ce n'est qu'à cette époque que s'éveilla la volonté de puissance des peuples. En effet, la nation n'est pas le peuple en général, mais le peuple en tant que puissance organisée. Or ce dernier exemple montre avec une netteté particulière en quoi la réalité même est modifiée par un déplacement de l'accent de signification ; attardons-nous y donc un instant. Si la nation est, par essence, le peuple en tant qu'organisation de la puissance, on ne saurait la définir que par opposition avec d'autres nations, et à l'état isolé, son idée est tout aussi vide de sens que l'est celle d'un époux ou d'un ami isolé [1]. Les guerres de nationalités devenant impossibles pour une raison quelconque, les nations cesseront par là même d'avoir

1. Cf. à ce propos l'ouvrage de Walter Sulzbach : *Begriff und Wesen der Nation* (Concept et nature de la nation) dans *Dioskuren*. (Tome II, München, Meyer et Jessen.)

quelque importance historique, de même qu'il n'y a plus aujourd'hui de peuples au sens du Moyen âge ou de la *polis* antique, ni de clans et de tribus qui comptent dans l'Occident moderne. Ce seul exemple devrait suffire à montrer comment la transformation de l'état de conscience et de l'état psychique général, tel que le dépeignit le premier chapitre, assigne à ce que je nommai fatum, et en dépit de son regain de force relatif, un rôle différent de son rôle antérieur, et à la fois plus accessoire. L'accent principal, dans l'état psychique général, repose sur le transmissible, sur l'universel. Ainsi toute manifestation de l'exclusif et du particulier se produit *à l'intérieur* de l'organisme universel. Quelque recrudescence que connaissent donc nationalisme et particularisme, ces derniers ne peuvent à l'avenir que déterminer une tension *à l'intérieur* de l'état universel ; ils n'auront plus qu'une importance interne. Autrement dit : l'Allemand ou le Français ne sera plus avant tout et surtout Allemand ou Français, mais l'homme œcuménique de nationalité allemande ou française. On saisit dès lors pourquoi les bolchévistes universalistes ont justement encouragé le particularisme de tous les peuples, au profit, et non au détriment de leur puissance. De même on s'explique pourquoi la Société des Nations, conçue comme universaliste, se constitua d'abord en se fondant sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Enfin, l'on comprend dès lors pourquoi l'Internationale, au lieu de triompher avec l'aurore de l'ère universaliste, a, au contraire, fini de jouer son rôle historique. Le nouvel organisme, correspondant à l'esprit du temps, n'est précisément pas international : il est supra-national ; il a pour fondement la plus nette affirmation des individualités nationales. Toujours est-il que les nations, comme telles, ne joueront plus à l'avenir de rôle décisif, et les états pas davantage. De nouvelles formes d'association l'emportent de plus en plus. L'une d'elles, entre toutes les formes possibles, a son prototype futuriste dans l'Union soviétique ; la forme de libre association de peuples, réalisée en elle pour la première fois, est l'héritière de la conquête traditionnelle. Une autre forme nouvelle d'association possible, reposant sur des bases économiques, correspond au tableau dont j'ai esquissé les grandes lignes dans *Politique, Economie, Sagesse*. Quant à la forme ultime qu'affectera la nouvelle organisation, on ne saurait la prévoir pour aucun « orbe culturel ». Mais un fait reste acquis, et l'on ne saurait trop y insister, c'est que l'œcumène n'est pas un état où s'annulent les tendances contraires, mais bien un état de tension extrême, ce qui suffit à prouver qu'il est éminemment positif ; il est, par essence, le contraire d'un état de conciliation où s'annihilent les tensions antagonistes. Certains nivellements au-

ront lieu de toute nécessité au cours de sa croissance, car si le transmissible l'emporte de même chez tous les hommes, quantité de différences traditionnelles seront par là même abolies. Peut-être la plupart des particularismes, legs du passé, disparaîtront-ils. Mais uniquement pour faire place à de nouveaux sur la base du commun, de l'humain. Qui croit au nivellement final, oublie le fatum de l'homme. Je n'ignore pas qu'il y a toujours eu des états d'uniformisation, mais c'étaient alors des états de mort ou d'agonie. Or la vie, à notre époque, rajeunit et se renouvelle. Notre époque est, de tout point, une époque de jeunesse. Et comme la vie créatrice ne jaillit que d'un état de tension, et que les tensions de l'état œcuménique sont plus fortes et plus variées qu'elles ne le furent jamais, cette seule considération prouve que rien n'est plus étranger à l'humanité de nos jours qu'un équilibre de forces s'annulant réciproquement. Les tensions de l'état œcuménique, en effet, sont beaucoup plus grandes, plus fortes et plus variées que celles de n'importe quel état antérieur. La tendance universaliste est contrebalancée, de l'intérieur, par un nationalisme extrême, et il ne faut pas songer à une conciliation des deux tendances; pour des siècles et des siècles, elles resteront polarisées l'une en face de l'autre, ce qui ressort déjà du fait qu'elles sont représentées par des classes différentes qui ne sauraient jamais s'en-

tendre[1]. Les diverses formes d'organisation œcuménique, européenne, russe, islamique et anglo-saxonne, se rendront d'autant mieux compte de leurs oppositions, qu'elles sont, en principe, issues d'un seul et même esprit ; car il n'est de profondes oppositions qu'entre frères. Et à l'intérieur de ces vastes groupements, la communauté se manifestera à son tour sous forme de tension extrême. Un état de tension extrême caractérisera les relations entre la majorité matérialiste et les minorités d'orientation métaphysique et religieuse, entre les chefs et ceux qu'ils mènent. C'est l'un des pires préjugés de ce temps que de croire que la communauté doive supprimer la distance : ceci n'est vrai en Europe que des seuls Juifs qui, pour cette raison même, non seulement ne furent ni ne purent jamais être un peuple de maîtres, mais n'ont jamais rien produit de considérable en tant que peuple, parce que leur cohésion moléculaire, forme spécifique de leur organisation, ne peut se transformer en libre mouvement. La productivité d'une communauté suppose le maintien d'une certaine distance, dans le mariage comme ailleurs. Je vois donc, pour revenir au domaine politique, le centre de la future unité européenne dans la tension franco-allemande, et non pas dans une

1. Cette idée se trouve exposée en détail dans mon étude : *Une vision de l'ordre universel futur.* (Weg zur Vollendung, 10e cahier.)

conciliation franco-allemande, du reste impossible. Et de fait, toutes les grandes époques de l'Europe furent des époques de tension germano-latine, que cette tension ait son symbole dans le conflit de l'empereur avec le pape, ou dans la haine franco-allemande, ou dans l'amour franco-allemand. La haine elle-même est une forme de communauté, seule l'indifférence n'en est pas une. Ainsi la haine séculaire entre l'Allemagne et la France aboutira, un jour, j'en suis convaincu, au plus heureux des mariages historiques, pourvu que les deux peuples reconnaissent que la tension existe en fait et renoncent à composer.

Ainsi l'état œcuménique, dont la genèse fit l'objet de mon premier chapitre, sera donc à coup sûr, dans son expression dernière, d'une tension et d'un coloris plus intenses que notre Moyen âge, et cela précisément à cause de son caractère universel. Car tout puissant mouvement provoque des réactions contraires correspondantes, et toute unification ne fait qu'accentuer, par compensation, les différences. L'esprit de contradiction est vraiment le nerf de la vie. Tout ce qui vit, veut par là même continuer de vivre. Que règne un état d'esprit universaliste, et le voilà vitalisant l'exclusif ; que le transmissible porte l'accent d'importance, et l'irrationnel en reçoit un regain de force. Poursuivons plus loin encore les perspectives qui s'offrent à nous.

J'ai montré que, selon l'expérience, la grandeur possible de l'individu est, chez les peuples, proportionnelle à l'insuffisance du tout. Ainsi la dureté du type de meneur bolchévique correspond à la mollesse de la masse russe ; le subjectivisme sentimental d'une partie des Allemands à l'objectivité prédominante. En vertu de la même loi primordiale, l'unification future de l'humanité ne saurait que développer et accroître l'importance de l'individu, et partant, généraliser et accentuer le phénomène césariste. Que l'on compare ceux qui vraiment président à l'évolution présente, les chefs bolchévistes, Mussolini, les grands capitaines d'industrie de l'Occident, avec les dirigeants de l'avant-guerre : bien qu'à leurs débuts seulement, ils leur sont déjà de beaucoup supérieurs par l'intuition et dès lors, par l'esprit en général. Les vastes ensembles ne peuvent être embrassés du regard que par de grands esprits. Les médiocres, qui sont incapables de les dominer, se compromettent donc, là où ils sont encore à la barre, sans rémission ; la détresse du temps présent ne pourra, à la longue, que conférer aux grands talents une prépondérance incontestée, et cela en dépit de l'envie, ainsi qu'on le vit en Russie, où la détresse fit collaborer à une œuvre commune des talents de tout premier ordre, qui se seraient en d'autres temps inévitablement combattus. Or il est impossible que ce processus ne finisse pas par détermi-

ner un regroupement moléculaire de l'ensemble et n'aboutisse pas à l'instauration d'un nouvel ordre de toute la vie, désormais fondé sur l'idée de qualité. Nous voici donc amenés, par une autre voie, à constater que l'ère démocratique, dans l'ensemble, appartient à un passé révolu. Je fondais ce fait, en l'un de mes écrits antérieurs, de la façon suivante. Dès qu'un mouvement a atteint son objectif, il est épuisé. Aussi, l'idée démocratique ayant triomphé dans la guerre mondiale, un nouvel ordre aristocratique est-il justement partout en voie de formation. Fascisme et bolchévisme, tous deux systèmes aristocratiques par excellence, prouvent très nettement par le fait que l'un est dirigé par un ancien socialiste, et que l'autre porte un déguisement marxiste, que la formation de nouvelles aristocraties n'est que la conséquence historiquement nécessaire du mouvement démocratique parvenu à son terme. L'histoire de l'Amérique, pour différente qu'elle soit de celle de l'Europe, n'en est pas moins régie par la même loi de contre-point; là où la race ne comptait pas au début, l'idée fondamentale de notre ordre médiéval renaît sous une forme nouvelle. Telle est la signification de l'eugénique. L'opinion publique américaine en eut la révélation principalement par l'épreuve d'intelligence (*intelligence test*), à laquelle furent soumises toutes les recrues de la guerre mondiale. Cet examen ayant prouvé que les aptitudes

normales de certains âges, (si je me souviens bien, de la sixième, neuvième, treizième et seizième années) prises comme termes de comparaison, la grande majorité des Américains était au-dessous du niveau de treize ans, et que des dons supérieurs tiennent à une meilleure hérédité physique, la fin rapide de la croyance à l'égalité, avec toutes ses conséquences logiques, peut être tenue pour certaine là-bas. Il est vrai que malgré tous les signes annonciateurs d'une nouvelle aristocratie, l'évolution est régie de nos jours surtout par l'idée mécaniste de capacité. Mais son aboutissement ne saurait être marqué que par le transfert total de la prépondérance de la capacité à l'être, car c'est dans le *caractère* que se fonde toute valeur. Notre culture ne meurt-elle point de ce qu'elle repose uniquement sur la capacité[1] ! La « spécialisation technique » redeviendra donc « charismatique » ; c'est-à-dire que l'on s'enquerra de nouveau du « qui » avant de s'enquérir du « quoi », qu'on verra le décisif non plus dans la chose, mais dans l'homme. C'est ainsi que nous assisterons à une renaissance de l'antique idée de caste hindoue. Personne ne sera plus autorisé à faire une tâche pour laquelle il n'est pas né. Et l'unité humaine devenue réalité historique, cette renaissance de l'ancienne idée de caste se manifestera sûrement

1. Cf. le chapitre : *Seins und Könnenskultur* dans *Schöpferische Erkenntnis*.

aussi à l'intérieur de la communauté des nations. Qu'une division en castes ne soit pas absurde sur une base nationale, c'est ce que prouvèrent jadis l'Inde et le Moyen Age, c'est ce que prouve de nos jours l'Amérique du Nord, où par suite de la libre concurrence, les aptitudes spéciales à chaque peuple se traduisent dans la formation de couches sociales, dont on ne reconnaît pas le caractère déterminant que parce qu'on s'y refuse. Or, dès qu'aura triomphé dans l'esprit de l'humanité l'idée d'une spécialisation basée sur l'être, les peuples eux aussi s'ordonneront suivant leurs aptitudes. Personne ne mettra plus son point d'honneur à faire ce que d'autres peuvent mieux faire ; chacun fera principalement ce à quoi il convient le mieux. — Voilà ce que j'écrivais antérieurement, en liaison avec d'autres idées. Or, la justesse du pronostic donné dans un autre enchaînement causal, se trouve confirmée par la présente étude. Je dis expressément : justesse, et non pas seulement : probabilité ; dans mes « prophéties », il ne s'agit pas de présomptions sur ce qui peut tout aussi bien évoluer autrement, mais de l'anticipation, du point de vue du « sens », des phénomènes qui doivent, en vertu d'une nécessité psychologique, sortir de la réalité historique actuelle. A l'intérieur de toute unité vivante composée de parties indépendantes, s'accomplit nécessairement tant que la vie ne décline pas, le même

processus que chez les individus, car l'analogie est complète entre âmes collectives et âmes individuelles. La question ne se pose pas de savoir si les hommes *consentent* dorénavant à reconnaître la qualité, par opposition avec la quantité, ils y seront *contraints*, s'ils veulent vivre, et c'est l'instinct de conservation qui décide partout en dernier ressort. De même que nul « droit » ne tient, qui ne peut se défendre, et de même qu'il ne se défend que là où existent les conditions psychologiques qui le font reconnaître pour légitime, de même les formes de vie se consolident toujours nécessairement, qui répondent aux réalités données. L'universalisme a pour corrélatif nécessaire l'accroissement d'importance de l'individu ; la différenciation qui repose sur le travail produit, c'est-à-dire sur la qualité, est la conséquence nécessaire de tout développement au delà des limites existantes, dans la mesure où les diverses parties d'un tout, qui les conditionne, gardent leur vie individuelle et veulent pourtant continuer de vivre. Mais partout dans la vie, le tout conditionne ses parties; la collectivité existe ainsi avant l'individu, et que celui-ci le veuille ou non, ses besoins, à elle, déterminent le caractère de l'état d'équilibre. Si diversement que ce soit, la différenciation sociale et le changement d'équilibre se produisent, dans l'ensemble, indépendamment des velléités personnelles, de même que le cerveau, sans l'as-

sentiment des organes, ainsi privés de leur importance, évolua jusqu'à devenir le souverain du corps humain. Telle est la signification de l'irrésistible triomphe de l'esprit du temps. Celui-ci triomphe, parce qu'il est chaque fois l'expression psychique d'un état *organique* existant ou en formation. Il n'a rien à voir avec la valeur des « théories », en elles-mêmes; et ceux qui s'attardent à ces dernières, ne sont que mazettes historiques et politiques. Dès 1920, je prédisais que l'Angleterre et la France, malgré leur victoire, *devaient* à leur tour connaître leur 1918, et c'est ce qui, depuis lors, arriva ; à Versailles *devait,* tôt ou tard, succéder Locarno, parce que l'esprit de Versailles était un défi au véritable état des faits. Toutes les espérances des romantiques allemands qui ne comprennent pas qu'une ère nouvelle commença avec la fin de la guerre mondiale, et qui prétendent en annuler les conséquences, seront déçues, quelles que soient les « contingences » qui puissent en apparence contrarier l'évolution naturelle. Elles ne font jamais que la contrarier en apparence, parce que ne sauraient avoir d'importance que les hasards travaillant dans le sens même de l'évolution [1]. L'inactuel n'a pas de prise dans l'inconscient. L'état œcuménique naît irrésistiblement pour cette raison que les combinaisons créées et en-

1. Cf. le chapitre : *Le symbolisme de l'histoire* dans *Schöpferische Erkenntnis.*

tretenues par les états antérieurs, se décomposent au profit de nouvelles, de même que les organes embryonnaires disparaissent au profit d'organes destinés à une vie indépendante, ou bien deviennent les rouages d'un mécanisme plus vaste. Aussi les prédictions suivantes se réaliseront-elles inévitablement. L'État, au sens actuel du mot, qui n'exista pas toujours, n'aura plus qu'une importance relativement minime dans l'état œcuménique ; il contribuera surtout au *bien-être* des nations, et aura à veiller à la justice et à l'équité des relations entre les individus, les groupes et la collectivité. La nation ne sera plus l'expression suprême de la communauté humaine, pas plus que ne le sont dès maintenant la famille ou la cité. Les guerres nationales seront ainsi bientôt rendues impossibles, comme le sont dès maintenant les guerres de religion. Si le facteur économique doit avoir tout d'abord la primauté dans l'Occident, ainsi que je l'ai développé plus haut et dans *Économie et Sagesse*, il lui faudra avec le temps y renoncer au profit du facteur culturel, car celui-ci représente, pour parler comme les mathématiciens, l'intégrale des intérêts vitaux. Par là même, la politique extérieure, au sens courant du mot, aura perdu à tout jamais son rôle capital. Mais ces pronostics, en revanche, ne parlent pas en faveur des pacifistes, libéraux et apôtres de la fraternité des peuples, bien au

contraire. L'état œcuménique sera plus que jamais, je le répète, un état de tension croissante, et par suite, de conflits possibles. C'est pourquoi ses pionniers ne sont pas les politiques férus de compromis et de concessions, mais uniquement les héroïques universalistes, dont les bolchévistes sont le prototype. J'irai même plus loin : les nationalistes à œillères eux-mêmes, travaillent plus efficacement que ceux-là dans le sens de l'avenir œcuménique. Étant donné qu'il s'agit ici d'un état organique, doctrines et idéologies sont en soi sans importance. Ce qui importe, c'est la manifestation concrète des énergies réellement existantes qui, à la longue, en vertu d'une vivante expérience, s'incorporeront nécessairement à l'ensemble nouveau. Et l'état œcuménique, comme le montre le premier chapitre, n'existe-t-il pas d'ores et déjà ! Aussi bien tous les mouvements vivants (mais eux seulement) en sont-ils, de par leur nature, des manifestations partielles. Parvenus à ce point, nous sommes du reste en mesure de juger des insuffisances des types représentatifs de notre temps. Certes, comparés aux types antérieurs, ils laissent une impression d'extrême indigence. La jeunesse d'aujourd'hui est primitivée au delà de toute expression ; le chauffeur n'est pas un idéal élevé, et, pas plus que les fascistes, les chefs bolchévistes ne sont des prototypes de culture. A juste titre, les Italiens cultivés voient dans les

premiers des barbares et des barbariseurs, et tous les Russes de l'ancienne culture, dans les seconds, des négateurs de leur meilleur génie. Mais une vie nouvelle ne sort jamais que d'un germe minuscule. L'état ancien étant mort historiquement, les hommes nouveaux ne peuvent l'incarner. Un nouvel état de culture, où les éléments traditionnels, sur des bases nouvelles, s'éveillent à une vie nouvelle, n'est d'autre part possible que comme phénomène de pleine maturité. La jeunesse ne saurait jamais plus qu'esquisser ce que des adultes seuls sont capables d'achever en un riche tableau. Dans un recommencement aussi radical que l'est celui d'aujourd'hui, il est donc dans la nature des choses que les composantes les plus primitives de la synthèse future possible déterminent tout d'abord l'aspect extérieur. C'est la raison d'être de l'archétype du chauffeur, en tant que primitif intellectualisé et technisé. Sa physionomie, du point de vue de l'avenir possible, doit être jugée non pas négativement, mais positivement, parce que d'une part surgissent en lui les instincts primordiaux, affaiblis ou refoulés par différenciation dans le passé, et seuls capables de réédifier la vie, et que d'autre part, l'intellect joue le rôle conforme au nouvel état psychique. Ces deux facteurs, joints au fait que ce type, moins accablé de connaissance, est plus hardi à penser par lui-même, expliquent que la jeune génération

puisse donner l'illusion d'être mieux douée, au point qu'on en soit généralement dupe. A coup sûr, l'homme de la culture œcuménique de l'avenir ne sera ni le fils ni le petit-fils du chauffeur ; c'est d'autres cellules génératrices qu'il surgira. Croissance et différenciation ne se produisent pas autrement dans la communauté humaine que dans les organismes physiques. Un plan général invisible régit ; les éléments primordiaux, les plus indispensables à la vie, se forment tout d'abord, et ce n'est que plus tard que les éléments supérieurs, se modelant sur des archétypes particuliers, prennent forme définitive. Et une fois leur développement achevé, les premiers perdent de leur importance, quand ils ne subissent pas de régression ou ne disparaissent pas complètement. Il n'est donc guère probable que bolchévistes, fascistes et chauffeurs joueront indéfiniment le rôle de prototypes ; ils ne représentent sans doute que des phases embryonnaires. Mais pour un temps, ils n'en sont pas moins les modeleurs de l'œcumène. Et celui qui prend au sérieux, même un instant, les innombrables mouvements qui, sans être l'expression de ce qui naît, entreprennent d'améliorer le monde au nom d'idéals périmés ou d'une vague nostalgie sentimentale, celui-là ne comprend goutte aux signes de ce temps.

Il s'agit donc dans l'état œcuménique d'un véritable état organique tout nouveau, auquel l'espèce humaine parvient en vertu de son évolution. En soi, il n'est pas encore, — insistons d'ores et déjà sur ce point que seul le chapitre suivant viendra fonder, — il ne représente pas encore de valeurs spirituelles. Que les bolchévistes, qui ont une si juste vision des choses, réalisent avec l'aide de celles-ci des tendances ni plus ni moins qu'hostiles à la culture, et tendent même, en niant et combattant les éléments les plus profonds de l'homme, à faire régner un esprit satanique, voilà qui prouve déjà que le monde du sens et des valeurs ne peut être enclos dans la nature telle quelle. Un état psychique n'est jamais plus qu'un *moyen* de réalisation de l'esprit. Mais comme tel, l'état œcuménique représente assurément un moyen plus riche que n'importe lequel avant lui, car en lui s'organise le legs le plus riche jusqu'à ce jour d'expérience humaine. C'est cette face du problème qu'il nous faut maintenant aborder. Nous vîmes qu'il y a un souvenir cosmique d'existence objective. Rien ne se perd des événements et des expériences. Nous vîmes, en outre, que le développement de la sphère intellectuelle anéantit les anciennes cultures, parce que le nouvel état, dans sa richesse, fait éclater les synthèses traditionnelles. Or, si nous rapprochons ces vues des résultats particuliers de ce chapitre, nous pour-

rons définir avec précision le sens de ce processus. Une nouvelle synthèse plus complexe, condition de toute manifestation vitale particulière, se forme d'une manière analogue à ce qui se passe dans la nature anorganique, où les éthérons se réunissent en électrons, ceux-ci en atomes, ceux-ci à leur tour en molécules, et ces derniers enfin en corps complexes qui désormais constitueront des unités autonomes, — et dans la nature organique, où les cellules s'associent pour former des organismes multicellulaires. Mais tandis que, dans le monde physique, il ne saurait être question, sans préjugé, d'une supériorité de l'être complexe sur l'être simple, puisque tout terme de comparaison provient d'un domaine étranger, la notion d'un « plus » au profit du composé n'a rien que de fort légitime dans le domaine psychique ; c'est pourquoi elle put être trouvée, et être appliquée tout naturellement au monde physique. Je me garderai bien pourtant d'établir une théorie de l'évolution de l'âme analogue à celle de Darwin. En effet, l'élémentaire n'évolue pas nécessairement vers un stade supérieur, et cette évolution, quand elle a lieu, n'a pas de marche constante, sans compter qu'une régression longue et définitive est toujours possible. Les séries causales sont trop nombreuses, qui déterminent les événements ; ceux-ci se déroulent, en général, non pas en ligne droite, mais sous forme de circuits, et les

causes des métamorphoses d'organismes résident, selon toute apparence, plutôt dans le cosmos, au sens tant astronomique qu'astrologique du mot, que dans leur ambiance tellurique et en eux-mêmes. Cette conception est très nettement corroborée par la différence d'aptitudes, souvent si considérable, entre pères et fils, et par l'apparition soudaine chez les peuples les plus divers de groupes de talents, auparavant plus rares, voire même totalement inconnus. Dans le domaine psychique, toutefois, une synthèse plus riche et plus différenciée est sans aucun doute supérieure à une autre plus simple, car les faits correspondent ici précisément à ce que nous entendons par supériorité. Et il est non moins certain qu'il y a des époques et des lieux où se forment, avec des aptitudes physiques restées probablement identiques, des synthèses psychiques supérieures. Ce ne fut autrefois le cas que de cultures particulières. De nos jours, cela se produit à l'intérieur de l'humanité entière. Et il peut en être ainsi, parce que le nouveau stade de conscience et d'intellectualisation atteint par l'ensemble de la collectivité, rend possible une fructification du souvenir cosmique à un degré jusqu'à présent inconnu. A ce stade, l'humanité peut et doit, d'une part, atteindre à l'unité d'une seule âme collective, laquelle unité entraîne, comme nous le vîmes, certaines différenciations et certaines intégrations ; à ce stade,

d'autre part, à raison de la prédominance du logos, le compliqué devient moyen d'expression de supériorité générale, car le propre de l'esprit, qui est de pousser toujours plus avant et plus haut, constitue désormais une composante déterminante de l'ensemble psychique, ce qui ne fut jamais le cas auparavant. En ce sens, il se pourrait que dorénavant, si toutefois des hasards cosmiques ne s'y opposent pas, un progrès continu eût lieu, dont le passé ne présente pas la moindre trace. Dès lors s'explique comment l'appauvrissement de la conscience, résultat de l'automatisation de certains processus, soit, au point de vue de ceux-ci, un phénomène non pas négatif, mais bel et bien positif. Ils ne cessent nullement d'exister, ils cessent seulement de constituer des problèmes pour la conscience, leur problématique se résolvant spontanément. Même phénomène s'offre à nous déjà sur le plan physique : plus haut se trouve placé un organisme polycellulaire, et plus importante est dans les processus où s'épuisent les vies minimes, la partie qui se déroule automatiquement, en tant que phénomène secondaire. Relativement à l'âme, j'exprimai ailleurs le même état de fait en disant que les problèmes ne se résolvent jamais, mais qu'ils se suppriment : la seule solution positive possible consistant toujours dans la naissance d'un nouvel état positif où les problèmes antérieurs, qui d'une place subalterne et

sans avoir été résolus, maintiennent désormais en marche le processus vital, cessent de se poser[1]. Sur le fond concret de nos présentes considérations, ma pensée d'alors devrait, me semble-t-il, se détacher en toute clarté. Si les problèmes de nationalité, de confession et de démocratie, etc., ne se posent plus du point de vue œcuménique, cela revient à dire que ce nouvel état est désormaïs capable, sur la base des anciens problèmes résolus, de poser et de résoudre de nouveaux problèmes. La vie consciente ne peut jamais comporter qu'une tranche de la réalité intérieure et extérieure. Aussi va-t-il vraiment de soi que certains ordres de choses et de problèmes disparaissent de l'horizon du nouvel état. C'est l'une des causes de l'incompréhension de la jeunesse actuelle pour nombre de problèmes de la génération précédente, tandis que le même fait, d'autre part, est en connexion avec l'impossibilité pour tous les éléments d'un organisme psychique de se révéler dans n'importe quelle synthèse ; tout comme doit rester à l'état latent dans un organisme, et pour des raisons que nous commençons à saisir, une partie des facteurs héréditaires déterminants (*Gene*) qui vivent en lui ; ceux-ci se manifestent ensuite sous une autre forme dans des unités de vie

1. Cfr. le cycle *Tension et Rythme*, dans le *Leuchter*, de 1923, qui résout du point de vue du principe la question traitée ici concrètement.

ultérieures. Mais le nouvel état psychique permet justement, d'autre part, de poser de nouveaux problèmes, et, dans la mesure où d'anciens se trouvent abolis par le fait même de son existence, des problèmes plus élevés et plus vastes. Dans l'âme humaine, l'esprit est de nos jours déterminant, et ses possibilités se trouvent situées sur un autre plan que les données de la nature, qui ne sont pour lui que des moyens de réalisation, indispensables il est vrai. Le génie part tout naturellement de la connaissance de synthèses que l'homme ordinaire ne pressent que comme une éventualité suprême ; la noblesse, comme le disait un jour si spirituellement Rudolf Kassner, est avant tout une épargne d'expérience ; les peuples d'ancienne culture, tant que leur vitalité n'a pas décru, et que leur état psychique reste conforme à l'esprit du temps, sont d'une supériorité absolue à l'égard des jeunes, parce que leurs instincts entrent en jeu là où des races plus incultes mettent en œuvre la réflexion. Tout état supérieur revient ainsi à un niveau supérieur de la réalisation du Sens. Or, de tout ce qui précède, il résulte très clairement que l'état œcuménique, malgré ce que peut avoir de rebutant son stade initial, le seul visible encore, est plus qu'une simple transformation de l'état antérieur ; il est au premier chef un progrès organique. On peut même dire qu'il en est un surtout sur l'état le plus ré-

cent. L'ère de progrès fut, comme je le développai plus longuement dans *Schöpferische Erkenntnis*, surtout une ère grammaticale. L'attitude intellectuelle qui la caractérise, uniquement préoccupée de l'alphabet de l'univers, des faits en tant que tels, n'avait de valeur positive que comme attitude d'écolier. L'homme œcuménique sera de nouveau en état de vivre d'une vie directement jaillie du « sens ». Devenu maître de l'alphabet, il s'efforcera surtout de *dire* quelque chose dans la langue apprise. Dans l'état œcuménique, l'*homo faber*, pour reprendre l'excellente définition de Danzel, se métamorphose, sur un plan supérieur, en *homo divinans*[1]. Le signe annonciateur en est déjà la fréquence croissante des dons intuitifs, occultes et magiques, ainsi que le réveil de l'intelligence de la réalité psychologique, c'est-à-dire vivante, à la différence des formations mortes de l'esprit. Ainsi cet état permet, pour la première fois, la réalisation des plus hautes valeurs humaines, surtout de la valeur de « prééminence spirituelle » (*Weltüberlegenheit.*) Comment peut se transformer en réalité une simple possibilité, c'est ce que montrera le chapitre suivant. Revenons ici, une fois de plus, au point de vue organique. L'état œcuménique est en premier lieu, un état qui s'est engendré de lui-même,

1. Cf. l'étude du comte Hardenberg : *Okkulte Gesetzmæssigkeiten*, dans le *Leuchter* de 1926. (Loi et Liberté.)

par tradition physiologique ; c'est une mémoire rajeunie, présentée sous une forme nouvelle. De là conclut-on souvent qu'il n'est rien de plus qu'un destin, qu'il nous faut accomplir tout simplement. Ceux-là oublient que la mémoire vivante est précisément vivante et par conséquent sujette à modification. A tout instant, un legs du passé est élément d'un tout en voie de devenir et de transformation. Pour autant que la vie est essentiellement « signification », elle métamorphose irrésistiblement tous les faits ; elle donne aux événements eux-mêmes un sens toujours nouveau, en réintégrant dans de nouveaux ensembles mélodiques les sons évanouis de la vie. D'où l'existence certaine de ce que la notion d'une hérédité de qualités acquises parvient si difficilement à saisir. La pensée mécanique n'admettra jamais cette hérédité, parce que jamais elle ne saurait comprendre que non seulement le passé crée de l'avenir, mais aussi que l'avenir crée du passé. Or, il en est bien ainsi dans la vie. Là où l'esprit ne s'est pas encore élevé au rang de dominante, le facteur de transformation n'a qu'une minime importance en face des facteurs que sont les influences cosmiques et l'hérédité. Mais dès que l'esprit a atteint le stade de claire conscience, il peut être le principal ouvrier de la réalité. Par ce qu'il met au jour, en conférant aux faits une signification nouvelle, l'esprit crée un milieu nouveau

auquel s'adapte ensuite le préexistant. Les représentations et les idées n'agissent pas autrement sur l'homme intellectuel que les produits chimiques sur des protozoaires. L'état nouveau de l'organisme des parents influe sur le germe, soit directement, soit en ce que, comme le croit Danysc, les éléments fixes de nature se développent différemment dans un autre milieu [1]. La vie reste perpétuellement en mouvement. Elle est toujours en création nouvelle. C'est pourquoi un progrès est toujours possible malgré le fatum. Tout fatum, de son côté, peut se transformer en un fatum nouveau. Et, dans le cas de l'homme parvenu à la claire conscience, en partant de l'homme même. Mais il faut savoir où est situé le point de prise possible.

1. Cf. *La genèse de l'énergie psychique*, Paris, 1921.

## CHAPITRE III

### LE VRAI PROBLÈME DU PROGRÈS

Il nous faut maintenant marquer les rapports de l'évolution naturelle avec le progrès déterminé par l'esprit, le seul qui ait une signification spirituelle, et examiner de ce point de vue le problème du temps présent. J'ai, dans mon introduction au *Sens de l'Histoire* de Berdiaeff[1], déjà traité de la question. Mais la différence de cadre — il s'agissait alors pour moi de fixer la tâche de la philosophie de l'histoire — impliquait une autre façon de poser la question et m'interdisait d'entrer dans maints détails qui sont ici nécessaires. Aussi les développements suivants ne sont-ils nullement une répétition ou même un simple complément de ce que j'ai pu exposer précédemment.

1. Nicolas Berdiaeff a publié dans *Le Roseau d'Or* (nº 10) une étude sur *Le Destin de la culture*. (N. d. T.)

Commençons par un examen plus minutieux des rapports de la théorie avec la réalité historique. Toute considération historique tenant tout aussi bien compte des enchaînements profonds que des faits en proportion de leur signification, se heurte à cette curieuse antinomie que le processus historique, d'une part, est logique (au sens le plus large du mot), mais que, d'autre part, idées et théories ne sont en elles-mêmes capables de rien. De quelque manière qu'on entende la logique de l'histoire, il n'est pas douteux que l'esprit se manifeste en elle, selon ses propres lois. Mais il n'est pas moins certain que les dirigeants de l'évolution, c'est-à-dire les véritables facteurs historiques, ne se sont jamais servis des idées régnantes que comme moyens, que leur vouloir irrationnel décida toujours en dernier lieu, et que ceux qui virent dans les idées l'autorité suprême, c'est-à-dire les théoriciens et les idéologues, ont toujours échoué, quand ils ont voulu les réaliser. Eh bien, la solution de cette antinomie est enclose dans les propositions suivantes : *une idée devient puissance historique en vertu non de sa vérité, mais de son caractère représentatif ;* elle doit être conforme à l'esprit de l'époque ; est conforme à l'esprit de l'époque ce qui est évident pour celle-ci ; et est évident ce qui correspond à la réalité psychique donnée, pour en être l'expression adéquate.

Songeons, en effet, à l'ascendant de la mode

féminine et demandons-nous à quoi il tient. Certes, la mode est chaque fois « créée » par quelques grands couturiers. Mais pourquoi ces derniers sont-ils en si petit nombre ? Et pourquoi leurs créations jouissent-elles aussitôt, et comme tout naturellement, d'une vogue générale ? Pourquoi, sinon parce que les inventions des couturiers répondent à ce que tous attendent obscurément. Le grand couturier est celui qui prend conscience du rythme de la coquetterie féminine, rythme aussi bien régi par des lois que n'importe quel phénomène de la nature ; il ne fait que former le premier ce que tous éprouvent le besoin de créer d'eux-mêmes, mais ne sont pas en état de réaliser, faute de conscience assez claire. D'où le caractère d'évidence de toute mode en son temps, et à la fois son caractère éphémère. Toute mode passée produit, et doit produire, une impression absurde jusqu'au jour où le rythme de l'instinct de changement réclame son retour.

Le problème de l'esprit, envisagé d'un point de vue formel et psychologique, se confond, dans la mesure où il s'agit d'évidence et non de vérité abstraite, avec celui de la mode. Jamais, depuis qu'existe l'humanité, une critique objective ne discrédita de style artistique et d'idéologie ; au contraire, elle n'acquit de vivante influence que lorsqu'approchait pour son objet l'heure de la mort naturelle. Quelques exemples suffiront à le montrer clairement. Toute la France, si cultivée,

du XVIII^e siècle, ne jurait que par Rousseau, bien que les idées fondamentales de ce philosophe fussent fausses pour une large part : cela tenait à ce qu'elles correspondaient au vouloir inconscient de l'époque qui tendait à se détruire lui-même, tout comme celui de la génération qui fit la guerre mondiale. Dans les premières décades du XIX^e siècle, la doctrine de Hegel, certes le plus ardu à comprendre de tous les penseurs, et qui, en effet, ne fut plus compris de personne quelques lustres plus tard, paraissait claire à la majorité des Allemands : cela tenait à ce qu'elle représentait un certain état réel de l'âme d'alors. Elle intégrait l'état psychique où primaient la prise de conscience de la réalité interne et son assimilation par l'intellect épris de progrès, dans un système spirituel qui conférait aux événements, qui se déroulaient de toute façon, un sens satisfaisant. Or, comme de son côté, le sens que donna Hegel aux choses — ainsi qu'il était naturel, vu la profondeur de ce grand penseur — vivifia la vraie source de toute vie de l'esprit, son monde d'idées put enfanter, sous forme d'hérédité directe ou de génération alternante, les puissances historiques formidables que sont les idéologies marxiste et bolchéviste qui, en dépit de toute réfutation théorique, paraissent de nos jours évidentes à des millions d'individus. Or cette évidence n'est pas fonction de la vérité abstraite, celle-ci pouvant ou non exister : elle dépend

uniquement, tout comme pour la mode, de ce qu'une idéologie correspond, oui ou non, à un état réel de l'âme. *La réalité vivante de l'âme, au sens le plus large du mot, et non pas l'idée comme telle, voilà donc, sur tous les plans, ce qui dans l'histoire décide en dernière instance ;* elle va même jusqu'à donner à l'erreur logique la valeur d'une vérité. Dès lors, on devine le sens de l'antinomie fondamentale de la philosophie historique, ainsi que je la formulai au début de ce chapitre : dans la mesure où les idées représentent des réalités historiques, leur évolution logique reflète bien ces dernières, mais ne se confond pas avec elles ; c'est pourquoi tout idéologue est voué à l'échec. Mais c'est pour la même raison que tout grand politique réaliste agit nécessairement selon l'idée, et lors même qu'il s'imagine ne suivre que son instinct de puissance. Car cette réalité elle-même, avec laquelle il compte et qu'il ne saurait négliger, s'il veut atteindre ses objectifs personnels, est le tréfonds créateur de ce que l'idée ne fait que refléter.

Si l'on veut donc comprendre le processus historique, il faut ne partir ni des idées ni des simples faits, mais de l'ensemble de l'organisme psychique qui les comprend ou les supporte. Nous constatons ainsi de nouveau, en abordant le problème sous une autre face, que l'âme est bien un organisme réel. On désigne

celui-ci d'ordinaire aujourd'hui sous le nom d'inconscient, distinguant d'ailleurs encore entre l'inconscient individuel et l'inconscient collectif : il serait même à souhaiter que cette dénomination fît bientôt place à une autre meilleure. Car : 1° elle ouvre la porte toute grande aux penchants et aux interprétations mystiques, et cela justement dans le domaine psychique où, des faits objectifs ne pouvant corriger les écarts de l'imagination, bon sens et clarté sont de toute rigueur ; 2° elle met l'accent principal sur un élément négatif, le défaut total ou quasi total de conscience, là où il s'agit de quelque chose d'éminemment positif. Certes l'homme n'a conscience que d'une très minime partie de sa réalité psychique. On devrait donc, pour le définir, mettre d'autant moins l'accent sur cette partie, et parler *en tout premier lieu* de la réalité psychique, dont l'un des attributs est de parvenir à un certain degré de conscience. Une telle définition a seule l'accent en bonne place, car seule elle explique que si peu de grands esprits aient su exactement ce qu'ils firent, que toute création jaillit de l'inconscient, que maintes idées ne peuvent s'interpréter que comme compensations de la réalité véritable, et que les rares idéologies qui jamais devinrent puissances historiques, ont correspondu plus qu'approximativement à la réalité même. Le bolchévisme, en tant que réalité, n'a rien à voir avec le marxisme, l'esprit véritable de la Révolu-

tion française ne s'accordait que de très loin avec sa devise : Liberté, Égalité, Fraternité. *Les idées régnantes sont essentiellement des symboles de la réalité ;* ce sont des symboles qui agissent, dès qu'ils donnent de la réalité une expression évidente, à la manière d'organes de compréhension et d'action. Lévy-Brühl a montré que les représentations mentales des peuples primitifs n'obéissent nullement aux lois de notre logique, et qu'elles servent pourtant à une juste orientation de la vie réelle. Les plus profondes intuitions de l'humanité nous sont transmises sous forme de mythes aujourd'hui facilement réfutables, et pourtant tout esprit profond en comprend directement le sens. Les notions de la science moderne, elles-mêmes, surtout celles de la psychologie du subconscient, sont en majeure partie des symboles de valeur suggestive. La science s'efforce bien sans cesse, il est vrai, vers une parfaite congruence du sens et de l'expression. Mais l'homme d'action reste pour elle un éternel primitif, parce que son type se désintéresse essentiellement de la théorie. Aussi la philosophie de l'histoire ne peut-elle, sans préjugé, s'édifier qu'en prenant pour base la réalité psychique totale.

Cette réalité totale vit et évolue dans le temps, tout comme l'ensemble de la vie physique. Là encore, l'individuel est, en premier lieu, l'expression d'une réalité d'essence supra-indivi-

duelle [1]. Là encore, l'élément unique, exclusivement personnel, n'est que la fleur rare d'un tronc impersonnel. Qu'il en soit bien ainsi, on ne saurait le contester, si malaisé, si impossible même que le fait soit à comprendre. Toutes les conceptions primordiales sont collectives. Personne n'a d'idée qui ne soit incluse dans les possibilités générales de l'esprit du temps. Tous les contemporains d'un même lieu représentent des idées et des fins similaires. Que l'un d'eux soit aussi original que la plupart voudraient l'être, et le voilà stérile, donc organe en voie d'atrophie, du point de vue de la vie, et en outre généralement malade : c'est l'un des résultats les plus significatifs de la psychologie d'Alfred Adler, que l'homme étranger ou hostile à la communauté, constitue un phénomène nettement pathologique. Nous touchons ici à l'une des racines psychologiques du bouddhisme : qui conçoit l'homme à l'état vraiment isolé (ce que de toutes les grandes religions le bouddhisme est seul à faire) ne saurait que vouloir sa fin. Les liens sociaux sont, en effet, des réalités originelles, et à un tel point, que, comme je le montrai dans *Weltanschauung und Lebensgestaltung* [2], l'*humanité* elle-même — pour la pensée, une

1. Cf. l'exposé plus précis de ce fait dans mon ouvrage : *Unsterblichkeit* (Immortalité), 3e édition, Darmstadt, 1920.

2. *Conception philosophique et mode d'existence*, sujet d'ensemble des Conférences de Darmstadt en 1924 (V. Leuchter, 1924 et *Wiedergeburt*). N. d. T.

simple idée — est, à l'égard de l'individu, le primaire. Il est extrêmement difficile, je le répète, de se former de ce fait une idée qui soit plus qu'une lointaine allusion. Mais si nous retenons l'analogie de la réalité psychique totale avec la réalité psychique organique, nous reconnaissons du moins, ainsi que les premiers chapitres le prouvèrent par l'exemple des événements récents, qu'il s'agit bien dans l'évolution de l'âme dans le temps, d'un véritable phénomène phylogénétique. A des états psychiques différents correspondent des attitudes mentales différentes, des possibilités de connaissance différentes, qui, de leur côté, se créent des organes correspondants, sous forme d'intuitions, de concepts et d'idées. De ces derniers dérivent à leur tour des doctrines et des théories correspondantes qui, selon leur degré d'évidence, symbolisent la réalité intérieure, et non pas extérieure. Et nous voici revenus au point de départ de ces considérations. Des doctrines sont, en premier lieu, non pas vraies, mais représentatives.

Faisons un pas de plus. Si les choses sont telles que nous les représentâmes, comment la logique historique est-elle possible ? Si des idées historiques, en elles-mêmes, ne sont jamais plus que des représentants, pour lesquels la question de vrai et de faux ne se pose pas, comment toute histoire de grand style et toute philosophie profonde de l'histoire peuvent-elles prouver qu'il est

non seulement possible, mais légitime, de concevoir l'histoire comme un ensemble spirituel ? Le problème général ayant été précédemment posé comme il doit l'être, la réponse est aisée. *L'homme est, de par sa nature, un être spirituel, en ce que le tréfonds créateur de toute vie est « signification »*. Aussi le « vrai » seul peut-il lui convenir parfaitement. Il n'est rien de physique dans la vie qui ne soit formé et régi par une sagesse suprême. Dans la sphère psychique également se rencontrent à l'origine science et sagesse ; mal comprendre et mal penser ne sont le privilège que de la conscience. Pour cette raison, les notions vraiment représentatives, c'est-à-dire évidentes aux fortes majorités, ne se trouvent jamais être fausses, quand on les examine à fond ; considérées d'un point de vue abstrait, elles comportent toujours au moins quelques vérités partielles, et sous leur forme concrète, l'image spirituelle d'un état réel qui, dans la mesure où il apparaît comme viable, se légitime jusque par devers l'esprit. Car il nous manque tout point de départ qui nous permette de condamner, d'après les normes d'un au-delà quelconque, la vie créatrice elle-même. Mais une telle considération ne saurait à son tour aboutir à une conception relativiste de la vérité, étant donné que seul est capable de vivre ce que l'esprit peut de lui-même justifier. En fin de compte, la vérité correspond à la vie, l'erreur s'amortit, c'est-à-dire qu'elle

aboutit nécessairement à la mort. Dès lors, on saisit nettement comment le processus historique peut être, jusque dans le détail, conçu comme un enchaînement logique : attendu que le faux, si longs que soient les détours nécessaires, se réfute toujours de lui-même, ne subsiste à la longue que ce qui se légitime par devant le Sens ; si bien qu'il n'est jamais difficile pour l'intellect de représenter après coup, sous forme de chaîne logique, ce qui naquit d'une manière purement irrationnelle. Et pareille chaîne, de son côté, peut toujours, là où la conscience est éveillée, se laisser insérer, en grande partie du moins, dans le schème du progrès téléologique, étant donné l'existence de ce que nous appelâmes souvenir cosmique. Tout le passé continue de vivre dans l'avenir. Tout élément « vrai » fixé, devient le point de départ de l'évolution ultérieure, si bien que là où l'état général n'a point pour caractère d'être stationnaire, et n'est pas rompu dans sa continuité par des processus de destruction, le progrès est pour ainsi dire inévitable.

Or l'aspect « sens » de la vie correspond naturellement d'autant mieux à ce que l'homme peut concevoir comme raisonnable, que ses fonctions intellectuelles, se développant davantage, occupent une place plus centrale dans l'ensemble de la vie. Restent-elles à l'état rudimentaire, la logique de l'histoire ne saurait alors se concevoir que dans un sens analogue à ce qui se passe dans

la mode du costume ; c'est-à-dire que ce qu'il est encore permis de nommer logique — le processus ayant par essence une signification — ne comporte psychologiquement que les instincts, les sensations et les sentiments. Chez l'homme parvenu à la pleine conscience, c'est la face du logos qui domine. Et dès lors nous comprenons sans peine pourquoi il n'y a, pour chaque espèce d'homme, d'évolution concevable comme progrès, qu'à partir d'un certain degré de développement, et en particulier, pourquoi le progrès n'a pu prendre son caractère d'obligation idéale que dans l'humanité parvenue à son stade actuel d'intellectualisation. Affirmer la nécessité du progrès revient tout simplement à vouloir imposer à la vie intégrale les lois d'évolution de l'intellect et de la raison. L'instinct, le sentiment et la sensation vivent dans une immutabilité perpétuelle ; rien en eux n'engendre le mouvement. Par contre toute connaissance de l'intellect et de la raison est grosse de tous ses développements ultérieurs possibles, et de par leur nature même, les fonctions intellectuelles répugnent à l'inactivité, car elles ne vivent que dans le mouvement ; seule la foi retient le cours de la vie de l'esprit[1]. Or si l'intellect et la raison réclament le progrès, le principe du logos, dans son expression suprême, engendre l'aspiration vers un but supé-

1. Cf. le développement de cette idée dans le chapitre : *Le problème de la foi* de mon livre : *Unsterblichkeit.*

rieur situé dans le fond intime de l'être. Partout où l'esprit ainsi conçu s'élève au rang de dominante de la conscience, la loi de la vie humaine exige non seulement un élargissement vers le dehors, mais avant tout un approfondissement. Dès lors, toute vie naturelle devient moyen au service de l'aspiration vers le salut. La possibilité d'une logique historique ne prouve donc nullement l'autonomie de l'idée en tant que puissance spirituelle, elle prouve bien plutôt *que l'homme dont la conscience est éveillée, est un être essentiellement intellectuel, ce qui explique pourquoi tous ses processus psychiques se déroulant normalement suivant leurs propres lois spécifiques, ont pour dominantes des objectifs posés par l'esprit.* Le problème du progrès, en son sens le plus large, n'est donc pas un problème de théoriciens et d'idéologues : il est vraiment le problème de vie pratique de l'homme gouverné par l'esprit.

PASSONS maintenant en revue, pour que la question se pose avec plus de netteté, quelques exemples concrets, dont le dernier serait le problème vital de notre temps. Nous ne saurions naturellement vouloir épuiser ici les problèmes spéciaux de l'histoire ; nous n'abordons les cas particuliers que pour élucider la question de principe[1]. — Lorsque le christianisme succéda

1. Cette façon de considérer l'histoire a C.-G. Jung pour champion. Je ne saurais dire si les considérations de ce cha-

au paganisme antique, la raison, jusque-là si sûre de soi, se vit dépréciée, voire même méprisée. La folie était alors plus recherchée que la plus sublime sagesse ; le sentiment irrationnel de l'amour, plus apprécié que la plus haute compréhension. A coup sûr, cette conception du christianisme primitif était théoriquement fausse, et une restauration partielle de la sagesse, sur une base chrétienne, ne tarda guère à se produire. Mais tout d'abord l'emporta la pure hostilité à la raison. Pourquoi ? — En premier lieu, parce que l'ajustement antique de l'organisme psychique ayant entraîné un refoulement du côté affectif, celui-ci dut finalement se donner libre cours, en général, sous forme de dérèglements effrénés, et dans la minorité, sous celle de l'exaltation d'amour chrétien. L'orientation de cette minorité finit par triompher, comme étant la plus conforme au Sens. En second lieu, parce que l'évolution de l'esprit antique avait réellement épuisé les possibilités encloses en ses prémisses, et que seules des bases nouvelles, permettant un renouveau, rendaient la vie capable de poursuivre son cours historique. Il s'agit donc jusqu'ici d'un simple phénomène psychologique de compensation ; si ce furent précisément les

pitre se retrouvent dans son œuvre. Tout ce que suis en mesure d'affirmer, c'est qu'elles m'étaient déjà familières avant que je ne connusse les écrits de Jung. (Cf. *Sagesse antique et moderne*, dans *Schöpferische Erkenntnis*).

idées étroites et, à maints égards, rudimentaires du christianisme primitif (non pas du Christ) — que l'on compare seulement sa notion de justice dominée par le souci de vengeance aux sentiments sublimes de Marc-Aurèle ! — qui trouvèrent l'adhésion générale de cette époque révolutionnaire, le fait tient à ce que ces idées répondaient à un état concrètement déterminé, à une phase de réaction masochiste de l'évolution psychique de l'humanité. Mais cela ne suffit pas à expliquer la puissance spirituelle qu'est le christianisme. *Cette puissance tient à ce que prit corps dans le processus de compensation l'aspiration vers un idéal supérieur.* La basse antiquité ne connaissait pas d'au-delà à la nature et à la raison. Il lui manquait le sens de l'irrationnel et du véritable surnaturel, qu'implique l'unicité de tout être, unicité qui fait des contingences banales de la naissance et de la mort dans chaque cas particulier, des fatalités prodigieuses. Mais ce n'est que dans cet au-delà de l'horizon de la basse antiquité que se trouve la réalité métaphysique, et c'est dans celle-ci que gît la source première de toute vie. Ainsi la foi naïve de pêcheurs galiléens devint le véhicule d'un degré de compréhension qu'aucun penseur de l'époque n'avait atteint. — Mais passons à un autre exemple. A l'époque de la Renaissance, l'orientation antique reprit de nouveau le dessus. Les causes psychologiques en sont les suivantes. Avec

le christianisme commença pour l'humanité une phase essentiellement ascétique, qu'une brutalité animale ne compensa que faiblement. C'est dire que la plupart des énergies tournées vers le siècle, de la raison jusqu'aux sens, restèrent dans cette période, fortement refoulées. Elles n'en continuaient pas moins à vivre dans l'inconscient. Et lorsque le christianisme primitif perdit de sa force vitale — car les énergies collectives, aussi bien que les énergies individuelles, sont comme entités concrètes, limitées — l'accent de signification passa de nouveau, encore que dans le nouveau système chrétien, aux puissances qui avaient modelé la vie antique. Mais, ici non plus, le sens du phénomène historique ne se borne pas à cette compensation psychologique ; les forces antiques entrèrent en scène sur une base de compréhension plus élevée. La personnalité, comme telle, avait dans l'intervalle pris conscience de sa valeur. Or l'individu étant seul, dans son unicité subjective, à pouvoir donner un sens aux choses et aux événements, cette prise de conscience représente par elle-même une compréhension plus profonde du Sens. La supériorité intellectuelle du nouvel état se manifesta, dès l'abord, dans le fait que ce qui, psychologiquement, était un retour à l'antiquité, engendra un phénomène n'ayant absolument rien d'antique, à savoir : la science moderne, qui fit de l'homme le maître de la nature. — Il en est de même en ce qui touche la

Réforme. L'évolution de l'humanité suit un rythme analogue à celui de la respiration ; aux périodes d'extension en succèdent nécessairement d'autres de contraction. Or le mouvement de Réforme, au point de vue psychologique, n'est pas autre chose que la contraction compensatrice de la grandiose extension du catholicisme médiéval. Commencé à l'intérieur de l'Église catholique, ce mouvement se poursuivit dans celle-ci plus énergiquement encore que dans la scission protestante (car, sans aucune doute, la Contre-Réforme, du point de vue psychologique, correspond à une contraction plus forte que n'en avait jamais représentée le protestantisme, qui se posa bientôt en pionnier de la liberté de l'esprit), et dura jusqu'à ce que le rythme naturel exigeât de nouveau un mouvement de réaction. Mais ici encore le phénomène psychologique de compensation ne suffit pas à expliquer l'ensemble du fait historique. Le Logos mit aussitôt à profit la nouvelle conjoncture psychologique. Plus avant que jamais par le passé, il pénétra dans le monde phénoménal. La contraction permit de préciser davantage. Ce n'est pas en vain que la science exacte est fille de l'âge de la Réforme. Il fallait un état de contraction pour que l'intellect devînt un instrument de précision ; c'est de lui que naquit le progrès réglable.

Considérons maintenant les temps modernes du même point de vue. Ils ont l'idée de *progrès* pour

dominante. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, ce fait, puisque l'esprit progresse en vertu de sa nature propre, ne signifie rien d'autre, sinon que l'esprit est devenu conscient à un degré jusque-là inconnu. Ce seul fait explique l'évidence de la philosophie hégélienne en son temps : pour celle-ci, en effet, le degré de conscience détermine le rang. Pourtant la notion moderne de progrès n'a pas son représentant typique en Hegel, mais dans la doctrine générale de progrès, d'horizon beaucoup plus restreint et plus superficiel. Elle se borne, en abrégé, à vouloir réduire le sens de vie à l'amélioration des conditions matérielles, morales et intellectuelles de la vie. Comment cette doctrine pouvait-elle jamais devenir évidente, tant que l'intellect, au sens moderne du mot, ne constituait qu'une partie insignifiante de l'être humain ? Elle devait finir par s'imposer à tous, puisque le côté intellectuel de l'organisme psychique domina de plus en plus à partir du XVII[e] siècle, et que la conscience, ne sentant rien des autres aspects de la vie que sous forme de sourdes tensions, finit par ne reconnaître et ne pouvoir reconnaître comme vraiment réel que ce seul côté. Or la notion moderne de progrès correspond, nous le vîmes déjà, très exactement à la pente naturelle de l'intellect. Pour ce qui touche les autres fonctions de l'esprit et de l'âme, elle est dépourvue de tout sens, et c'est pourquoi il n'en fut jamais question aux époques où domi-

naient spiritualité et affectivité. Mais à l'état psychique du XIX^e siècle, nulle idéologie ne pouvait mieux répondre que la sienne même. Et cela, il importe d'y insister, tout autant pour son bien qu'à son dam. Grâce à cette idéologie, le côté intellectuel de toute la race humaine s'est développé avec une rapidité inouïe et d'une façon non moins inouïe. En soi, l'intellect n'a rien de profond : n'empêche que le logos le plus profond a, même ici, comme dans toutes les conjonctures importantes, dirigé l'évolution. Tout esprit s'exprime par l'intermédiaire des moyens d'expression existants. Ainsi l'intellect devait, pour tous les esprits profonds de l'âge du progrès, devenir le moyen de saisir et d'exprimer ce qui était accessible, par des moyens différents, à d'autres temps, mais c'était par là même rendre les profondeurs de l'être accessibles à la conscience générale. Car seul l'intellect est chose de tout le monde, seul le compréhensible peut être compris de chacun. Nous avons donc tout lieu, du point de vue même de la vision en profondeur, de nous montrer reconnaissants envers l'âge du progrès[1].

L'humanité, de nos jours, traverse une crise nouvelle. L'idée de progrès est devenue l'évan-

1. C'est ici que Hermann Keyserling se sépare très nettement de ceux qui comme Jacques Maritain dans *Théonas* s'attaquent au « mythe du progrès ». Tout en niant « le progrès nécessaire », il sait reconnaître la fécondité de l'idée de progrès ; son originalité consiste, selon sa méthode habituelle, à poser le problème sur un plan supérieur. (Cf. dans *Schöpferische Erkenntnis* les pages 67, 401, 412, et *passim*.)

gile des masses, dont l'image idéale est par suite le chauffeur, le sauvage technisé. Mais elle n'a plus de prestige auprès des élites. La raison en est que les élites, comme il ne saurait en être autrement, sont en avance de plusieurs générations. Chez elles, l'élargissement de l'organisme psychique dans le sens intellectuel, a, dans la mesure où il était possible sur les bases données en vue d'une intégration d'ordre supérieur, touché son terme naturel. Comme la base donnée n'est pas ici une base de primitif, une synthèse qui, comme celle du chauffeur, exclurait ce qu'il y a d'élevé et de profond, est physiologiquement irréalisable. Leur conscience immédiate, tout de même que l'expérience extérieure, leur apprend qu'un état de culture supérieur à celui du passé ne peut naître que par la réintégration, dans la vie consciente, des forces non-intellectuelles, depuis les instincts et sentiments irrationnels jusqu'aux puissances supra-intellectuelles. Inoffensifs il y a un siècle encore, les éléments instinctifs refoulés mettent aujourd'hui la vie en péril. Ils se sont détachés pour former un être indépendant qui, surgissant de profondeurs obscures, menace le côté-jour de la vie, entraînant ainsi des troubles d'équilibre de plus en plus graves tant pour l'âme individuelle que pour les collectivités. Nous touchons ici, ainsi que le montra le premier chapitre déjà, à la cause véritable de la crise actuelle du monde ; cette crise fut déclenchée

extérieurement, non point par les masses, mais par les « actions manquées », toujours répétées, des couches sociales régnantes. L'état normal de l'individu rendit possible et nécessaire la découverte de l'inconscient et son traitement par la psychanalyse. Mais le refoulement du monde des instincts n'a pas seulement créé un ennemi à la vie consciente, il l'a détachée de sa véritable racine vivante. D'où la baisse de plus en plus grande de vitalité, qui caractérise toute la vie de l'esprit en Europe au cours des dernières décades. Elle, et elle seule, est la cause proprement dite de ce que la civilisation est, chez nous, de plus en plus considérée comme l'ennemie de la vie, ce qui n'est pas vrai au même point de l'Amérique, où l'état psychique, d'une part, ressemble davantage à l'état primitif du type du chauffeur, et d'autre part, consolidé justement sous la forme de l'état civilisé à une époque antérieure, où les liens religieux n'étaient pas affaiblis, comporte encore maint élément irrationnel, chez nous refoulé. La même décroissance de vitalité est, en outre, la cause de la valeur excessive attribuée, depuis la « brute blonde » de Nietzsche, à la vie purement instinctive. Mais l'intellectualisation ne s'est pas bornée à scinder le côté instinctif du reste, et à affaiblir la vitalité : elle a également causé une régression compensatoire des forces non-intellectuelles supérieures, des sentiments irrationnels jusqu'aux puissances

supra-intellectuelles que sont les fonctions génératrices de la connaissance métaphysique et religieuse. Ce fut précisément l'être le plus évolué intellectuellement, qui se vit physiologiquement de moins en moins capable de prendre conscience de ses propres profondeurs supra-instinctives. Et devenu ainsi presque seul souverain, l'intellect se développa, comme toute force naturelle qui travaille isolément des autres, jusqu'à se muer en force destructrice ; et il finit par ne plus apparaître que comme telle, lorsque furent épuisées toutes ses possibilités positives. Dès lors, on ne vit plus en lui que le dissolvant de l'irrationnel, ce qu'il est, du reste, réellement. Analysé à fond, tout sentiment cesse d'exister, s'il ne réussit à faire la preuve de sa teneur spirituelle ; percé à jour, tout phénomène perd, ainsi que Bouddha le comprit le premier, son caractère absolu, et, par là même, sa force de contrainte. Comment s'étonner de ce que la foi dans le progrès ait subitement tourné en négation de tout progrès, et l'idolâtrie de l'intellect en haine ? Ce fut justement dans les milieux les plus cultivés que, d'un seul coup, l'irrationnel fut porté au rang d'idole. Certains font, de nos jours où l'esprit règne en maître plus que jamais, l'apothéose de la race et du sang. Alors que déjà dans le mythe germanique le nain subtil paraît souvent supérieur au fol innocent, c'est ce dernier qui, de nos jours, où l'intellect n'implique plus nécessairement laideur (tout

phénomène de croissance commence dans la laideur, et l'être intelligent n'est vilain d'aspect dans le mythe primitif que parce qu'il détruisait, par ses capacités supérieures, l'état de perfection d'alors, dénué de toute intellectualité) — c'est ce dernier qui doit sauver l'humanité. Un Johannes Müller, qui condamne toute vie intellectuelle comme inessentielle (*Unwesen*), un Ludwig Klages[1], qui nie l'esprit créateur et propose comme idéal l'attitude pathique des Pélasges, — (pour ne rien dire des fondateurs de religions nouvelles, presque tous âmes d'enfants de l'esprit le plus primitif et les innombrables petits prophètes qui voient dans le seul fait d'être la proie de sentiments et de vagues nostalgies, le signe d'une vocation supérieure), — tous furent proclamés des sauveurs. Une manière de penser analogue caractérise presque tous les mouvements de rénovation des derniers temps, depuis les mouvements éthiques et religieux jusqu'au mouvement de jeunesse allemand[2] qui vit l'idéal, tout d'abord, dans l'état physiologique de la jeunesse en soi, et plus tard dans tel mode particulier de subir et de vivre la vie (*Erleben*). Mais aucun de ces mouvements n'enfanta de progrès, et ils ne pouvaient en enfanter, étant tous des

1. Cf. dans le 5e cahier de *Der Weg zur Vollendung*, les pages que H. Keyserling consacre aux œuvres de graphologie et de philosophie de Ludwig Klages, en particulier au livre : *Vom Wesen des Bewusstseins*. (Leipzig 1921, J.-A. Barth.) N. d. T.
2. Cf. dans *Philosophie als Kunst* les pages 203-204. N. d. T.

mouvements de réaction, c'est-à-dire cherchant à combattre ou à nier ce qui *est* bon gré mal gré. Pour en revenir à Johannes Müller et à Klages, le premier est sans aucun doute doué d'une vraie religiosité, le second, d'un sens métaphysique profond, mais tous deux sous une forme désuète. Aussi peuvent-ils bien faire figure symbolique de la profondeur aux yeux d'autres individualités profondes, comme cela fut vrai des sages des temps primitifs, mais quant à frayer des voies nouvelles, ils en sont incapables. Et c'est ce qui, de nos jours, importe uniquement. Il *existe* un état organique d'intellectualité supérieure qu'aucun effort conscient ne saurait changer. Et cet état offre des possibilités de développement nettement définies, à l'exclusion des autres. A quoi bon glorifier la sûreté de l'instinct, alors qu'elle s'est perdue au cours de l'évolution organique ? A une intelligence plus profonde de la remplacer désormais. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la connaissance du sens du mariage peut seule aujourd'hui restaurer celui-ci sur de nouvelles bases, et l'eugénique, améliorer les races. C'est pour la même raison que seule la psychologie du subconscient, qui part de la compréhension, est capable de redonner accès à la sphère du sentiment et de l'instinct. Il en est de même, *mutatis mutandis*, de la réalité métaphysique et religieuse. Toute doctrine qui, de nos jours, n'a pas son point de départ dans l'esprit, est fausse, si

louables que soient ses intentions. Étant donné qu'une même époque comporte des types représentatifs d'états les plus différents (son caractère étant déterminé par le type prédominant), l'attitude réactionnaire correspond, il est vrai, à beaucoup (il s'en faut que ce soit à tous) de ceux qui l'adoptent. Mais il est impossible qu'ils acquièrent quelque importance historique. Ce n'est certes pas une « régression » qui mènera au delà du « progrès ». Tant que les profondeurs du moi doivent être éveillées à la vie sous forme d'états psychiques passés, la prépondérance du chauffeur reste assurée sur l'homme de vie intérieure, si profonde que soit celle-ci, car le chauffeur *est*, du point de vue de la masse, un type progressif, comme le prouve déjà la vitalisation des énergies des primitifs qui se forment sur ce moule. Il est des époques où doivent disparaître certaines formes de vie, si belles soient-elles, de même que le saurien dut disparaître. Tout phénomène déterminé est, de par sa nature, « fini » et l'état de perfection précède toujours de près la fin dernière. Aussi est-il, de nos jours, proprement absurde de se régler encore sur les idéals particuliers de Gœthe. La vie est non-sentimentale au possible ; elle n'a cure de la nostalgie des âmes romantiques. Et contre celle-ci, elle a certes raison, étant toujours capable de faire surgir comme par enchantement une perfection nouvelle à la place de l'ancienne. Aussi toutes les lamentations sur la

fin de l'ancienne culture ne prouvent-elles que sottise ou lâcheté. Mais il est vrai d'ajouter que si rien ne naît de plus conforme à l'esprit de l'époque que les mouvements de réaction contre l'intellectualisation, envisagés plus haut, il s'ensuivra inéluctablement une lente extermination de tous les types de culture traditionnels, ainsi que c'est d'ores et déjà le cas en Russie, par les voies de la force brutale. S'il devait en advenir ainsi, il en résulterait que, la vie spirituelle (comme le montrèrent les chapitres précédents) ne se perpétuant, elle aussi, que par hérédité, et une rupture avec la tradition entraînant par suite vraiment la mort d'une espèce, des siècles devraient s'écouler jusqu'à ce que se fût développé un nouvel état organique de niveau avec celui de l'élite d'aujourd'hui. Là où manque ce « fatum », nulle initiative intellectuelle, ainsi que le montra également le chapitre précédent, ne peut préparer les voies à la culture supérieure telle qu'elle est encore possible actuellement.

Il nous incombe donc de montrer quelle idéologie correspond aux élites de notre monde en voie de reconstruction, tout comme les idéologies antérieures ont, selon notre digression historique, correspondu aux états psychiques passés. Le développement du côté intellectuel de la vie étant un fait acquis, et le centre de la vie consciente s'y trouvant immuablement placé (et cela parce que l'esprit, par essence, est actif, et non passif),

parce que seule la compréhension dirige l'action et que la prétention de certains esprits « profonds » de replacer l'accent sur l'inconscient est réduite à l'absurde par le seul fait que la vie inconsciente, pour le sujet, n'est pas la vie, — il n'est, pour pouvoir mener à un état positif supérieur, qu'un seul changement possible, déterminable par deux composantes : une transformation intérieure, grâce à laquelle, d'une part, les éléments refoulés dans l'âge du progrès, instinct et âme, se réunissent à l'esprit, en avance sur eux, pour former un nouveau tout, dans lequel l'esprit, toutefois, garde la prépondérance et donne le niveau, et grâce à laquelle, d'autre part, l'esprit s'approfondit au point de saisir jusqu'à la signification de l'irrationnel. Ayant désormais son centre dans l'esprit, la conscience ne saurait plus rien intégrer de vivant, dont le sens ne lui paraisse évident. Or rien dans la vie n'est dénué de sens, car la vie même est Sens. Le contraire semble-t-il vrai, c'est que l'esprit n'a pas pénétré assez profond, car maladies et difformités ont elles-mêmes toujours leur signification. Or, par la compréhension, l'action destructive de l'esprit se change d'elle-même en réédification ; les résultats de la psychanalyse (dans l'acception la plus large du mot) le prouvent tous les jours. Et sitôt qu'un phénomène reçoit un sens plus profond que celui qui, jusqu'alors, fut déterminant, une vitalisation se produit, pourvu que cette

signification soit conforme à la réalité et non pas illusoire. Car la vie ayant sa racine dans le sens, ce qui a sens, est doué par là-même de vitalité. C'est la seule raison pour laquelle toute grande idée nouvelle, que ce soit l'idée chrétienne, celle de la Réforme ou celle des Droits de l'homme, rajeunit l'humanité, comme c'est la seule raison pour laquelle le chauffeur possède de nos jours la plus grande vitalité, l'idée qu'il incarne, donnant à la vie primitive ou primitivée une signification réellement plus élevée ; mais elle n'en saurait donner à une vie supérieure. En regard de la « réalisation du sens » possible, en principe, de nos jours, le chauffeur ne représente qu'une note de sens bien ténue. Aussi ne sera-ce pas lui qui sauvera le monde. Ce n'est que mis en rapport avec un ton fondamental du Sens, plus profond que celui qui domina jusqu'à présent la vie historique, qu'une rénovation générale de la vie est possible. Mais alors elle aura lieu sans rien abandonner des acquisitions de la culture antérieure. Alors la vie, sans être astreinte à un recommencement, connaîtrait un regain de jeunesse. Car, je le répète, un rajeunissement, en principe, n'a jamais lieu sous forme de retour à l'état primitif, mais par l'entrée en jeu d'une signification nouvelle qui, confiée aux anciens phénomènes, les revivifie, car c'est dans le monde métaphysique que plonge la racine la plus profonde de la vie physique elle-même. Et il est des époques où la

vie ne peut continuer qu'en s'enracinant dans un « sens » plus profond que jusque-là. C'est le cas de la nôtre. Pour répandre la vie dans la vaste cime de l'arbre de l'humanité actuelle, la racine ne pénètre pas assez avant dans les profondeurs métaphysiques ; aussi la masse de l'arbre est-elle en train de se dessécher. Mais que la racine s'enfonce suffisamment, et toute la cime pourra non seulement jeter de nouveaux bourgeons, mais continuer de croître. Alors de l'état de civilisation d'aujourd'hui pourrait sortir directement une culture nouvelle. Ainsi l'état œcuménique connaîtrait donc sa perfection, en ce double sens que l'âme connaîtrait son intégration psychologique suprême, et en même temps, l'esprit sa forme ultime.

Mais mon précédent exposé apporte également l'unique solution possible du problème culturel moderne, parce que seule elle tient compte du caractère organique de l'âme et de tous les faits dans leurs vrais rapports mutuels. Et dès lors, on saisit nettement toute la puérilité des tentatives de rénover la vie par des moyens autres que ceux de l'esprit ; en face de toutes ces tentatives, le méphistophélisme des bolchéviks a beau jeu. La racine de la vie étant dans la « signification », et celle-ci étant devenue consciente, ce qui n'est pas conforme au sens intelligible ne peut jamais à l'avenir conférer de sens nouveau à la vie. Aussi les mouvements religieux les plus sincères eux-mêmes, mais

dont l'expression ne tient pas compte de l'intellectualisation de la nature humaine actuelle, n'ont-ils aucun avenir historique. Des croisades supposent un état psychique qui n'existe plus en grand, même en Russie. De simples sentiments ne sont pas transmissibles ; nul sentiment n'a jamais ébranlé de masses, s'il n'était le véhicule d'une nouvelle idée, conférant un sens nouveau à la vie. Tel Dieu créateur de l'univers, le Logos seul est le principe d'initiative et de transmissibilité. Les sentiments sont des formations secondaires et statiques. En eux s'incorpore, le cas échéant, une impulsion spirituelle, et il est vrai que l'esprit ne peut agir en grand que s'il dispose de sentiments comme troupes. Mais les sentiments ne sauraient jamais être plus que les troupes de l'esprit. Or les idées qui purent mettre en branle les âges antérieurs, sont à jamais mortes comme idées-forces. Mais, d'autre part, c'est justement le côté religieux de la vie qui peut connaître un renouveau inoui, grâce au nouveau Sens. Car quel serait l'objet de la religion, si ce n'est le sens dernier de l'existence ? Plus l'esprit saisira profondément celui-ci, et plus l'homme réalisera la vitalité des liens qui l'unissent au cosmos [1].

1. Les idées de ce paragraphe sont une reproduction abrégée de ce que j'ai développé dans *Schöpferische Erkenntnis*, et en particulier dans le chapitre : *Ce qui nous est nécessaire*.

Nous voici donc en mesure d'aborder, à la lumière des faits, le problème de principe, et, celui-ci résolu, de donner de notre époque la formule abstraite définitive. Nous disions plus haut que la possibilité d'une logique de l'histoire ne prouve pas l'autonomie de l'idée, puissance spirituelle, mais qu'elle prouve que l'homme éveillé à la conscience de soi, est un être essentiellement intellectuel, ce qui explique pourquoi tous ses processus psychiques, d'ordinaire se déroulant selon leurs propres lois spécifiques, ont des idéals intellectuels pour dominantes. Rapprochons cette proposition de nos vues sur l'état du temps présent, et nous serons à même de donner la réponse adéquate à la question décisive du problème du progrès : celle des rapports mutuels de l'évolution naturelle et de la liberté. Le processus historique est toujours un processus logique, et comme tel représentable après coup sous forme de construction logique, parce que la vie elle-même est Sens et que seul subsiste ce qui est conforme au Sens. Mais là où règne la liberté, l'erreur est toujours possible ; il n'est jamais nécessaire de faire en toute occasion, ce qu'il conviendrait de faire ; la liberté peut se décider pour la vie et son exaltation, tout aussi bien que pour la mort. En règle générale, le vrai ne finit par s'imposer qu'après mille détours. Et en chemin, il s'en corrompt tellement que ce qui était au début conforme au

vrai, ne répond plus aux possibilités du moment, et que ce qui est vrai pour le présent, jugé absolument, a moins de valeur que ce qui était possible auparavant. Ainsi le bolchévisme n'a fait, somme toute, que consommer la réforme agraire de Stolypine, mais après de longs détours destructeurs. Le spectacle que donnent la plupart des élites actuelles, nous révéla déjà avec une terrible netteté, combien il est aisé de méconnaître le sens d'une évolution supérieure possible. Mais ce sens n'a-t-il pas été *presque toujours méconnu*, sauf par de rares individualités qui restèrent généralement sans succès ? L'histoire n'est-elle pas, si logique que soit son enchaînement, une série unique d'occasions manquées ? Le monde antique n'aurait pas eu besoin de disparaître aussi complètement qu'il le fit ; l'impulsion de la Réforme aurait pu produire de meilleurs résultats ; il eût été possible de conclure à Versailles un traité de paix en accord avec l'idéal de Wilson... L'évolution naturelle n'est logique qu'en général ; rien dans la nature des choses n'implique qu'elle aboutisse nécessairement au mieux. Bien au contraire : la loi de la nature la plus universelle étant celle d'inertie, et l'effort le plus considérable étant nécessaire pour vaincre en soi et chez les autres la routine de la tradition, fût-elle sur le point de s'épuiser, ainsi que l'opposition du réactionnaire, l'homme est toujours tenté de profiter

aussi peu que possible de toutes les occasions qui s'offrent et de ne jamais faire en avant un pas de plus que ne l'exigent les circonstances. Dans ma conférence de clôture de la session de 1925, de Darmstadt : *Le sens ultime de la liberté* (imprimée dans : *Gesetz und Freiheit, der Leuchter* 1926), j'ai montré que l'homme désire tout plutôt que la liberté, car agir librement exige l'effort suprême. J'ai montré de même que c'est là vouloir faire la plus grande part dans la vie aux risques et aux périls, alors que l'homme n'aspire à rien tant qu'à la sécurité. Dans ces conditions, rien que de fort naturel à ce que l'histoire ne consiste guère qu'en une série d'occasions manquées. Jamais on ne se trompa plus lourdement qu'en prétendant que tout sur terre était pour le mieux. Cette affirmation est vraie dans le domaine de la nature où la notion d'erreur est vide de tout sens et où une sagesse suprême dirige tous les processus. Elle est peut-être vraie dans le système cosmique, car la manière dont les hommes accomplissent leur destin n'entraîne sans doute qu'une minime différence dans la marche de l'univers. Du point de vue humain, toutefois, le fait décisif est qu'il est aussi bien possible que nullement nécessaire que l'évolution historique amène la réalisation du Sens que nous autres hommes, en vertu de principes spirituels immanents, devons et pouvons exiger d'elle. Ce qui décide ici, en dernière ins-

tance, c'est qu'il dépend de l'initiative des hommes vivants, donc pleinement responsables, que le processus historique, toujours logique, ait une issue bonne ou mauvaise, qu'il consiste en une ascension continue ou s'épuise en vains efforts. C'est ici seulement que nous abordons le *véritable* problème du progrès. Déjà la seule idée d'une « marche » en avant suppose celle d'un « marcheur ». Nous n'avons jusqu'à présent, dans les deux premiers chapitres et dans la majeure partie de celui-ci, exposé que le fondement naturel du véritable problème du progrès. Les deux premiers montrèrent ce qui naît spontanément de la collaboration de la logique de la nature et des libres déterminations prises dans le passé, c'est-à-dire de la base donnée à toutes les décisions libres possibles aujourd'hui. Les premières considérations de ce chapitre firent comprendre comment l'aspect positif de tout état historique ne fut jamais le produit spontané de l'évolution naturelle, mais résulta de la mise en forme de matériaux psychiques donnés par l'esprit créateur conformément à son idéal et à son but. Or l'homme ne s'identifiant en dernière analyse qu'avec son pouvoir créateur et ne partant du fatum que comme base et non comme norme, il s'ensuit que le seul et vrai problème du progrès se ramène au problème du pouvoir qu'a l'homme de conférer librement une signification. Sur le plan de l'his-

toire, dont la notion est vide si l'on n'entend point par là la réalisation du Sens, c'est l'esprit créateur qui l'emporte en dernier ressort, qu'il le reconnaisse ou non, qu'il agisse ou omette d'agir. Ce qu'*est* un fait dans la vie de l'individu, dépend en premier et en dernier lieu de ce qu'il signifie *pour lui* en particulier. Un homme, jusque dans la situation la plus pénible, peut être heureux. D'autres s'étiolent intérieurement dans tout l'éclat de la fortune. Et le grand homme, lui, a justement pour caractéristique de donner naturellement aux événements défavorables, par la position qu'il prend, un sens tel que l'adversité se change en bonne fortune. Car, par essence, donner une signification n'est pas interpréter, mais transformer les faits. Qui comprend le monde par le dedans d'une façon nouvelle, le change du même coup extérieurement. Dans cet ordre d'idées, seule une nuance distingue le sage de l'homme d'état créateur : tandis que celui-là domine la vie de si haut que rien d'extérieur ne saurait l'importuner, celui-ci, grâce à la même supériorité morale, imprime aux événements, dont il lui faut comme tout le monde accepter la quasi totalité, une direction nouvelle. Nous voici donc à même d'estimer dans quelle mesure inouïe toute l'histoire jusqu'à ce jour ne fut qu'une série d'occasions manquées. Jamais l'homme, à beaucoup près, n'a fait preuve d'autant de supériorité, d'ini-

tiative et de sentiment de responsabilité, qu'il en eût été capable en théorie. Mais nous estimons, en même temps, quelles possibilités infinies s'offrent à l'homme, s'il se rend compte une bonne fois de quelle puissance il dispose virtuellement, de sa responsabilité véritable, et s'il en tire toutes les conséquences spirituelles et morales qu'il faut tirer. Jusqu'à présent, je le répète, il a agi en conformité presque parfaite avec le principe anorganique de moindre résistance. Mais considérons maintenant, en contrepartie, deux figures historiques d'esprit opposé, mais ayant toutes deux transformé le monde : Jésus Christ et Lénine. Pour les raisons indiquées dans la digression historique de ce chapitre, les âmes, vers la naissance du Christ, étaient prêtes à accueillir une impulsion spirituelle nouvelle, car celles qui avaient créé le monde antique, étaient épuisées. De même, l'état général était tel que, pour être efficace, l'impulsion nouvelle devait s'incarner dans la partie émotive de l'âme humaine. Et le large front formé par les novateurs de cette époque, dont l'enseignement était similaire, prouve que l'orientation générale de la rénovation d'origine spirituelle était chose prévisible. Mais si le monde devint positivement chrétien, c'est là uniquement l'œuvre de Jésus et de ses grands successeurs. Grâce à eux, un nouvel esprit bien déterminé s'incarna dans les contingences psychi-

ques du temps, grâce à eux, cet esprit, et lui seul, devint leur âme vivante. Par eux seuls, la mutation psychologique compensatoire de l'esprit de l'époque, devint le corps d'un véritable progrès. Mais passons maintenant au problème de Lénine. Il n'était nullement nécessaire, malgré tous les courants d'opinions, que la Russie devînt bolchéviste. Si elle le devint, c'est qu'un esprit suprême, doué d'une connaissance suprême, des moyens psychologiques, logiques et matériels indipensables, imprima, avec un esprit de suite d'une rigueur suprême, la marque exacte de ce qu'il voulait, à une réalité comprise avec une netteté parfaite. Or, ce dernier exemple montre le plus clairement du monde comment est possible en général une réalisation du Sens. Il va de soi que je ne me fais pas le champion des méthodes terroristes de Lénine ; s'il y a eu recours et s'il dut y recourir, la raison en est dans le satanisme de son esprit. Mais ceci admis, il faut reconnaître qu'il procéda conformément au Sens ; et à cet égard, sa méthode peut servir de modèle, *mutatis mutandis*, pour toute réalisation du Sens. Celle-ci ne réussit jamais autrement que par la politique réaliste la plus dépourvue de toute illusion. Le monde est chose spirituelle qui demande à être traitée selon l'esprit. Ce qui ne veut pas dire que les idéals élevés aient en eux-mêmes la moindre puissance, mais qu'ils ne peuvent être réalisés que par ceux qui tiennent compte exac-

tement du sens de tous les phénomènes en juste proportion de leur valeur, que si leurs propres lois arrivent à déterminer ce que l'esprit poursuit, de même que l'électro-technicien met la nature propre de la foudre au service du bien-être humain. Le problème du fondateur de religion et du philosophe, envisagé du point de vue technique, ne se présente pas, en effet, autrement que celui du dominateur de la nature. Et nous saisissons dès lors la raison ultime et primaire de ce que l'histoire, jusqu'à ce jour, n'a guère été qu'une série d'occasions manquées. Les esprits vraiment grands furent tous des réalistes à la manière de Lénine. Les paroles de Jésus, examinées superficiellement, sont de vrais trésors de bon sens élémentaire ; comprises à fond, elles sont des manifestations suprêmes de l'art d'expression magique. C'est-à-dire qu'elles sont formulées de telle sorte que leur signification doit nécessairement changer, selon les lois propres de l'esprit et de l'âme, ceux où elle pénètre assez profondément ; car surface et profondeur se trouvent, chez lui, en corrélation exacte. Saint Paul, Saint Augustin, Luther, Ignace de Loyola étaient, eux, moins réalistes que Jésus, en ce qu'ils n'avaient pas avec le tréfonds réel de l'esprit et de l'âme des rapports aussi directs, et que la réalité divine ne leur était connue de première main qu'à un faible degré ; mais ils n'en étaient que d'autant plus réalistes comme politi-

ciens. Sinon, ils n'auraient abouti à rien. La plupart, au contraire, de ceux qui voulurent le bien, étaient des idéalistes ; c'est-à-dire qu'ils servaient l'idée sans tenir compte de la réalité, voire même contre elle ; autrement dit, avec des moyens inexistants. Et c'était là méconnaître le sens du spirituel, dont la mission est de transformer des phénomènes. Quant à la grande masse, ne jugea-t-elle pas de tous temps le service de l'idée une activité étrangère à la réalité, se défiant de tous ceux qui voyaient les choses dans leur vraie perspective ? Et le tragique suprême de tous les esprits vraiment spirituels consistait justement en ce que ce préjugé, geste de défense des paresseux à l'égard de la puissance de transformation possible de l'esprit, les entravait dans leur action. Dès lors nous mesurons toute la superficialité de ceux qui voient de la profondeur en eux ou chez les autres à ne tenir aucun compte des lois des phénomènes. L'introverti absolu en est parfois incapable, mais ceci ne prouve pas qu'il soit plus profond que le puissant de la terre, quel que soit le nombre de ses expériences intimes ; cela prouve seulement qu'il est différemment orienté, et pour ce qui est de l'emprise sur la réalité, de déplorable façon. Par sa connaissance des hommes et son art d'expression, Jésus était plus proche d'un Northcliffe, en dépit de leur antagonisme foncier, que de n'importe quel idéaliste allemand. L'idéalisme, sous sa

forme actuelle (non pas celle de Fichte !) est la doctrine de l'impuissance voulue qui, à force d'invectives contre un monde exécrable, s'imagine faire figure de grandeur. C'est précisément ici que gisent les racines psychologiques de la croyance au destin en général, ainsi que de la forme courante de la foi dans le grand homme. Certes, il est un destin. Abstraction faite de la prédétermination cosmique, qui existe à coup sûr, tous les hommes sont chargés du *karma* des générations passées et de leurs propres actions, et toute décision nouvelle et libre se produit sur une base donnée, de sorte qu'en ce sens chacun doit accomplir son destin. Mais celui qui s'en remet entièrement au destin, renonce à l'occasion unique où peut se manifester la liberté humaine, et par là-même à ce qui lui incombe dans le sens de la Providence. Il appartient à la liberté, par des décisions déterminées prises à des moments déterminés, de donner aux événements une direction nouvelle et un sens nouveau, et, pratiquement, tout est là. La foi dans le destin et l'*amor fati* sont bien la base de toute manifestation de la liberté ; qui n'a pas d'emblée le courage d'accepter la réalité qui le conditionne, qui se berce d'illusions à l'égard de celle-ci, manque de la première condition à l'exercice de la liberté. Mais il est inadmissible que cette croyance ait en fait le dernier mot. Quiconque répète le mot de Luther : « Tel je suis, je ne puis rien y

changer[1] », est un pitoyable niais, à moins que la fatalité à laquelle il obéit, n'exprime la contrainte du plus profond de l'esprit, de la plus parfaite compréhension. Nous voici parvenus au problème de la fausse croyance dans le grand homme. La grandeur de celui-ci, quand elle existe réellement, tient à ce qu'il incarne une vision supérieure des choses. Mais il lui faut l'incarner, et non pas la posséder seulement en théorie, car ce n'est que lorsqu'elle anime tout son être, que le verbe en lui s'est fait chair, qu'elle peut agir en force vivante ; alors seulement, elle est derrière chaque phrase, chaque silence, chaque action et chaque abstention ; alors seulement elle peut créer la vie dans les âmes des autres hommes. Mais il faut qu'il incarne la compréhension. Il n'est pas un seul cas dans toute l'histoire de l'humanité, où se soit révélé grand homme un être qui n'ait été porteur d'une impulsion spirituelle. Il ne la comprit pas toujours abstraitement lui-même ; elle *vivait* en lui Sa nécessité subjective lui était toujours dictée par l'Esprit créateur. Et si tout grand homme crut au destin, ce fut non pas en vertu de nécessités sentimentales, mais en vertu de sa compréhension des choses. S'est-il jamais abandonné à la volonté de Dieu aussi simplement que se l'imagine le croyant ordinaire au destin ? Oh non !

1. C'est ainsi que l'auteur interprète le mot de Luther à Worms : « *Hier stehe ich, ich kann nicht anders.* » N. d. T.

le grand homme a toujours fort bien su que la prédestination cosmique s'exprime justement au moyen de son courage de libre décision, qu'il est justement l'homme du destin le cas échéant, en ce que celui-ci se révèle par sa liberté. Jamais grand homme ne s'en remit aux puissances supérieures du soin de faire ce qu'il pouvait faire lui-même ; il a toujours, comme Jésus, accompli librement le destin même qui l'anéantit, sinon sachant, du moins croyant, au sens du « comme-si » de la prédestination calviniste. C'est ce qui importe avant tout. Pour ce qui est du destin, au sens du « karma », dont l'accomplissement constitue bien 90 % de l'activité de l'esprit créateur lui-même, tout grand homme a naturellement *compté* avec lui. Nul grand homme ne s'est jamais cru si souverain et sûr de son propre droit, que ne le croit tout homme sentimental, qui prend au grand sérieux ses émotions, ses rêveries et ses passions, y voyant des puissances métaphysiques, pour pouvoir ainsi tourner sa faiblesse et sa lâcheté en signes de haute vocation. Tout grand homme savait que, comme individu, il ne représentait pas pour lui-même une dernière instance, que son essence métaphysique fût-elle même une unicité éternelle, il n'était en-deçà de cette essence que le moyen d'expression et l'organe du sub-et supra-individuel tout à fois ; aussi ne prit-il jamais au sérieux l'élément strictement personnel en lui

et chez les autres, sauf par manœuvre tactique, et n'attribua-t-il jamais la moindre importance à son caractère exclusif et unique, dès qu'il s'agissait de ce qui dépassait la vie privée. Certes, la possibilité d'atteindre à la grandeur suprême ne réside pas seulement dans l'acte initiateur, mais tout aussi bien dans l'abstention et le renoncement. Mais ce doit être alors dans le sens et l'esprit de Bouddha, qui *vraiment* renonçait à la vie par un effort incessant, encore n'y parvient-on là aussi que grâce à la vision des choses la plus lucide. Bouddha, sur son plan d'existence, était un politique tout aussi réaliste que Lénine et n'avait rien de la douce figure courante de bouddhiste. Je dus traiter en détail les problèmes du destin et du grand homme, parce que la fausse croyance en eux constitue pour l'hostilité au progrès l'appui le plus difficile à percer à jour et par suite le plus résistant. Mais il devrait désormais paraître parfaitement clair que le problème du progrès se confond avec celui de l'initiative de l'esprit. Si l'humanité progresse « d'elle-même », c'est en ce sens que le processus de la vie, régi par la « signification », et ne s'accomplissant que dans le « vrai », là où l'esprit s'éveilla à la pleine conscience, reçoit toujours, conformément à l'aptitude naturelle de celui-là, de nouveaux objectifs spirituels pour dominantes. Mais le meilleur possible en toute occurrence a été rarement discerné jusqu'à pré-

sent ; et l'esprit de suite nécessaire manquait totalement, qui eût permis de marquer la réalité en devenir d'une durable empreinte. Aussi peut-on dire que la race humaine n'a guère encore mis à profit la possibilité de progrès enclose en elle. De grands succès dans la réalisation du Sens, seul l'esprit du mal en a occasionnellement remportés. C'est que sa tâche était plus aisée à accomplir que pour le génie du bien. Il est docilement servi par ce même esprit d'inertie qui s'oppose avec tant d'acharnement au progrès vers le mieux. Son goût de la violence, en outre, plaît au masochisme, composante de toute âme, dont on ne saurait exagérer l'importance. Mais avant tout, l'esprit du mal n'exige aucune indépendance. Le bien, au contraire, ne peut se faire que volontairement, sinon il perd son sens.

Nous pouvons considérer, semble-t-il, le problème du progrès historique comme résolu désormais en principe ; pour ce qui est du progrès essentiel, qui ne concerne que l'individu, qu'on veuille bien lire le chapitre : *Ce que nous voulons*, dans la *Connaissance créatrice*. Revenons maintenant à l'état psychique et à la tâche du temps présent. Les premiers chapitres montrèrent ce qui advient sans l'initiative humaine ; le second, en particulier, démontra que l'état œcuménique est, en tant qu'organisme, supérieur aux états antérieurs. Et beaucoup d'esprits aime-

raient à se bercer de l'illusion que tout, dans l'ensemble, s'améliore spontanément. Or nos dernières considérations ont sapé le fondement de leur espérance. Ce qui décide en tout dernier ressort, c'est la libre initiative de l'esprit. Le génie de Lénine a donné à la vie russe une forme qui, bien qu'aux antipodes du royaume céleste sur terre, n'en est pourtant pas moins une forme jaillie de l'esprit, qui cherche encore sa contre-partie en Europe. C'est que l'Europe manque encore de l'impulsion nouvelle capable de donner un Sens aux événements. D'où son état chaotique. Courants et contre-courants s'entrecroisent pêle-mêle et sans direction. Pas complètement, à vrai dire, car l'esprit conscient joue déjà dans la vie un si grand rôle, et le corps possible de l'organisme psychique encore dénué d'âme est si nettement préfiguré, déjà, que le monde actuel, encore que dans une phase embryonnaire, apparaît comme doté de Sens et peut en recevoir un par anticipation. Mais une signification positive fait encore défaut. Les choses, en principe, ne sont pas autres qu'elles étaient il y a bientôt deux mille ans dans le monde méditerranéen, avant que l'impulsion du Christ ne lui eût créé une âme nouvelle. Dans quel sens une spiritualisation est possible dans les conditions actuelles, c'est ce que nous vîmes déjà. (Cf. p. 144). Le salut ne réside que dans une synthèse inédite de l'âme et de l'esprit, jointe

à un approfondissement de celui-ci qui le mette au centre même de la vie intégrale. Mais nos dernières considérations sur l'importance de l'initiative spirituelle permettent de préciser davantage le devoir présent. Avec le développement et la conscience acquis de nos jours par l'esprit, échoit à l'homme une responsabilité plus grande que jamais jusqu'ici. Dès lors sa liberté décide dans une mesure de beaucoup plus large. Les erreurs de coup d'œil et de jugement des dirigeants d'autrefois n'avaient que peu d'importance, parce que l'élément intransmissible dominait dans la vie et que s'il ne pouvait obtenir que des résultats minimes, l'esprit, en revanche, ne pouvait en avoir davantage de mauvais. Dans l'ensemble, c'est le « destin » qui décidait. Dans le monde actuel, l'accent principal se trouve placé sur l'élément transmissible, et tout de même que le message par sans-fil franchit en quelques secondes les océans, toute pensée déclenche, en un minimum de temps, tous les effets tant extensifs qu'intensifs, qu'elle enclôt à l'état de possibilités. C'est pourquoi de simples bévues ont des conséquences tellement catastrophiques, comme en avaient seules autrefois les révolutions cosmiques ; exemple : la guerre mondiale et ses effets. C'est pourquoi, d'autre part, une initiative clairvoyante, associée à l'esprit de suite correspondant, peut en quelques années accomplir des bouleversements qui auraient ja-

dis exigé des siècles ; exemple : la bolchévisation de la Russie et son rayonnement sur tout l'Orient. Il ne s'agit nullement ici du « destin », mais bien d'œuvres de l'esprit humain, qui en assume la pleine responsabilité. Il s'ensuit donc que les possibilités générales de bien comme de mal sont aujourd'hui incomparablement plus grandes que jamais auparavant ; et les possibilités de mal, également, car dans ce monde régi par la loi de polarité, les contraires sont indissolublement liés les uns aux autres. Ce dont il résulte, en particulier, que d'une part, une heureuse issue de la crise actuelle est plus que jamais dans le domaine des choses possibles, et que, d'autre part, elle dépend totalement du fait que l'homme comprenne sa responsabilité supérieure et en assume toutes les conséquences. Mais cela revient surtout à dire que seules la connaissance et la compréhension la plus profonde et la plus claire doivent désormais décider ; que seule est moralement admissible la mise de l'accent sur l'importance déterminante de la libre décision ; qu'il faut à tout jamais cesser de se réclamer du destin ou d'une contrainte intérieure. Le destin s'accomplit « de lui-même » sans faute ; Dieu lui aussi dirige de lui-même, comme il lui plaît. Quant à *l'homme*, il ne peut dorénavant accomplir sa tâche que s'il fait profession de foi totale et exclusive d'être libre. Le salut réside désormais dans la compréhension profonde et le sentiment

suprême de la responsabilité. C'est pourquoi se bercer d'illusions et se figer dans des opinions (qui, contrairement aux connaissances, restent à la surface des choses), est de nos jours, hormis le cas d'*ignorantia invincibilis*, tout simplement un crime. Les milieux soucieux d'idéal qui sont d'avis différent, et quand bien même ils comprendraient les natures les plus riches et les plus généreuses, ne peuvent aujourd'hui que nuire. Et ils nuisent de toute façon, en prêtant indirectement la main à ceux qui profitent de l'initiative de l'esprit pour imprimer un sens détestable à la réalité, aussi bien en se dérobant qu'en détournant ceux qui serviraient la juste cause. Un homme non totalement dénué de sens, qui se grise de vague à l'âme ou qui s'enthousiasme pour des retours imaginaires à des âges classiques et en prêche l'évangile, celui-là peut-il honnêtement croire qu'il représente une puissance en face d'un meneur bolchéviste pourvu d'esprit de suite ? Il ne le peut que s'il est trop veule ou trop lâche, pour ne pas voir la réalité telle qu'elle est. Il est certes possible d'agir sur les événements même par non-activité, à la manière des Chinois, mais il faut alors que cette inertie ait pour fondement la compréhension la plus nette du Sens ; personne, après Jésus et Bouddha, ne fut jamais d'esprit plus lucide et réaliste que Laotse précisément. Mais à son stade actuel, le monde nouveau en genèse, n'est pas

un monde de « laisser-faire » productif ; ce sont les chefs bolchévistes qui, de nos jours, donnent le pas. Seul leur égal en intelligence et en volonté, a donc historiquement l'avenir pour lui ; lui seul peut avoir quelque signification dans l'œcumène qui point à l'horizon. Car par suite de son étendue et de la diversité des rapports qui caractérisent son système nerveux, il n'y a que l'esprit qui le domine du regard le plus compréhensif et dont l'intelligence et la volonté soient d'une énergie et d'une rapidité extrêmes, pour pouvoir jouer un rôle dans l'œcumène. Rien dans ma pensée qui soit du reste dirigé contre les esprits repliés sur eux-mêmes, ni contre les âmes paisibles vivant dans leur petit coin. De tous temps, ceux-là auront les plus profondes expériences personnelles et enfanteront les créations les plus mûres, comme c'est le privilège organique de l'introverti ; et celles-ci feront l'office d'un ciment pour l'entretien des biens spirituels. Mais ils ne contribueront pas à décider du destin *historique*. Conformément au « symbolisme de l'histoire » (voir ce chapitre dans la *Connaissance créatrice*), ne décident jamais que ceux dont les aptitudes répondent aux nécessités du temps. J'en arrive ainsi au *type vivant*, seul capable de réaliser l'exhaussement possible de l'édifice culturel. Nous vîmes que toute culture et tout état psychique existent dans un type représentatif. Le prototype

des masses de notre époque est le chauffeur. Son chef né a le type des meneurs bolchévistes et fascistes. Mais la culture supérieure possible ne sera pas l'œuvre de cette armée. L'organisme de l'œcumène, qui doit englober la terre entière, ne peut, sans passer par de longs siècles de régression, devenir un organisme culturel que si les éléments d'opposition vivante, que j'ai décrits dans le second chapitre, se développent jusqu'à être porteurs du nouveau Sens, capable en tant que ton fondamental d'intégrer le monde du chauffeur. J'ai déjà montré comment se constitue sur tout le globe terrestre une association involontaire de tous ceux qui aspirent à confier un sens nouveau à un monde qu'ils en savent aujourd'hui dénué ; ils se rencontrent unanimes à l'intérieur de toutes les nations et de toutes les confessions ; d'où les tendances universalistes de toutes les associations religieuses. Mais cette tendance vers l'union n'aboutit par elle-même à rien. La part de l'humanité qui veut et représente la vision en profondeur de la vie, se trouve aujourd'hui, comme jamais peut-être encore, à l'état de minorité impuissante. La marque distinctive de cette époque est son caractère matérialiste et antireligieux. Si les milieux cultivés ont dépassé le stade du matérialisme, les masses ne font qu'y parvenir. Et pour autant que l'emporte le nombre (actuellement plus puissant que jamais), force est aux masses d'avoir provisoire-

ment le dessus. Les élites ont commis trop de fautes, fait preuve de trop d'aveuglement, pour qu'il leur soit possible d'éviter ce détour. Il s'agit donc de mettre en œuvre toutes les énergies pour qu'au sein des élites domine le plus tôt possible le type déterminant qui, portant et incarnant un Sens capable de revivifier *toute* vie, c'est-à-dire *aussi bien* le tréfonds que la surface, le métaphysicien *aussi bien* que le chauffeur, gagne par la force des choses un ascendant universel. Or un tel type est, en face des types intellectuels prépondérants jusqu'ici, tout aussi nouveau que l'est celui du chauffeur. Il lui faut être aussi prompt que profond, d'une conscience aussi claire dans l'ordre psychologique que dans l'ordre métaphysique, aussi réaliste en politique que capable de saisir la signification : il doit incarner le nouvel idéal de « prééminence spirituelle » (*Weltüberlegenheit*). A cet égard, il serait absolument supérieur à tous les types antérieurs : non plus unilatéral, mais universel ; non pas exclusivement intellectuel ou saint, mais tout aussi propre à dominer le siècle que profond en pensée, intégrant en une unité suprême toute l'étendue et toute la tension de la nature humaine. Eduquer ce type, tel est le devoir historique incombant à l'Europe. Eduquer ce type, et non point faire qu'une race donnée, fût-ce la race nordique, reconquière la prépotence. De quelque importance que soit le sang, et si digne d'encou-

ragement que soit par suite l'idée d'élevage biologique, il est totalement faux de voir dans la pureté de race un but à poursuivre pour lui-même. L'idée de race n'a d'avenir historique qu'autant qu'elle prépare dans les races qui ont prouvé leur supériorité, une telle sélection qu'elles se montreront biologiquement à la hauteur des nécessités du nouvel esprit du temps. Seul le type spirituel décide de la signification. Un Siegfried serait aujourd'hui à peine apte à faire un sous-officier. Si la race nordique se révèle incapable de régner dans l'ensemble organique du nouvel esprit du temps, ainsi que celui-ci l'exige, eh bien, elle perdra, malgré tous les préjugés, de son importance, ainsi qu'il advint déjà de nombre de races prédominantes de jadis, et cela pour le plus grand bien de l'humanité. La tâche de l'Europe, je le répète, est d'élever le nouveau modèle vivant de la culture. Comme puissance matérielle prépondérante, elle est à bout de rôle. Mais, d'autre part, elle a, du point de vue psychologique, franchi le stade où le chauffeur et son chef pourraient régner définitivement en elle. Les masses elles-mêmes ont, en principe, dépassé le stade du matérialisme déterminant. Aussi l'Europe joue-t-elle aujourd'hui, dans la mesure où une comparaison est permise, le même rôle historique que la Palestine dans le cadre de l'empire romain. On ne saurait plus, de nos jours, attendre la lumière spirituelle

de l'Orient ; celui-ci deviendra désormais le représentant et le symbole du matérialisme, quelle que soit la profondeur de pensée des minorités qui continueront d'y vivre. Aujourd'hui, seule une Europe diminuée, affaiblie, peut voir naître la lumière. C'est *ici* que se posent aujourd'hui tous les problèmes importants pour l'humanité. Ce n'est qu'*ici* que le Sens nouveau peut naître à la puissance historique. Et cela, non seulement parce que la question de compréhension du Sens se pose déjà d'une manière aiguë, mais également pour deux raisons empiriques : en premier lieu, le côté technico-intellectuel est déjà parfaitement développé et ainsi n'offre plus aucun problème ; le corps est donc déjà mûr pour une revivification, ce qui n'est vrai ni de la Russie, ni à plus forte raison de l'Orient. Mais d'autre part, l'état œcuménique est de toute l'histoire de l'humanité le plus riche en tensions internes ; ses chefs doivent donc incarner plus de tensions et être capables d'en supporter en eux plus que n'importe quel homme dans le passé, et seul l'Européen est aujourd'hui à la hauteur de la multiplicité et de l'antagonisme de ces tensions. Ainsi l'Europe est bien la Palestine du monde naissant. Pour commencer, elle n'en est que le laboratoire. Elle peut en devenir le modèle culturel, enfin le centre déterminant. Elle peut, à l'avenir, avoir plus d'importance que jamais. Tout d'abord, il lui faut garder, au milieu de la

nouvelle migration des peuples, le feu sacré de l'esprit métaphysique et religieux, comme le firent les cloîtres lors des premières invasions. Sa vraie et ultime mission n'est pas, comme d'aucuns le croient, de créer la contre-partie du monde matérialiste des soviets, d'opposer au satanique le divin, mais, pour forcer l'expression de ma pensée, de trouver dans l'homme un centre intérieur qui permettrait de dominer du côté du divin, aussi bien celui-ci que le diabolique. Car seule la synthèse supérieure nouvelle de la « prééminence œcuménique » a l'avenir pour elle ; le royaume de la seule sainteté, lui aussi, gît irrévocablement dans le passé. Mais celui qui aura réalisé en soi et pour soi, cette unique chose vraiment nécessaire, la synthèse nouvelle et supérieure, celui-là aura mené à bien l'œuvre la plus considérable qui puisse s'accomplir dans les siècles prochains. Et il l'aura accomplie pour tous.

... Mais il n'est pas fatal qu'il en advienne ainsi, et s'il en advient autrement, l'Europe sombrera comme valeur significative. Les possibilités suprêmes impliquent toujours des périls correspondants. Et j'en reviens ainsi au postulat déjà énoncé, à savoir que l'Europe soit désormais gouvernée uniquement par la spiritualité la plus profonde de concert avec la lucidité la plus froide et l'esprit de suite le plus inflexible. Dans le monde d'airain qui naît, le représentant de l'esprit lui-même ne saurait acquérir d'impor-

tance que comme guerrier. Les brumes de l'esprit n'enfanteront pas cette fois d'astre dansant, pour reprendre l'image de Nietzsche. Tous les pieux espoirs des âmes faibles seront déçus ; tout sentimentalisme prouvera sa vanité historique. Je n'ignore pas que nombre d'intellectuels justement n'aiment guère ces constatations. Changer d'orientation, renier de chères habitudes, vouloir le nouveau, voilà qui n'a rien d'agréable, et renoncer à des illusions soigneusement entretenues, est toujours douloureux. Il serait tellement plus commode que bientôt nous vînt un sauveur qui prendrait à sa charge la tâche de l'individu ; ou qu'une théorie nouvelle confectionnât quelque nouvel et mol oreiller pour qu'on y continuât son somme ; ou que le destin mît tout de lui-même en ordre ; ou bien encore qu'une douce vie sentimentale en quelque milieu intime et familier pût, à elle seule, rénover le monde... Les choses sont, de nos jours, tout autres que voudraient les voir justement beaucoup d'intellectuels. Ceux-ci ont en horreur le monde qui naît, tel qu'il est en réalité, et plus que tout, le type de leurs chefs prédestinés. De nouveau retentit de toutes parts, adapté aux temps, le vieux cri : Que peut-il donc venir de bon de Nazareth?—Comment le salut réside uniquement dans la sagesse simple et lucide, c'est ce que va montrer le chapitre de conclusion.

C
la co
sentir
nouv
form
déter
origi
ne fu
les c
prése
comp
sont
par c
conta
cercl
l'est

## CHAPITRE IV

### PHILOSOPHIE ET SAGESSE

Ce n'est que dans la compréhension claire et précise qu'est pour notre temps le salut. Dans la compréhension, et non pas dans un nouveau sentiment de la vie, ni dans quelque religion nouvelle. La compréhension du vrai, seule, transforme. Si la mutation que l'impulsion du Christ détermina dans l'humanité occidentale, a son origine dans une nouvelle modalité d'amour, elle ne fut possible que parce que ce sentiment, dans les conditions psychologiques de l'époque, représentait le corps le mieux approprié à une compréhension plus profonde. Car les sentiments sont incapables d'action à distance ; ce n'est que par contagion qu'ils sont transmissibles, et cette contagion ne dépasse jamais les limites d'un cercle restreint. Or ce qui fut vrai de tous temps, l'est au suprême degré du nôtre. A notre état

d'intellectualité, caractérisé par un pouvoir inouï de compréhension, ne correspond plus comme corps d'impulsion spirituelle qu'un corps intellectuel. Et bien qu'eu égard aux milieux considérables qui ne s'en rendent pas compte encore, une discussion soit encore possible sur ce point, le fait est acquis, que seule la forme la plus aisément transmissible permet d'atteindre le but en question. Car seule elle agit avec la rapidité suffisante. Or la vitesse importe avant tout, puisque l'antagoniste de l'esprit capable de réédifier la seule et vraie culture, utilise avec une parfaite maîtrise les avantages qu'impliquent l'immédiate transmissibilité de l'intellectuel. Celui qui veut réaliser cet esprit, ne doit donc pas être inférieur à ses adversaires dans l'emploi des moyens de réalisation du Sens. Il lui faut être maître accompli des lois du maniement psychologique, de l'expression magique, de l'action à distance possible en général. C'est ce qui ressortira avec la dernière évidence de la considération suivante. Le véritable médiateur dans l'ordre intellectuel est, de nos jours, non pas l'auteur de gros volumes, mais le journaliste. De ce fait, la plupart croient tenir compte suffisamment en le déplorant. Ils ne font par là que prouver un coupable esprit superficiel. Sans doute la technique journalistique n'a que rarement servi jusqu'à présent l'esprit le meilleur. Mais cela n'infirme en rien qu'elle soit actuellement de

beaucoup la plus efficace. Il y a bien peu de gens qui aient le temps et le goût de lire d'énormes bouquins. Pour être assimilables, les choses dignes d'être connues, doivent donc leur être présentées sous la forme la plus concise et la plus expressive. Ce qui prouve non pas la superficielle légèreté des lecteurs, mais bien un état de développement intellectuel supérieur. Qui, sur deux mots, peut juger de quoi il retourne, est supérieur, au sens absolu, à qui a besoin de fastidieux développements, de même que l'écrivain capable de concision puissante est supérieur absolument à l'auteur prolixe et verbeux. Qu'en soi l'aptitude au journalisme ne constitue pas un signe d'infériorité, c'est ce qui ressort du fait que tous les grands hommes d'état, sans exception, furent des virtuoses dans l'art de manier les masses au moyen de la presse, et que les leaders les plus capables de notre temps sont issus du journalisme. L'aptitude en question n'est autre chose en soi que la faculté de s'exprimer d'une façon brève, juste et efficace. Or n'est-ce pas justement ce don qui caractérise les plus agissants parmi les esprits profonds de tous les temps ? N'étaient-ils pas tous à cet égard, non pas il est vrai des journalistes, mais bien des sur-journalistes ? Dans les conditions actuelles de vitesse, où tous les représentants du pire tiennent compte du nouvel état intellectuel, certes le sur-journaliste est seul capable d'obtenir d'importants résultats

dans le domaine du bien. Ce qui caractérise Jésus, Laotse, Héraclite et Nietzsche, doit être le trait par excellence du représentant de l'esprit, qui aspire à diriger son époque. Aussi celui-là commet-il une erreur complète, qui, sous prétexte que la connaissance seule est capable de sauver le monde actuel, attend de l'avenir qu'il accroisse l'importance des systèmes philosophiques ou, d'une façon générale, des gros livres qui ne font grâce d'aucun développement. Bien au contraire, de tels travaux perdront de plus en plus de leur importance ; ils ne feront désormais que préparer les matériaux pour l'homme capable d'expression magique. Leur moment historique est passé. Et non point, comme on pourrait le croire, parce que l'esprit, désormais, jouirait d'une moindre considération que précédemment, *mais parce qu'au contraire, l'esprit signifiant davantage, on comprendra mieux qu'auparavant ce qu'est vraiment l'esprit.* L'âge de la prépondérance de la théorie, en effet, était somme toute celui de l'esprit méconnu. La réalisation du Sens par l'action de l'esprit réclame une orientation en principe différente de celle de l'âge de la science. C'est ce que notre dernier chapitre aura pour tâche de montrer.

Il me faut pour cela revenir assez loin en arrière, et tout d'abord envisager d'un nouveau point de vue l'importance de la théorie. Nous vîmes

(cf. p. 120 sqq.) que le problème du progrès se présente autrement que ne se le figurait le XIXe siècle : ce ne sont pas les idées en tant qu'idées, qui l'emportent dans l'histoire en dernier ressort, mais leur efficacité pratique dépend de ce qu'elles représentent de réalité vivante. Or, si nous considérons maintenant le même ordre de choses sous une autre face, nous ne pouvons qu'être frappés du fait que la théorie telle quelle n'a pas à beaucoup près l'importance que lui attribue encore l'esprit du temps. Quand la théorie d'Einstein sur la relativité parvint pour la première fois à la conscience du grand public, c'est à peine s'il se pouvait qu'une conversation de bal portât sur autre chose que sur son importance révolutionnaire, et seuls des philosophes demandèrent quelquefois si, même en supposant sa parfaite exactitude, il s'agissait là d'un événement tellement révolutionnaire. Du point de vue vital, ce sont eux qui ont eu raison. Que l'hypothèse d'Einstein nous ait amenés plus près du concept parfaitement compréhensif de la nature, que la science poursuit comme idéal, elle ne change pourtant en rien notre expérience de l'univers, tant au point de vue de notre orientation véritable dans l'ensemble cosmique, qu'à celui de notre conduite immédiate. Laquelle considération nous amène tout naturellement à cette autre que l'acte de Copernic, lui aussi, pourrait bien avoir moins d'importance que nous n'avons été habitués à le

croire. Quelque puissance qu'il ait indirectement conféré à l'homme sur les forces de la nature, celui-ci est resté, pour ce qui est de son attitude réelle (celle qui ne se borne pas à une hypothèse théorique), tout aussi géocentrique qu'auparavant, s'il ne l'est pas même, grâce à elle, devenu davantage : le Grec, qui se sentait dans la dépendance du destin cosmique, avait sans aucun doute par là-même un sentiment du monde plus copernicien que tout moderne, dont le jugement personnel décide en dernier appel. — Autre exemple. Les conséquences de la guerre mondiale ont montré clair comme le jour qu'il n'y a en principe qu'une minime différence entre un gouvernement capitaliste et un socialiste. Partout où ce dernier régime prévalut, le résultat démontra qu'un nouvel ordre de choses ne fait que créer une nouvelle base et une nouvelle conjoncture pour la manifestation de l'aspiration vers la propriété privée. Cette expérience prouve qu'un remaniement profond des conditions de la propriété suppose au préalable que l'*instinct* de propriété personnelle ait perdu de sa prépondérance, d'où il s'ensuit que *si* tel était le cas, le caractère de l'ordre extérieur serait sans aucune importance. — Je me bornerai à ces deux exemples. Ils suffisent à préciser ce fait que l'élément d'abstraction intellectuelle n'a pas à beaucoup près l'importance que se l'imaginait le XIX[e] siècle.

Or est-ce dire que l'élément spirituel soit indif-

férent ? Cela signifie tout autre chose, à savoir *que le concept usuel de la réalité spirituelle reste trop attaché à la surface*. Ce qui confère à l'esprit son caractère spirituel, c'est sa participation au Sens. Si l'on parvient de quelque façon à montrer qu'un certain élément spirituel a une autre signification, c'est-à-dire qu'il occupe dans l'ensemble de la vie un autre lieu, qu'on ne le croyait d'abord, *on détermine par là même en principe l'existence réelle d'une couche de l'esprit plus profonde*. Ce dont les exemples considérés font sentir la nécessité, ce n'est donc pas de substituer la psychologie à la philosophie, mais de s'élever jusqu'à un point de vue philosophique, d'où l'on puisse comprendre l'idéalisme (dans la plus large acception du mot) comme partie d'un tout plus vaste. Si déjà pour Kant la philosophie était implicitement la doctrine qui plaçait exactement l'accent dans l'organisme du Sens de la vie, elle doit pour parvenir à sa perfection, prendre comme point de départ la dernière instance du Sens accessible à l'esprit humain. Dès lors, on se rend compte aussitôt comment il se fait que le point de départ de la pensée idéaliste était mal choisi. Une doctrine théorique obtenue par voie d'abstraction n'enclôt jamais la totalité de la réalité spirituelle ; des énergies véritables de l'esprit, les énergies créatrices de théories ne forment qu'une partie. Une théorie exacte de la connaissance et de l'objet (*Gegenstandstheorie*), une lo-

gique et une phénoménologie exactes, etc., sont des exigences réalisables tout autant que nécessaires : notre organisation intellectuelle implique la nécessité d'éclairer la réalité de divers côtés pour en voir séparément les aspects déterminés ; et une abstraction obtenue selon les règles logiques, qui ne fait pas sortir de la réalité, révèle toujours des rapports véritables. Ses résultats n'en restent pas moins des créations artificielles. Et centrer dans ces théories l'enchaînement de signification de l'esprit, revient à projeter le réel sur un plan imaginaire. Telle est la véritable raison pour laquelle nulle théorie non seulement jamais ne fut démontrée comme vraie, mais ne *peut* être vraie ; tout au plus est-elle parfaitement pratique. C'est pour la même raison que nulle explication de l'univers n'a jamais produit ce qu'elle devait produire ; comme une telle explication n'est possible que sur le plan de la théorie[1], donc du point de vue de l'homme qui veut comprendre, non pas au centre de la réalité vécue, mais sur une surface excentrique de projection, aucune explication du monde ne saurait jamais constituer une dernière instance. Plus elle serait complète, et plus elle devrait paraître incompréhensible, c'est-à-dire plus contradictoire avec son sens véritable, de même que toute explica-

1. L'auteur use ici du terme « herausgestellte Theorie » ; cf. à ce sujet son étude dans *Philosophie als Kunst : Erscheinungswelt und Geistesmacht* (p. 207).

tion plus complète du monde physique paraît moins représentable et intelligible. Ses principes derniers devraient être des artifices de pensée encore plus artificiels, encore plus comparables à des grandeurs imaginaires que les principes de la physique.

Mais ce dont une théorie extériorisant des abstractions (*herausstellende Theorie*) est éternellement incapable, la *compréhension du Sens*, elle, en est capable. Celle-ci n'est pas à la recherche de principes, elle vise à atteindre le Sens directement. Le Sens est le tréfonds *réel* de tout être vivant ; il se révèle à l'esprit adéquatement doué sans aucun intermédiaire, tout comme se révèle à l'œil ouvert la réalité du monde visible. Or un esprit convenablement orienté dans le système cosmique, ne peut faire autrement que de voir selon la perspective exacte du point de vue humain ; une fausse perspective est la conséquence d'une orientation fausse, c'est-à-dire excentrique. L'orientation concentrique est d'autre part l'orientation originelle ; lui sont propres, *mutatis mutandis*, tous les avantages qui caractérisent l'espace euclidien en face de tous les autres possibles ; quoi qu'il puisse penser, l'homme ne peut percevoir et comprendre le monde spatial que dans le cadre de trois dimensions. On s'explique donc maintenant pourquoi il y eut de tous temps compréhension du Sens, alors même que manquaient toutes les

conditions d'une explication du monde ; nous *vivons*, avant de théoriser ; la prise de conscience est indépendante de toute explication, savoir est, d'autre part, une faculté organique primordiale, en tant que relation entre la donnée réelle et le sujet réel capable de saisir et de penser. Qu'un lien existe véritablement, et qu'on en prenne conscience comme tel, l'être le plus primitif à tout autre égard, peut anticiper sur les connaissances de la science ultérieure et surpasser le plus savant en jugement compréhensif. Car une démonstration ne mène jamais plus loin qu'à l'évidence, et elle n'est jamais plus qu'un détour de sécurité pour parvenir au savoir intuitif.

Or comment est-il possible de saisir la signification? Telle est la question qu'à juste titre la science pose de son point de vue excentrique. Pour la vie, la question n'a pas de sens. Saisir la signification est un *fait*, un phénomène primordial ; le Sens, en tant que fond créateur de tout ce qui vit, s'il n'est pas démontrable logiquement, l'est expérimentalement, comme la lumière est démontrable par le fait même qu'elle éclaire, quelle que soit son explication physico-chimique. Sans doute peut-on contester l'usage du terme « Sens », mais c'est là une question d'ordre grammatical et non d'essence, dont la solution ne modifie en rien l'état des faits. La science, elle aussi, ne peut pas ne pas partir, quoiqu'elle pré-

tende, du fait qu'il est possible de saisir le Sens, seulement elle en rapporte les résultats, conformément à son dessein propre, non pas au centre réel de compréhension, mais à un centre de projection extérieur. La même remarque vaut pour toute la philosophie scientifique moderne. Si celle-ci, avec Kant, rapporte toute réalité au sujet connaissant, elle hypostasie dans l'homme spirituel le théoricien jusqu'à l'identifier à sa totalité. Ramène-t-elle ce que j'appelle Sens à des idées, ou à des valeurs, ou à un « doit » transcendantal, elle explique alors une donnée spirituelle primordiale par des postulats ou des formations secondaires. Or, de ces deux exemples, il appert déjà nettement que la philosophie moderne n'est pas située sur le même plan que ce que de tout temps l'humanité entend par sagesse. Celle-ci, qui n'explique pas, mais sait, découvre et embrasse tout naturellement la connexion de tous les résultats possibles de la science. Et son savoir primordial, en tant que compréhension primaire du Sens, est évidemment là où il devint le centre d'action de la personnalité, non seulement le phénomène originel par rapport à la philosophie selon la conception moderne, mais aussi le phénomène supérieur en valeur du point de vue de la vie. Car lui seul est capable de donner une âme à la totalité de la vie par l'action directe de l'esprit ; lui seul peut incorporer l'esprit à la vie directement.

On conçoit dès maintenant que seule la philosophie en tant que sagesse, soit capable de communiquer au monde une impulsion spirituelle nouvelle. La sagesse a, en principe, une autre attitude originelle que la science, et ses connaissances sont situées sur un autre plan. Elles n'expriment pas les principes fondamentaux d'une théorie possible, mais les ultimes conditions vivantes de tout objet possible de représentation. Aussi ne peut-on les démontrer logiquement que par exception. En revanche, elles se légitiment par leurs effets. La sagesse, par essence, n'est pas d'ordre théorique, mais d'ordre vital et pratique. Son premier stade n'est donc pas la théorie de la connaissance, mais le bon sens, c'est-à-dire la faculté de voir toutes les choses communément accessibles dans leur exacte perspective. Et son stade dernier et suprême n'est pas une ontologie abstraite, ni même celle qui pourrait être considérée comme d'une absolue vérité, mais la vision immédiate de l'ensemble cosmique dans une perspective telle que tous ses éléments apparaissent dans leur rapport réel d'importance mutuelle. Or la vie étant elle-même par sa racine « signification », il s'ensuit que l'équation Science = Sagesse se trouve définitivement annulée. Sagesse est puissance créatrice. Le Logos est le principe qui confère toute signification. La vie est une permanente vivification de ce qui est en soi dénué de sens ou des incarnations du Sens secondaires

pour son principe spirituel. De même que seul celui-ci entretient la vie physique et psychique, de même il est seul capable, là où il évolua jusqu'à la claire conscience, de modifier le donné, le nouveau ne pouvant naître que du sens nouveau incorporé aux éléments éternellement identiques de la nature. Tout de même chacun peut dire du nouveau à l'aide des mêmes vingt-cinq lettres de l'alphabet, pourvu qu'il ait des idées nouvelles. Mais dans ce cas seulement, les lettres par elles-mêmes ne comportant aucun sens. Or tant que le Sens est saisi par le seul intellect, sa puissance se restreint au plan de la théorie abstraite ; d'où l'impuissance de toutes les idées et théories comme telles. Mais si la conscience trouve son centre en lui, il devient une puissance vitale. Alors il se manifeste dans la transformation du phénomène aussi directement que le centre spirituel, dominant la partie du corps soumise à la conscience, en dirige les mouvements. Dès lors s'explique qu'un seul grand homme ait pour le progrès plus d'importance que la totalité de ce qui peut être conçu comme « chose ». Tout homme en qui le verbe se fit chair, est, grâce à lui, une puissance spirituelle vivante, ce qui ne saurait être vrai d'une théorie quelconque. Choses et abstractions importent vraiment en tout dernier lieu. Même ces belles choses qui se nomment philosophie, religion, sagesse, politique, etc., n'existent pas

réellement, si l'on entend par réalité la faculté d'agir immédiatement : il n'y a que des êtres vivants, dont l'orientation mentale est strictement individuelle dans chaque cas, encore qu'elle se puisse saisir abstraitement dans le cadre de types. Aussi est-il du point de vue de la vie fort indifférent de savoir ce qu'il en est théoriquement des choses de ce monde. Il s'agit avant tout que, d'une part, le Sens soit profondément saisi et, d'autre part, qu'il soit aussi complètement que possible incorporé à la vie.

Si donc seule une pénétration plus profonde du Sens est capable, comme le prouvèrent les chapitres précédents, de faire éclore une nouvelle culture, cela ne signifie nullement que le salut doive venir d'une nouvelle doctrine ou d'une nouvelle théorie. Qui nourrit un tel espoir, méconnaît totalement la situation. L'âge scientifico-théorique est irrévocablement révolu, parce que sa conception de l'esprit était trop étroite et trop spécialisée. Il s'agit de faire surgir une mentalité où l'esprit conscient de ses couches profondes redeviendrait capable de s'exprimer directement, je dis « redeviendrait », parce qu'il en était justement incapable à l'âge scientifique. En ce sens, il est permis de dire que ce n'est pas la sagesse qu'il faut élever au rang de force déterminante, en face de la philosophie abstraite, mais *le* sage vivant, c'est-à-dire l'homme dont l'esprit est par-

venu à la pleine conscience et à la parfaite maîtrise, par opposition à toute théorie abstraite. — Mais étant ainsi une manière d'être, la sagesse peut-elle s'enseigner ? N'est-elle pas uniquement une question de dispositions naturelles, c'est-à-dire de grâce ? Elle peut évidemment s'enseigner, sous la seule réserve, vraie de toutes choses, que ne saurait profiter d'un enseignement que qui possède les aptitudes correspondantes. L'état psychique du sage est celui de l'homme d'orientation juste et appropriée. Voilà ce qui le distingue essentiellement, et non la sérénité, la tolérance, le calme et autres attributs regardés à tort comme indispensables ; ces qualités peuvent aussi bien exister que faire défaut, car elles ne rentrent pas parmi les traits rigoureusement caractéristiques. L'état psychique du sage, je le répète, est essentiellement celui d'une juste mise au point spirituelle. Or une fausse orientation peut toujours en principe se rectifier, puisque le Logos est le principe de l'initiative et de la transmissibilité. La compréhension transforme. Mainte orientation est, il est vrai, tellement consolidée, qu'il est pratiquement difficile, sinon impossible, de la modifier ; mais en principe — puisque la compréhension transforme — il est toujours possible de le faire, l'âme étant un organisme spirituel, et, comme tel, susceptible de s'organiser à volonté autour de tel centre qu'elle choisit ; qu'on comprenne qu'une orientation est fausse,

et elle cesse organiquement d'exister. La preuve en a été fournie une fois pour toutes par la psychanalyse et surtout par l'*Individualpsychologie* d'Alfred Adler. De même, souvent irréalisable en pratique, l'approfondissement ne l'est jamais en principe, étant donné que la profondeur vit en chacun et que tout ce qu'il faut, c'est de la rendre consciente. Or, comme la transformation d'un état de l'humanité revient pratiquement à celle des élites qui donnent ensuite le ton, les réserves précédentes ne diminuent aucunement la possibilité historique. Le changement d'orientation et l'approfondissement — en quoi consiste pour moi l'éducation de la sagesse — peuvent donc se produire.

Mais pour cela d'autres méthodes sont nécessaires que dans le cas de la science. La sagesse, envisagée sous une autre face, est la faculté de magie, c'est-à-dire d'action et de transformation directe de la vie au moyen de l'esprit. Elle ne peut donc être enseignée que par des méthodes magiques. Ne pouvant m'étendre ici longuement sur ce point, quelques exemples généraux suffiront pour le dessein de ce chapitre. Pourquoi Confucius avait-il coutume de dire : « Celui qui ne se donne pas de peine, je ne l'aide pas à avancer. Celui qui ne lutte pas pour trouver l'expression, je ne la lui livre pas. Celui à qui je montre un angle de quadrilatère et qui ne sait appliquer ce que je lui dis aux trois autres, à celui-là je ne

répète rien. » ? Parce que l'activité autonome de l'esprit et de l'âme amène la métamorphose. On ne doit jamais dire aux hommes plus qu'il n'est indispensable pour qu'ils parviennent ensuite d'eux-mêmes là où ils doivent aller ; de même qu'un poème se distingue en premier lieu d'un tas de caractères d'imprimerie, en ce qu'ils ne sont pas tous présents et dans un ordre quelconque, de même toute action vivante dépend entre autres choses du juste rapport entre la parole et le silence. Aussi ne doit-on jamais, si l'on veut communiquer à l'homme une impulsion vivante, lui donner des explications telles qu'il puisse en déposer le sens dans sa mémoire — car elles perdent là leur puissance transformatrice — ni davantage discuter les objections au point d'affaiblir l'action suggestive des affirmations. La procréation vivante est, en effet, essentiellement différente d'une savante discussion. Pour qui vise un but pratique déterminé, la discussion est toujours sans valeur : peu lui importe qui a théoriquement raison, il veut atteindre un certain but. Aussi la directive de la politique anglaise, si sage, n'est-elle pas : « entente », mais bien : « *never explain and never apologize* » ; celui qui ne s'explique pas, mais supporte l'état de tension, communique inévitablement son propre état par voie de suggestion, pourvu qu'il soit supérieur et suffisamment consolidé. C'est pour les mêmes raisons que le sage dans telle conjoncture n'in-

siste justement pas sur ce qui lui importe le plus, sachant par expérience qu'un mot jeté en passant a souvent plus d'effet que répété à satiété. C'est pour les mêmes raisons qu'il use volontiers du paradoxe, celui-ci produisant (ainsi que je l'ai montré dans mon étude sur le problème de l'action à distance dans *Der natürliche Wirkungskreis*, Le Chemin de la Perfection, cah. 10), l'effet d'un explosif. Mais bornons-nous à ces quelques exemples : je n'ai pas du reste l'intention d'exposer ici tout au long les méthodes de l'Ecole de la Sagesse[1]. Au surplus, j'ai déjà touché le but que je me proposais dans le cadre de ce livre de psychologie politique. Mes considérations épistémologiques devaient uniquement montrer comment l'état psychique traditionnel des élites traditionnelles n'était pas celui de la souveraineté de l'esprit, mais de son impuissance, et comment un changement radical d'orientation intérieure était nécessaire si l'esprit doit produire ce que lui seul peut de nos jours produire. Elles devaient de plus indiquer comment il était possible pratiquement de réaliser ce changement d'orientation, cet approfondissement et la culture supérieure de l'âme. Pour conclure, je ne voudrais que résumer encore une fois en quelques phrases brèves et claires comment la renaissance issue de l'esprit

1. L'auteur explique à fond ce qu'il entend par magie dans le chapitre *Jesus der Magier* de son livre : *Menschen als Sinnbilder*. (p. 211-270). N. d. T.

peut se produire en principe. Comme il s'agit d'un changement d'état, théories nouvelles, croyances nouvelles, solutions nouvelles de l'énigme de l'univers n'entrent nullement en ligne de compte. Cette fois, ce ne sera pas non plus un nouveau Messie qui sauvera le monde. Comme le progrès ne peut être que l'œuvre de l'esprit initiateur, de l'exercice accru de la liberté et du sentiment qu'a l'individu de sa responsabilité, aucun facteur étranger, théorie admise ou dieu adoré, ne déchargera l'individu du moindre poids de son fardeau. Dorénavant, chacun doit vouloir être son propre rédempteur. Ceci est vrai, je tiens à y insister, même si des puissances supérieures, ainsi que je le crois, décident en dernière instance, le domaine de la liberté possible restant toujours exclusivement celui de la décision humaine. Tout dépend désormais de chaque individu. Ce n'est que lorsqu'un nombre suffisant d'individus auront résolu leur problème personnel, que se produira un regroupement moléculaire de la collectivité. La question ne doit donc pas en principe se poser sous la forme : « Qu'adviendra-t-il ? » ou bien : « Que doit-*on* faire ? », mais uniquement et dans chaque cas sous celle-ci : « Que dois-*je* faire ? » Que même à l'avenir tout progrès déterminant soit l'œuvre de grandes individualités, et que celles-ci aient peut-être plus d'importance que jamais, cela ne change en rien la position générale du problème.

Les vrais grands hommes ne s'élèveront au rang de chefs que s'il existe déjà une minorité de juste orientation spirituelle. Comme l'a dit Bismarck : « L'homme n'a juste la grandeur que de la vague qui déferle sous lui. »

Mais on sera peut-être tenté de demander : « S'il en est ainsi, si tout dépend de l'individu, de chaque individu, à quoi bon ce livre ? » A quoi je répondrai : « Eh bien ! si ce livre est lu comme il convient, c'est-à-dire, dès le début, non pas d'un point de vue critique, mais méditatif, en vue d'une complète assimilation intérieure, il déterminera de lui-même en chaque lecteur, dans la mesure où je suis parvenu à trouver l'expression exacte, la transformation et le changement d'orientation dont il a personnellement besoin. Que ce soit dans le sens d'une connaissance plus intime du donné avec lequel il lui faut compter ; ou dans cet autre d'une plus profonde compréhension de son propre problème spirituel. Dans les deux cas, cette assimilation, en éliminant les faux problèmes, débarrassera les voies pour de nouveaux problèmes plus conformes au Sens. Marc-Aurèle écrivit : « Envisage les choses d'un autre côté que tu ne les voyais jusque-là, car c'est par là-même commencer une vie nouvelle. » Cette parole supporte la paraphrase suivante : montre les choses sous une autre face et tous ceux qui les percevront ainsi, commenceront spontanément une vie nouvelle. Chacun doit tou-

jours trouver sa voie de lui-même, tout de même que personne ne saurait se charger de respirer pour autrui. Quant à faire plus que d'ébaucher et de hâter le processus de recherche personnelle de leur voie chez les autres, ce n'est au pouvoir d'aucun guide spirituel. Toutes les fois qu'un homme a prétendu faire davantage en indiquant les méthodes qui devaient uniformément servir à tous, ou en prédisant des résultats déterminés, il a assujetti au lieu de libérer. Or il importe avant tout à notre époque de crise décisive que s'accroisse l'autonomie individuelle. »



FIN

## TABLE DES MATIÈRES

EXPLICIT
*EMMANUEL GREVIN*
*IMPRIMERIE DE LAGNY*
*MDCCCCXXVI*

IMPRIMERIE KAPP, PARIS-VANVES

